

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES PÂTES  
SUIVI DE  
L'ÉCRITURE DE LA PETITE VILLE NORD-AMÉRICAINE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
CHRISTIAN LAMBERT

JUILLET 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Sabrina, Julien, Katherine : vous avez lu un roman pas fini ; c'est pas toujours amusant de lire un roman pas fini, mais vous y avez mis le temps et vous avez confirmé ou infirmé bien des trucs.

Juliette, par une généreuse liste de lectures, et Philippe, par un courriel opportun : vous avez contribué à la recherche-crédation ainsi qu'à ma bibliographie.

Cassie, sans ton talent, ton esprit, ton humour, j'y serais peut-être arrivé, mais ça aurait été pas mal moins bon.

Enfin, à la famille, aux amis et aux collègues qui trouvaient ça cool que j'écrive un roman.

Merci

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES IMAGES .....	v
LISTE DES ACRONYMES .....	vi
RÉSUMÉ .....	vii
LES PÂTES .....	1
Entrée en ville .....	2
Charlie et compagnie .....	10
Touristes.....	15
Productivité et mobilité.....	18
Ces choses que l'on vide.....	23
Horizons et projets .....	29
Ressources.....	36
Ressources II .....	43
Entracte .....	48
Revitalisation .....	49
Origine-destination .....	53
Pommes et discordes.....	57
Épuisement.....	64
Flashback .....	72
Points de fuite .....	75
Saturation .....	78
Ces morts à gérer .....	86
Ondes de choc, quelques mois plus tard .....	91
Retour, à reculons .....	94
Épilogue .....	110
L'ÉCRITURE DE LA PETITE VILLE NORD-AMÉRICAINE .....	116
Introduction : Qui aime les banlieues ?.....	117

Le développement des villes et celui d'une figure.....	123
Trames urbaines et écriture, entre labyrinthes et spaghettis .....	128
Les obstacles des spaghettis.....	137
Maisons monotones, pâtes longues.....	144
L'automobile et la dilatation des distances .....	150
Voitures et langage .....	156
Utiliser autrement, l'œuvre du travailleur autonome .....	161
Vers la fin de la route.....	164
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>168</b>

## LISTE DES IMAGES

Image 1 Paris avec une trame orientée autour de divers points centraux .....	129
Image 2 Quartier de Grand-Mère (Shawinigan) avec une trame en damier .....	130
Image 3 Quartier de Brossard avec une trame « de banlieue » sans véritable centre	131
Image 4 Carte d'une <i>dérive</i> à Paris .....	134
Image 5 Les deux principaux quartiers des Pâtes .....	137
Image 6 Itinéraire du Croissant de Salzbourg jusqu'au boulevard Pelletier .....	139
Image 7 <i>Maze</i> (ligne brisée) vs <i>labyrinth</i> (ligne continue).....	142
Image 8 Les promenades St-Bruno : stationnements vs bâtiments .....	150
Image 9 Espace pour déplacer 40 personnes en bus, en vélo ou en voiture .....	152
Image 10 Trajet entre l'ancien et le nouvel emplacement de l'épicerie .....	153
Image 11 Ancienne épicerie devenue stationnement au centre de Beauharnois .....	153
Image 12 Chaises Solair, dans le stationnement du motel Oscar à Longueuil .....	157

## **LISTE DES ACRONYMES**

CMM Communauté métropolitaine de Montréal

PIIA Plan d'implantation et d'intégration architecturale

REM Réseau express métropolitain

SCHL Société canadienne d'hypothèques et de logement

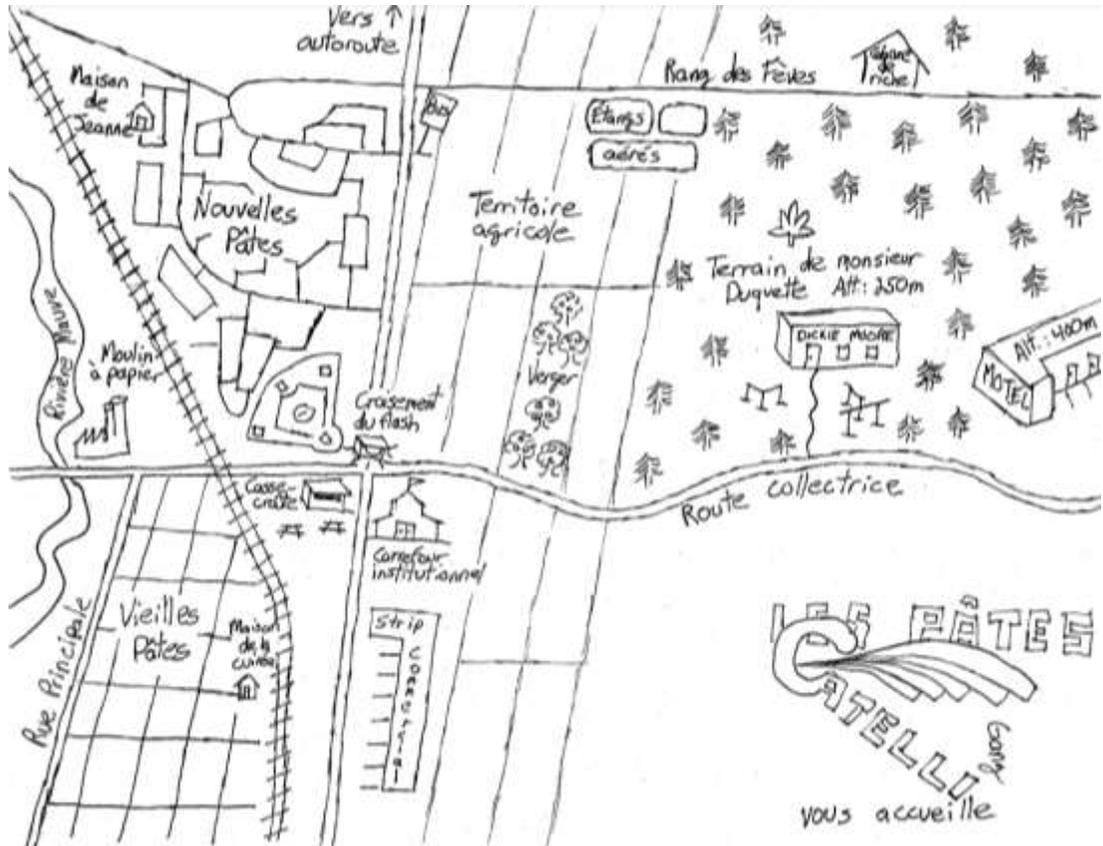
## RÉSUMÉ

Le court roman *Les Pâtes* met en scène une petite ville nord-américaine en faisant porter la narration par la ville elle-même. J'ai ainsi créé un regard qui s'intéresse aux mécanismes de la gestion municipale, mais qui vient également avec des tics langagiers propres au milieu ainsi que des contraintes liées au fait que le narrateur est une entité administrative et non un être humain. Grâce à un récit alliant le suspense d'une disparition, l'humour et un exercice de narration *in situ*, j'espère ainsi démontrer que la petite ville nord-américaine est un espace d'écriture en soi, et non le faire-valoir de la grande métropole.

Tant en urbanisme qu'en littérature, les discours ne sont pas tendres envers la petite ville nord-américaine, souvent qualifiée de lieu informe, anhistorique ou vide. Mon essai *L'écriture de la petite ville nord-américaine* tente de lui insuffler un peu d'amour. Et je ne suis pas le seul, car plusieurs auteurs ont déjà manifesté un intérêt pour la petite ville régionale québécoise. La particularité de mon approche est qu'elle se base sur mon bagage d'urbaniste. Ma démarche étudie ce qui compose un territoire urbain, les rouages de son développement et comment nous en sommes arrivés à la forme de la petite ville nord-américaine qui nous intéresse ici. Ce faisant, j'ai dégagé différentes figures qui alimentent un imaginaire propre à cette dernière et qui superposent des couches d'analyse éclairantes sur certaines questions : Comment occupe-t-on un lieu ? Quels usages la trame urbaine impose-t-elle ou permet-elle ? Par quels rouages articule-t-on un langage mettant en scène une ville ?

Mots clés : Narration, urbanisme, banlieue, écriture des lieux

# LES PÂTES



## Entrée en ville

Un pick-up roule sur la route collectrice, entre deux rangées de forêt mixte. Quelques rares feuillus brisent la monotonie des conifères, et bientôt l'indication « Les Pâtes vous accueille ». Il ne s'agit pas du panneau signalétique avec fond vert, mais plutôt d'un lettrage baroque accompagnant une illustration peinte — une usine papetière et ses ouvriers souriants. L'ancienne version affichait le nombre d'habitants, mais la publication de l'information devint un sujet jugé sensible par le conseil municipal : attendu que la population des Pâtes est déclinante depuis les quatre derniers mandats, attendu que cette baisse effraie les promoteurs, attendu que la municipalité veut diffuser une image positive pour attirer les investisseurs ; adopté que le panneau d'accueil sera repeint pour rendre hommage à la vocation industrielle de la ville, avec prédominance des couleurs bleu (symbolisant l'eau), brun (symbolisant le bois) et vert (symbolisant l'environnement).

Le conducteur lâche un soupir et s'arrête près d'une jeune fille qui marche sur l'accotement de gravier. Ils échangent quelques paroles et elle embarque dans le véhicule. Le camion reprend la collectrice et dépasse une ancienne halte routière convertie en parc. La peinture brune des tables à pique-nique s'écaille, dévoilant le gris du bois sec. Sur l'une des dalles de béton soutenant les tables se trouve un restant de planches noircies par la cendre. Autour, des bouchons de bière sont plantés dans le sol, leurs rebords mordant la terre au point où même la tondeuse motorisée des travaux publics ne parvient pas à les déloger.

Les arbres se raréfient et le duo aperçoit bientôt un motel aux couleurs à la mode des années 1970. La passagère, adolescente maquillée lourdement, mime un bruit de flatulence avec ses lèvres, sans lâcher l'écran de son téléphone des yeux. Le conducteur, fripé de vêtements et de visage, secoue sa tête grisonnante :

— Un commentaire à faire ?

— Motel dégueu...

— C'était un établissement correct, de bons souvenirs de jeunesse.

— Y'a des capotes usées sous les lits.

— Comment tu peux savoir ce genre d'affaires là ? aboie le conducteur.

— Google *comments*, rigole l'adolescente en brandissant son cellulaire. Une étoile et demie.

— Faut pas tout croire ce qui est écrit sur Internet... ils l'ont dit à la télé.

— La télé dit de se méfier d'Internet ?

— Oui.

— Et le télégraphe a traité la radio de menteuse aussi ?

— Tu veux faire le reste à pied, Jeanne ?

— C'est vous qui avez voulu me ramasser, monsieur Duquette.

— Une jeune fille ne doit pas traîner seule sur le bord de la route, c'est dangereux.

— C'est moins dangereux que dans une auto louche qui sent le pet, peut-être ?

Le conducteur lève une fesse, avec un sourire en coin.

— Ark, monsieur Duquette ! Laissez-moi au motel finalement.

Il cesse de rigoler et lance d'un ton sec :

— T'as rien à faire là.

— Ben voyons, c'est un établissement correct. Moi aussi je veux des souvenirs de jeunesse.

— On ne parle pas de la même jeunesse...

— La vôtre est peut-être *old school*, mais elle doit pas être si différente.

— La mienne n'a pas gagné des tournois d'échecs...

— Allez chier !

Monsieur Duquette continue de conduire, mais se tourne pour dévisager sa passagère :

— Là, t'arrêtes de jouer à la petite conne, pis tu m'écoutes attentivement : si jamais un trou-de-cul veut t'amener à ce motel, tu ne le suis pas et tu rentres chez vous, compris ?

Jeanne fut souvent aperçue en train de remettre des adultes à leur place, en particulier ceux qui s'improvisent papa. Les bonhommes s'essaient, dit-elle. La jeune fille ouvre la bouche, mais tombe sur le regard de monsieur Duquette. Des yeux qui ont vu la mort, dit sa mère. Pour l'instant, ils fixent Jeanne et non plus la collectrice sinieuse qui épouse la topographie vallonnée. Ces mêmes yeux ne réagissent pas au panneau jaune avec une flèche courbée vers la gauche, ni la glissière de métal empêchant les véhicules de basculer en contrebas. Jeanne s'agrippe au tableau de bord :

— Ok, OK ! monsieur Duquette, j'irai pas à votre motel pourri.

— Il n'est pas si pire, juste pas fréquentable pour une jeune fille bien comme toi, affirme-t-il avant d'entreprendre le virage avec douceur.

— Double standard, bougonne Jeanne.

— Comment ça va à la maison ?

— Bof...

— C'est le beau-père ?

— C'est pas mon père. Et il est pas beau.

— Ben non, c'est pas... j'ai dit... *anyway*... il est méchant avec toi ?

— Nennon.

— Quoi, alors ? Il est méchant avec ta maman ?

— NON ! Il n'est pas mé-chant avec ma ma-man. Voyons monsieur Duquette, j'ai quinze ans, parlez-moi pas comme à une ortho !

— C'est un trou-de-cul alors ?

— Non, il est gentil tout le temps, il encourage, il pousse... le problème... le vrai problème c'est...

— ...qu'il fourre ta mère ?

— Ark ! Monsieur Duquette !

— Ben quoi ? Je me trompe ? C'est sûrement pas ses encouragements, le problème.

— Peut-être que oui.

Ils longent une exploitation agricole, quelques maisons éparses et un panneau informant que la vitesse maximale descend à 50 km/h : ils entrent sur le territoire

urbanisé. Les terrains résidentiels se succèdent maintenant à un rythme régulier, la plupart occupés de bungalows dont certains sont accompagnés de piscines. La voiture doit s'arrêter à un feu clignotant qui régit l'intersection avec une autre collectrice — celle qui relie Les Pâtes à l'autoroute 40. Ils tournent toutefois dans l'autre direction pour se diriger vers un *strip* de type commercial. Monsieur Duquette ralentit dans le stationnement avant de se garer entre deux lignes jaunes, juste devant la quincaillerie. Il avait expliqué à Jeanne qu'il avait besoin d'acheter quelques bidules pour bricoler sur son terrain, assainir son vieux puits. Il se surprend de voir Jeanne sur ses talons, mais celle-ci se justifie :

— Moi aussi j'ai un achat à faire. Vous barrez pas ?

— Non, qui volerait une auto qui sent le pet ?

Dans le magasin, un homme en cravate est engagé dans une conversation animée avec le quincaillier. Jeanne se met en file pour la caisse et écoute les hommes s'obstiner à propos de vandalisme. L'homme en cravate la prend à témoin :

— Eh bien, demandons à notre petite prodige, as-tu déjà entendu parler de gangs de rue ?

— Euh... non.

— Bon, exactement, et tu es bien aux Pâtes, tu y trouves tout ce dont tu as besoin ?

— L'école secondaire a fermé il y a deux ans. À part des *jobs* d'attardés, je vois pas ce que j'y ferais avec un diplôme d'études primaires.

Le quincaillier laisse échapper un rire, proche des aboiements de coyotes qui résonnent en été. L'homme à cravate réajuste son vêtement protocolaire : attendu que les échevins doivent respecter le décorum vestimentaire lorsqu'ils sont en fonction.

— De quoi tu te plains, tu y vas à l'école secondaire.

— Dans la ville d'à côté, pas aux Pâtes.

— Nous avons signé une entente avec cet établissement, pour sauver de l'argent...

— C'est sûr qu'il faut trouver le moyen de sauver de l'argent, coupe le quincaillier tout en faisant payer Jeanne, parce qu'avec l'économie actuelle...

— L'économie se porte très bien.

— Sauf votre respect monsieur le maire, retournez-vous pour voir mon meilleur vendeur.

Le maire pivote et se trouve nez à nez avec un étal de pancartes « À vendre » noire et orange.

— Très drôle, très, très drôle.

— C'est quoi la blague ? demande Jeanne.

Le quincaillier se penche vers elle :

— Quand tout le monde cherche à se débarrasser de sa maison, mais que personne veut les acheter, ces pancartes sont les seules choses qui se vendent.

— Ha ! ha ! Assez *loser*, ricane-t-elle en sortant du magasin.

Le maire se pince l'arête du nez :

— Effrontée. Trop intelligente pour son bien, et tu l'encourages en plus...

— Depuis quand l'intelligence est un problème ? intervient monsieur Duquette en déposant ses achats sur le comptoir.

— Oh, brasse pas la marde toi, rigole le quincaillier.

— Comment vont les étangs aérés ? demande le maire à monsieur Duquette. Tu voulais m'en parler ce matin.

— Ma semaine est finie, monsieur le maire, on s'en parlera lundi.

— Laisse faire la *bullshit* de fonctionnaire, c'est quoi le problème ?

— Faut les vider, idéalement cette année.

— Maudite marde, et combien ça coûte ?

— Ben... j'ai pas les chiffres sur moi...

— Cher ou pas cher ?

— Cher.

— Et comment ça se fait que j'en entende parler juste là, à la dernière minute ?

— Je l’ai recommandé l’année dernière, dans mon rapport, mais vous avez repoussé la dépense au budget de cette année.

Le maire se prend le front à deux mains :

— On s’en reparle lundi... quelque part la semaine prochaine.

Un silence s’impose, brisé par le quincaillier :

— Et qu’est-ce qu’on fait pour mon hangar ?

— J’ai cinq minutes, pas plus, répond le maire.

— Quoi ? Maintenant ?

— Tu disais que c’était urgent : les gangs de rue nous envahissent tu disais...

— Euh, oui, oui, laisse-moi juste m’organiser pour la caisse.

Monsieur Duquette sort et se dirige vers son véhicule. Il jette ses achats sur la banquette arrière avant de s’asseoir sur le siège conducteur. Sa fesse rencontrant un obstacle, il se lève pour constater qu’un objet se trouve sur son siège. Il trouve un petit sapin désodorisant avec un mot rédigé sur le dos d’une facture : « Pour assainir votre auto... mais va falloir la barrer maintenant ! »

\* \* \*

Le quincaillier entraîne le maire sur un terrain en terre battue qui surplombe une rivière. De leur position, ils peuvent entendre le fort débit de l’eau et la voir lécher les vestiges d’une vieille structure de briques partiellement immergée. Le maire regarde un moment les ruines en contrebas, avant que le quincaillier ne le force à se retourner vers un bâtiment à usage industriel léger. Recouvert de tôles ondulées, celui-ci arbore une pancarte noire et orange, mais avec la mention « À louer ». L’attention des hommes

se porte sur la façade nord du hangar, là où le métal est barbouillé de lettres blanches, surmontées d'un arc de cercle jaune, orange et rouge.

— Catelli gang ? lit le maire.

— Oui, vous voyez, ils s'identifient comme un gang. On a affaire à des mafieux.

— Catelli, la marque de spaghettis ? Je vois pas le rapport.

— La ville s'appelle bien Les Pâtes... peut-être qu'ils veulent sonner Italiens...

— C'est inacceptable !

— On a même pas d'Italiens dans le coin, comment on peut être pris avec des mafieux ?

— C'est des pâtes et papiers, pas du foutu spaghet ! explose le maire. On avait une grande usine, fleuron des technologies. On fabriquait le papier journal du *New York Times*, de *La Presse*, un héritage médiatique inestimable. Ça n'a rien à voir !

En contrebas, la vieille structure de briques résiste tant bien que mal aux assauts de la rivière. Le rapport d'inspection avait conclu que la Paper & Co. avait emporté sa machinerie et que des regrattiers avaient dépouillé le bâtiment de toute autre pièce de valeur. Les digues qui contrôlaient le flot de la rivière ayant cédé, la structure est attaquée par l'eau et montre de nets signes de dégradation. Vu les risques d'effondrements, le bâtiment devrait être condamné, sauf que la Paper & Co. n'a jamais répondu aux avis envoyés à cet effet, ni ne s'est acquittée de ses derniers comptes de taxes. Une proposition au conseil municipal suggérait que Les Pâtes reprenne les terrains, sauf que cette dernière refuse de prendre la responsabilité légale du bâtiment qui se trouve dessus. Pour l'instant, le groupe local des Chevaliers de Colomb a lancé un *pool* sur le nombre de briques qui tombent de la structure, et ses membres s'installent chaque après-midi de beau temps sur des chaises de camping, afin de « compter combien de ploufs ils entendent dans la rivière » (Règlement 3 du concours). Georges Bérubé est actuellement le meneur avec 17.

Le maire s'éloigne en maugréant, suivi par le quincaillier qui continue sa harangue :

— Bon, ben qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous effacez le graffiti, un acte de vandalisme en appelle toujours d'autres.

— Moi ? L'effacer ? Pourquoi moi ?

— Parce que vous êtes le propriétaire.

Le quincaillier regarde la façade de son hangar, dépité. Il ramasse une guenille à proximité, crache dedans et frotte la surface du graffiti avec. La peinture demeure parfaitement intacte.

— Non, ça part pas, conclut-il.

## Charlie et compagnie

Les autres citoyens retiennent que Charlie est un Chinois. Il est né aux Pâtes, y a grandi, ses ancêtres viennent de Taiwan, mais vu qu'il ne corrige pas les gens qui le qualifient de Chinois, il l'est devenu. On lui a aussi demandé de diriger le *comité diversité* de la Chambre de commerce et d'utiliser son parcours pour inspirer d'autres entrepreneurs, étrangers ou non, à suivre ses traces.

*...si les circonstances de l'arrivée de sa famille au Canada restent mystérieuses, nous savons que ses grands-parents ont accompagné une importante vague d'immigration, attirée par l'agrandissement de la Paper & Co. peu après la Deuxième Guerre mondiale. À l'époque, il n'était pas rare de croiser des Britanniques, Polonais, Belges ou même des Chinois dans les rues des Pâtes. Après la fermeture du moulin, les parents de Charlie ont tenu, tour à tour, un restaurant, un garage, une imprimerie, et enfin, un dépanneur. « Ils ne voulaient pas ça pour moi », plaisante souvent Charlie. « Ils souhaitaient que j'occupe un poste stable, préférablement avec un fonds de pension. C'est pour ça qu'ils m'ont envoyé étudier dans la grande ville, mais je suis revenu avec l'argent pour acheter le petit dépanneur. » La flamme entrepreneuriale ne pouvait apparemment pas s'éteindre ! Prenant rapidement les rênes du commerce, Charlie a décidé de diversifier l'offre des habitués bonbons, bières et chips avec un service de traiteur. « Ma mère disait que les gens auraient toujours besoin de manger ; mes egg rolls faits maison sont maintenant l'un de mes meilleurs vendeurs », explique-t-il...*

Après la rédaction du communiqué de presse, le comité est allé prendre un (des) verre(s) à la taverne pour fêter ça. C'était vendredi. Charlie s'est fait accoster par Liza Lalancette, dont le sourire trahissait une humeur taquine. Elle s'est d'ailleurs accotée sur son épaule :

— Toi, faut que j'te parle : tes *egg rolls* m'ont sauvé la vie plein de fois ! Sont toujours bons.

— Merci, c'est ce qu'on dit.

— Ta recette, est-ce qu'a vient des arcanes de Fu Manchu ?

— Elle vient de *Recettesquébec.com*, a rétorqué Charlie un peu sèchement.

— Oh... ben, ça goûte quand même bon le chinois.

— Tu sais ce que ça goûte, un Chinois ?

— Ben oui, tu le sais bien.

— La même chose que les autres hommes, c'est-à-dire le porc.

— Ha ! Ha ! Ha ! Je sais pourquoi tu dis ça.

— Ce documentaire sur les cannibales...

— Parce que les gars sur Tinder sont des cochons (elle a pris une grosse voix de macho), ma grosse saucisse italienne, bouffe ma toulousaine...

Charlie riait aux éclats. Liza s'est penchée davantage vers son oreille :

— Mais toi, t'as l'air gentil. Je te paie un verre ?

— Si ça t'empêche de boire plus, oui.

— T'es pas fin, finalement.

*...l'immobilisme en affaires représente la mort, selon lui, il faut toujours aller de l'avant. Incarnant la persévérance et le dynamisme de notre communauté, Charlie a continué d'investir en faisant l'acquisition du motel à l'entrée de la ville. Nous lui souhaitons bonne chance dans cette nouvelle aventure !*

— 30 —

Sur le perron en fini de mortier, Charlie se bute à un paquet. Il lit l'étiquette et crie dans l'embrasure de la porte :

— Liza ! Tes... échantillons d'impression sont arrivés.

Les coups de talons sur la marqueterie résonnent et Liza s'empare de la boîte de carton qu'elle éventre :

— Il faut absolument que tu voies ça, deux minutes.

— Ils m'attendent au motel...

— Deux secondes ! Qu'est-ce que t'en dis ?

À l'intérieur de la boîte de carton ondulé se trouvent deux petites boîtes de carton lustré sur lesquelles est imprimée la même image de trois *egg rolls*, disposés sur une nappe de velours bourgogne, entourés d'argenterie et d'une coupe de cristal remplie de mousseux.

— Le *setup* est un peu chic, pour des *egg rolls*, hésite Charlie.

— Niaisieux, je te parle de l'impression : tu préfères la numérique ou la lithographie ?

— C'est quoi la différence de prix ?

— Je te demande de choisir la plus belle.

— Celle de droite.

— Tu as choisi celle qui a l'air *cheap* !

— Ma préférée, dit-il en se dirigeant vers sa voiture.

— Ouain, ben, surprise ! Elle coûte plus cher, lui crie Liza.

Jeanne arrive sur ces entrefaites, en coupant par le gazon afin d'entrer dans le bungalow par l'arrière, sans croiser Charlie dans l'entrée goudronnée. Liza remarque sa manœuvre et l'interpelle :

— Eh bien, bonsoir chère mademoiselle, comment allez-vous en cette glorieuse heure tardive ? On peut savoir d'où vous sortez ?

— Bonjour, maman.

— Bonjour Jeanne, lance Charlie.

Elle lève la main pour le saluer, mais sans se tourner vers lui.

— Eh ! insiste Liza, t'étais où ?

— C'est vendredi, maman, à l'école.

— L'école finit à 15 h 30, pis t'arrives après l'heure de pointe.

— Je jaisais avec des amis, pis j'ai manqué la bus... c'était pour parler de stratégies d'échecs.

— Pour parler d'échecs... pourquoi t'as pas appelé ?

— Je voulais pas déranger, je l'ai marché.

— Marcher ? Mais c'est à 10 kilomètres !

— Tu nous as inscrites à un 10 kilomètres, tu veux tout le temps qu'on aille courir. C'était une pratique.

— Pfff ! On va s'en reparler.

— La boîte de gauche est plus belle, maman.

— Je sais !

— Euh... Jeanne ? hésite Charlie en s'approchant, tu es toujours disponible pour m'aider avec l'inventaire du dépanneur demain ?

Jeanne lève les yeux :

— J'ai déjà dit que je viendrais.

Charlie tente d'attirer son attention d'un geste apaisant :

— Oui, oui, je voulais juste vérifier... Je suis chanceux, c'est pas tous les jours qu'on peut compter sur une championne des mathématiques.

L'adolescente louche en direction de sa mère :

— Une championne de maths pour compter des Jos Louis ?

Liza tranche :

— En début de carrière, on prend les opportunités qui passent.

Une fois dans sa chambre, Jeanne balance son sac au pied de son bureau. Au-dessus du meuble se trouve une tablette encombrée de trophées, de médailles et de rubans — des premières places dans des défis académiques, des tournois d'échecs, un concours de coiffure. Le plus gros trophée porte une plaque indiquant « Les Pâtes — espoir de l'année » et est surmonté d'une bobine de papier *offset*, forme que la plupart

des gens de l'extérieur confondent avec un rouleau de papier toilette. Jeanne se jette sur son lit.

— Ville de cul !

## Touristes

Les Pâtes, c'est avant tout la puissance de la rivière Mauve. Les premiers découvreurs ont tout de suite perçu son potentiel extraordinaire et se sont établis le long des berges, afin de profiter de sa force motrice. Moulin à scie, moulin à grain et moulin à papier se sont succédés, témoins de l'énergie contagieuse de la vallée. Avant de descendre en ville, prenez le temps de parcourir la route panoramique qui suit la crête des collines environnantes et profitez des vues imprenables sur la région.

Charlie appuie sur l'accélérateur pour que le véhicule maintienne sa vitesse dans la côte. Du territoire urbanisé au motel, il faut grimper une bonne pente. Les populations se concentrent là où il y a de l'eau et l'eau coule inévitablement vers le bas. L'activité humaine se disperse en remontant, mais il y reste encore quelques lots, et un motel. L'établissement jouit d'une des vues panoramiques d'intérêt de la région, avec une perspective surplombant la municipalité et les forêts avoisinantes. En fait, les clients peuvent voir toute la vallée à travers la fenêtre de leur chambre. La construction du motel a suivi de près celle de la collectrice, qui se voulait au départ une route touristique. Le bâtiment est qualifié de pittoresque ou de défraîchi, mais Charlie prétend y avoir vu un potentiel : après tout, les gens n'achètent jamais qu'un bâtiment, ils achètent un emplacement.

Dans le stationnement d'asphalte grêlé, quatre véhicules sont stationnés. Considérant celui de son employée, cela fait trois clients, pour quinze chambres — jamais treize en hôtellerie. À la réception, Charlie se fait accueillir par un téléphone à ligne fixe déposé en évidence sur le comptoir et une note : « Partie nettoyer les chambres, faire le 9 pour du service ». Après deux sonneries, l'employée répond :

— Ouais.

— Oui, bonjour, c'est Charlie... le nouveau propriétaire.

— Ouais, je sais.

— Je suis arrivé avec un peu de retard, mais... vous avez abandonné la réception pour aller faire les chambres ?

— Faut ben, si on veut pas recevoir avec des lits crottés. J'ai laissé le mot.

— Bon, eh bien, revenez me voir à la réception quand vous aurez fini.

— Pas besoin de vous déranger, trente minutes pis j'ai fini.

Et elle raccroche. Charlie se trouve bien embêté, l'ancien propriétaire lui a ouvert tous ses livres financiers, mais ne lui a rien montré sur le fonctionnement du motel. Il lui a simplement dit de poser ses questions à l'employée en place, sauf que Charlie se refuse à la déranger. C'est la première fois qu'il travaille avec quelqu'un qui n'est pas aussi un proche.

Une heure passe et un homme pousse la porte. Il porte un habillement négligé, proche du pyjama, comme quelqu'un qui n'avait pas prévu de sortir de chez soi. Son attitude est toutefois assurée, il se dirige directement vers le comptoir, sauf que le visage de Charlie semble le surprendre :

— Oh ! T'es pas le gars du dépanneur ? Qu'est-ce que tu fais icitte ?

— Je suis maintenant aussi le gars du motel. Vous voulez une chambre ?

— La cuirée est pas là ?

— La qui ?

— La madame, qui est habituellement là, elle est pas là ?

— Elle aurait dû terminer le ménage il y a une demi-heure, mais je n'ai pas vu son véhicule passer...

Le regard de Charlie tombe sur le téléphone et sur le message « faire le 9 pour du service ».

— Mais je peux essayer de l'appeler, propose-t-il au client.

— Pas nécessaire.

Le client sort sous le regard curieux de Charlie, mais au lieu de rejoindre son véhicule, il va d'un pas assuré vers le fond du motel où il cogne à la dernière porte. Celle-ci s'ouvre, laissant filtrer une lumière jaune dans la brunante. Le client entre et

ressort après un moment, les mains dans les poches. Il se redirige vers la réception, interpelle le propriétaire :

— Je vais te prendre une sieste.

— Une quoi ? Une chambre ? Oui, hésite Charlie en consultant sa feuille de tarifs, ça va vous faire 70 \$.

— 70 \$ c'est pour une nuit, moi je veux une sieste.

— Euh, je m'excuse, j'ai un tarif haute saison, basse saison, mais rien sur les siestes...

Le client plaque un billet de vingt dollars et un billet de cinq sur le comptoir. « Méchant touriste », siffle-t-il en quittant la réception avec sa clé.

## Productivité et mobilité

Les yeux de Charlie s'ouvrent, l'horloge indique 6 heures. Il se lève et replie le lit de camp qu'il a déployé derrière le comptoir de la réception. Il s'est permis un temps de repos, après minuit, une heure après sa dernière interaction avec un client. Aucun visiteur n'a troublé son sommeil, et lorsque son employée, la cuisinière, vient le relever à 8 heures, elle découvre un local de réception plus propre que jamais, une cafetière pleine et une liste de tâches :

- Chambre 2 : *check-out* déjà effectué — faire la chambre ;
- Chambre 3 : encore occupée — faire suivi à 11 h ;
- Chambre 5 : encore occupée — faire suivi à 11 h ;
- Chambre 12 : a payé pour une sieste, mais occupe encore la chambre — il reste 45 \$ à payer ;
- Chambre 15 : clé manquante ?

— Occupe-toi pas de la 15, tance-t-elle Charlie qui se prépare à partir.

— C'est bien vous qui l'occupez ?

— Ouais.

— Mais...

— C'est une entente que j'ai depuis l'ancien proprio, t'occupes pas de ça.

— Mais l'homme de la 12, celui qui...

— Il va payer ce coup-ci, inquiète-toi pas. Bonne journée.

— Je...

— Bonne journée, patron.

Charlie remballé son stock — son lit, son orgueil — dans l'auto et texte Jeanne pour lui offrir un *lift* au dépanneur. Refus : elle s'arrange à vélo.

Le cliquetis métallique résonne au niveau de la roue arrière alors que les pieds cessent d'actionner le pédalier. Réduisant sa vitesse, le vélo s'incline légèrement avant de tourner. Pour rejoindre le reste du monde à partir de sa maison, Jeanne doit au moins effectuer trois virages. D'abord à droite pour prendre la branche sortante du croissant où elle habite, ensuite à gauche pour rejoindre la rue secondaire et à droite pour enfin rejoindre le boulevard.

Depuis les années 1950, après la Deuxième Guerre mondiale, il n'est pas rare de voir les maisons unifamiliales se regrouper autour de voies, toutes en détours, qui se replient sur elles-mêmes sans jamais connecter directement à une route passante. Rejetant la stricte trame en damier des anciens quartiers industriels, les circonvolutions de la nouvelle banlieue-spaghettis semblent tenir de l'improvisation urbanistique. Elles répondent néanmoins à une planification étudiée pour le profit des promoteurs immobiliers : vendre un cadre de vie tranquille et sécuritaire à l'écart de la circulation automobile, tout en maximisant le nombre de lots par rapport à la superficie de rues à entretenir.

Jeanne soupire et s'échine sur son pédalier. Son appli de *run keeper* l'a calculé : elle doit toujours parcourir un kilomètre avant de réellement « sortir de chez elle ». Et cela ne la conduit qu'au boulevard. Elle doit parcourir le double de cette distance pour aller chez sa plus proche amie, Gen ; le triple pour se rendre au dépanneur et encore plus pour aller voir le « beau gars » de deux ans son aîné. Avant de devenir une grande adepte du vélo, Jeanne avait commencé à couper à travers les terrains pour se rendre plus vite à destination. Sa mère l'avait chicanée :

— C'est des terrains privés, voyons ! T'as pas le droit de passer là.

— Mais, maman ! C'est trop long sinon.

— Trop long pour quoi ?

— Pour me rendre.

— Te rendre où ? Voyons ma chouette, sois pas ridicule, tout est à cinq minutes d'ici.

— En char peut-être, mais pas à pied.

— Arrête de chialer, on te donne des lifts.

Jeanne parcourt souvent la collectrice. Une route collectrice, par fonction, canalise la circulation entre des routes plus importantes ou des destinations. Celle des Pâtes relie tout l'univers familial de Jeanne : la ville voisine, son école, son quartier, le terrain de monsieur Duquette, le croisement du *flash*. Cette route connecte, mais n'accueille pas. Personne ne s'attarde dans les lieux de transit, les panneaux y affichent des limites de 50 km/h ou de 70 km/h ; les voitures les dépassent à 90 km/h. Les bourrasques des bolides soufflent la poussière de l'accotement. Jeanne se lève de sa selle, tant pour échapper au nuage de particules que pour activer son pédalier avec plus de force.

Elle aperçoit le feu rouge suspendu à un fil qui surplombe l'intersection : le *flash*. Celui-ci contrôle la circulation au croisement de la route qui mène à l'autoroute. De tout Les Pâtes, il s'agit de l'endroit qui voit passer le plus grand volume de voitures. Ainsi, les lots des alentours sont à usage commercial. En plus de la quincaillerie, on y retrouve le dépanneur de Charlie, la cantine et l'exception récréative du coin : le terrain de baseball. Jeanne étant arrivée avant son donneur d'ouvrage, elle décide de l'attendre dans les estrades — une structure de métal attaquée par la rouille et recouverte de planches de bois. L'avant-champ, travaillé par les matchs successifs, présente un sable tapé formant une surface compacte et dure. Les joueurs blaguent sur la balle qui y rebondit comme au tennis et sur le fait que personne ne se risquerait à plonger au troisième but. De part et d'autre du marbre — un pentagone en bois — se trouvent deux sillons creusés par des générations de frappeurs. Ceux-ci percent la surface avec leurs crampons et creusent pour mieux se planter les pieds. Les sportifs portent attention aux rituels, et celui des crampons se répète à chaque frappeur ; certains prennent même la peine de combler les trous déjà présents afin de creuser leurs propres traces. De tout le terrain, il s'agit de l'endroit le plus meuble, car le plus remué. Plus loin, là où atterrissent les doubles et les triples, quelques pissenlits poussent le long des clôtures Frost. Cette entorse à la monoculture gazonnière n'est tolérée qu'au pied de la barrière

de métal et le reste du champ présente une surface uniforme de pâturin du Kentucky — à l'exception de quelques trèfles. On en a trouvé un à quatre feuilles lors d'une année de championnat ; les sportifs se souviennent de ce genre de choses.

La voiture de Charlie est toujours entendue avant d'être aperçue, ce dernier étire la vie de sa mécanique au maximum alors que les pièces semblent sur le point de rompre. Jeanne apprécie une chose liée à son beau-père : se moquer de son véhicule tonitruant. L'autre entrepreneur qu'elle connaît se débarrasse du sien aussitôt le contrat de location terminé. Charlie se laisse taquiner, soulignant que les boutades constituent un signe de connivence. Ils marchent sous l'enseigne du dépanneur, rectangle de plastique aux couleurs délavées avec la mention « bière — cidre — vin », le logo de Pepsi des années 1980 et le nom du commerce : « Chez Ignace ».

— Faudrait que tu changes le panneau, c'est « Chez Charlie ».

— Le vieux nom est toujours resté. L'ancien proprio, avant mes parents, ne s'appelait même pas de même.

— Pourquoi tu changes pas ?

— Les gens préfèrent que ça reste pareil.

— Pareil, avec un nom de vieux croûton ?

— Les gens aiment croire que leur dépanneur est encore tenu par un vieux Québécois.

— Ben, c'est un mensonge...

— Tu penses pas que je suis québécois ?

— Ah ! C'est pas ce que j'ai voulu dire !

— Je te taquine... et puis ce n'est pas le seul mensonge sur le panneau.

— C'est quoi l'autre ?

— Tu verras, après l'inventaire...

— *Whatever*... pis le logo de Pepsi a changé aussi.

Les boissons sont entreposées dans des contenants rigides, les grignotines dans des emballages souples ; après avoir compté des centaines de bouteilles, de canettes, de sacs de chips et de petits gâteaux ensachés individuellement, Jeanne ne cache plus son ennui. La promesse de Charlie « d’avoir bientôt fini » semble toujours repoussée par la présence d’une nouvelle denrée non nutritive à quantifier. Et les tentatives du patron d’égayer la corvée ne font qu’irriter l’adolescente — les propriétaires se passionnent en général beaucoup trop pour l’entretien de leurs biens, au grand dam de la main-d’œuvre. Le cellulaire de Charlie sonne soudain et Jeanne lève la tête pour s’accrocher à la conversation.

— L’ambulance ? Vous êtes sérieux ?

— Quoi ? bondit Jeanne. Quelqu’un est blessé ?

Charlie ignore la question de Jeanne, se concentre un moment sur l’appareil, avant de raccrocher. Il bredouille :

— Je dois y aller... on va reprendre ça...

— Où ça ? Qu’est-ce qui se passe ?

— Au motel... il faut que j’y aille, maintenant.

— Il y a un mort ou quoi ?

— Je vais te payer, pour ta journée... Ok ? Bye.

Jeanne le regarde filer.

— *Whatever...*

Elle se tourne vers les frigos. De tous les contenants identifiés, elle n’a pas vu la moindre bouteille de cidre.

## Ces choses que l'on vide

Le téléphone affiche 156 messages non lus, à peine quelques heures d'inattention. « Mettez-moi toujours en Cc, un maire doit savoir ce qui se passe dans sa ville ». Il parcourt en rafale l'objet des courriels. L'ensemble représente un mélange de plaintes, de mémos techniques et d'invitations : lampadaire brûlé sur la rue, poubelle brisée par les employés du, vernissage de la peintre au, conteneur de métal à vider par les, chenilles empoisonnées aperçues sur, la table de concertation pour le, taux de siccité des étangs aérés trop...

Le maire n'a pas le temps de lire les messages au complet. Il prend connaissance des mots clés et les supprime aussitôt. Même avec sa technique éprouvée depuis quelques mandats, il ne réussit pas à vider complètement sa boîte de réception chaque jour. Il s'est toutefois habitué aux résidus de travail, son métier est celui de la tâche en suspension. Attablé depuis moins de dix minutes, le maire est interrompu dans son élan de suppression par un citoyen qui lui tape sur l'épaule. Ce dernier l'éduque sur l'incompétence des « garrocheux de poubelles ». Cette conversation est rapidement coupée par un appel urgent qui se conclut lui-même par l'arrivée de la personne attendue par le maire, qui lui avait donné rendez-vous. Après le *meeting*, la valse reprendra, balayant de sa mémoire une bonne partie des propos échangés précédemment. Malgré tout, le maire se souvient de tout, mais seulement par bribes, et pas toujours au moment opportun.

À l'opposé, Monsieur Duquette n'a qu'une seule infrastructure à se préoccuper : les étangs aérés des Pâtes. Destination finale des égouts, c'est là où se déversent les eaux des cabinets d'aisance, celles de la cuisine, de la buanderie et des autres appareils ménagers (pour ceux qui utilisent encore un broyeur à déchets). Malgré la diversité des eaux brunes et grises, les gens retiennent surtout de son métier qu'il s'occupe de leurs

excréments. Cela lui a valu plusieurs commentaires auxquels il n'a jamais réellement trouvé de réponse appropriée. D'ailleurs, il ne parle pas trop de son métier hors de son lieu de travail. *Punch in* à 7 h, il se consacre aux matières évacuées ; *punch out* à 15 h, il retourne à sa vie privée. Horaire régulier. Le contenu de sa tâche ne perturbe pas son appétit non plus : en ce samedi après-midi, il est attablé à la cantine devant frites et hot-dogs. Il hèle Jeanne qui pédale devant, celle-ci freine et s'approche :

— Oh, monsieur Duquette, vous aviez faim ?

— C'était l'heure de manger.

Un autre dîneur interrompt leur conversation en avertissant monsieur Duquette qu'il « lui a envoyé un gros colis à matin ». Jeanne rétorque à sa place aussitôt :

— T'es-tu beurré la face en léchant l'enveloppe ?

Le sourire de l'impertinent fond et il s'éloigne avec sa petite boîte de carton attaquée par la graisse de patates frites. Il s'assoit à la table la plus éloignée, de façon à leur faire dos. Il déchire une enveloppe de ketchup avec trop de force, se beurre le menton et en fait couler l'autre moitié sur la table. La tache rouge va maculer le bois jusqu'à la prochaine grosse pluie. Jeanne se retourne vers monsieur Duquette :

— Vous devriez pas vous laisser parler de même.

— Bah ! C'est un citoyen. Ce sont nos clients, comme dirait le maire.

— Oui mais, c'est pas comme s'ils pouvaient choisir d'aller chier ailleurs.

Monsieur Duquette ricane :

— Si je les envoyais chier à chaque remarque, mes bassins auraient déjà débordé.

— Wow ! Ça peut déborder ! Les Pâtes pourrait-tu se noyer dans sa marde ?

— Non, non, on est loin de... on va avoir bien d'autres problèmes avant ça... et puis c'est pas tant de la marde que...

— Il y a de la pisse aussi...

— Non, ce que je veux dire...

— Pis du papier-cul...

— Jette pas tes tampons dans la toilette, en passant...

— Tu veux que je les mette où ?

— À la poubelle.

— Ark !

— Les tampons, les serviettes sanitaires et les pelures de clémentine, c'est ce qui cause le plus de problèmes dans les stations d'épuration. Ça *jamme* les dégrilleurs.

— Des pelures de clémentines ? s'étonne Jeanne. Dans la toilette ?

— Plus par l'évier de cuisine. Ce que je voulais dire, c'est que tout ce qui sort des tuyaux de ta maison aboutit aux étangs aérés, ça se limite pas aux toilettes.

— Ouais, d'accord... mais on disait que ça pouvait déborder.

— Ça peut pas déborder, c'est juste qu'avec le temps on a une trop grande concentration de boues dans les bassins.

— Trop de boues, donc ça déborde.

— Non ! Écoute, les eaux sales arrivent dans le premier bassin, le solide tombe dans le fond et l'eau en surface s'éclaircit, on transfère l'eau plus claire dans un autre bassin et on recommence. Pendant ce temps, au fond, les polluants se transforment et se décomposent. Après plusieurs bassins, on a un liquide qui peut être rejeté dans la nature. Le système est fait pour s'écouler, ça déborde pas. C'est juste que si on a trop de boues, l'eau qui s'écoule est moins bien traitée. Pour la garder saine, faut décrasser ce qui s'accumule dans le fond.

— Vous faites quoi avec la boue ?

— Une fois sortie des bassins, on la fait sécher et on l'envoie sur des terres agricoles.

— Sécher comment, avec des ventilateurs ?

— Non. On la verse dans un grand tube, qu'on appelle le condom, et on laisse évaporer ça au soleil.

— Un condom ? s'exclame Jeanne.

— Oui, drôle de surnom, hein ?

— Donc, au final, vous moulez un étron géant à partir de mille merdes ?

— C'est une façon de voir...

— Ha ! Ha ! Ça, c'est *sick* !

Monsieur Duquette gobe sa dernière bouchée de hot-dog, chiffonne l'emballage papier, mais hésite avant de le jeter dans la boîte en carton qui contient encore une poignée de frites. Il regarde Jeanne qui a profité du moment de silence pour sortir son cellulaire.

— Bon ben, je retourne travailler sur mon terrain, annonce-t-il.

L'adolescente le salue de la main sans quitter son écran des yeux.

— Tu retournais pas chez vous ?

— Je vais chiller ici un moment.

— Tu veux mon restant de frites ?

Elle en enfourne une, tout en textant d'une main.

Monsieur Duquette se dirige vers la poubelle de laquelle les détritrus débordent pour former une pyramide instable. Il inspecte le flanc gauche de la structure, prêt à s'effondrer, le flanc droit, tout aussi périlleux, avant de placer sa boule de papier au sommet sans que tout s'écroule. Il retourne à son véhicule et sourit en apercevant Jeanne tripatouiller sa boîte de carton. À un certain âge, les gens donnent leurs déchets plutôt que de les mettre aux poubelles ; une illusion transformant la pollution en générosité.

\* \* \*

Charlie sent la texture de l'asphalte granuleuse sous ses pneus alors qu'il s'engage dans l'entrée. Deux personnes en uniforme discutent à l'ombre du panneau « air climatisé et TV couleur ». Motel, *drive-thru* et centres commerciaux : les établissements construits au milieu du 20<sup>e</sup> siècle accueillent les gens avec leur stationnement. La voiture d'abord. Mais ici, aucun client ne se trouve garé entre les lignes blanches délavées ; seuls les véhicules de la Sureté du Québec se trouvent éparpillés sur la surface d'un gris pâissant. Gorgée de la chaleur du soleil, il s'en dégage des effluves qui étouffent un peu Charlie. Il reprend le contrôle de sa respiration

alors qu'une policière l'interpelle pour le conduire vers le bureau de la réception. En chemin, il remarque que la porte de la chambre 12 est condamnée par du ruban jaune.

La conversation n'est pas qualifiée d'interrogatoire, mais les questions fusent : où il se trouvait hier soir, ce qu'il faisait, qui l'accompagnait à quelles heures, ce qu'il a vu, ce qu'il a vu précisément la nuit dernière.

— Pas grand-chose, je dormais...

— Comment, vous dormiez ? Vous aviez dit être en charge de la réception.

Charlie bredouille :

— Je me suis endormi... j'avais une grosse journée aujourd'hui... en fait, c'était prévu, j'avais installé un lit de camp derrière le comptoir, il n'y a rien d'illégal, il faut que je dorme de temps en temps, je roule deux *business* et...

La policière le coupe d'un geste de la main.

— On va se recentrer sur l'affaire, ok ? Votre employée a été aperçue par l'un de vos clients en train d'essayer de sortir en douce un corps inanimé de l'une de vos chambres. Alors les « j'étais pas là » ou les « je dormais », ça vous aide pas. On se comprend ?

— Le... le corps inanimé, il est mort ?

— Inanimé, c'est ce que l'on sait pour l'instant.

— C'était le client de la 12 ?

— Précisément, qu'avez-vous à me dire à son sujet ?

— Il avait payé pour une sieste, mais est resté toute la nuit.

— Vous n'aviez pas envie de le réveiller ?

— Le carton « ne pas déranger » était accroché.

— Mais il ne vous avait pas payé pour la nuit. Vous laissez les gens roupiller tranquillement dans vos chambres à volonté ?

— Mon employée m'a dit qu'elle allait le faire payer.

— Le faire payer ? Elle a utilisé ces mots précis ?

— Le faire payer en argent que je croyais ! Lui faire payer la différence.

— La différence ?

— La différence entre le tarif nuit et le tarif sieste.

— Vous avez un tarif sieste ? J'ai n'ai rien vu à ce propos dans vos grilles.

— Le client m'avait donné 25 \$.

La policière sourcille et continue :

— Et votre employée, qu'avez-vous remarqué sur son comportement ?

— Elle connaît bien les lieux, elle agit de manière indépendante.

— Rien de particulier ?

— Oui, je pense qu'elle habite la chambre 15.

— Vous pensez... elle habite là oui ou non ?

— Elle dort là. Elle dormait là la nuit précédente.

— Genre, elle loue la chambre ?

— Non, je pense... je crois qu'elle habite la chambre. Une entente avec l'ancien propriétaire. Elle m'a ordonné de ne pas m'en occuper.

— Elle habite... vous ordonne de ne... Condonc ! Quel genre d'hôtelier vous êtes ?

Charlie sort de la réception avec un verre de styromousse plein de café froid. Derrière lui s'étire vers l'horizon le bâtiment en déclin de bois peint, avec ses portes aux couleurs contrastées. Deux d'entre elles sont maintenant condamnées par du ruban jaune. Sous ses yeux ondule le stationnement désert. Un sol qui emmagasine une chaleur étouffante sous le soleil, frappé par les vents les plus glacials la nuit et qui laisse l'eau ruisseler sans jamais en absorber une goutte quand il pleut. Stérile. Sur les lots commerciaux, les stationnements font souvent le double de la taille du bâtiment. On donne plus de terres aux voitures qu'aux humains.

## Horizons et projets

Les trois petits points sautillent sur l'écran, Jeanne attend impatiemment la réponse à sa question : « Casse-croûte, tu viens ? » À la place, son interlocuteur lui envoie la photo d'un graffiti pour lui demander son avis. Jeanne le complimente : il s'améliore à la canette, avec des lignes plus franches et une représentation plus fidèle du logo de Catelli. Il demande alors :

Que penses-tu de Fusilli, comme surnom ?

Fusilli ???

Fusilli, le chef du Catelli gang

Sérieux ?

C'est *bad*, ça fait comme fusil

Ça fait petite nouille LOL

...

Tu viens ou non ?

Peux pas, on se reparle

Es-tu fâché ?

Non

Jeanne soupire bruyamment et le téléphone tombe à plat sur la table. Elle le reprend aussitôt et commence à taper : « Boudier à 17 ans, *its getting old* », mais efface son message, essaie une autre formulation, efface à nouveau avant que le téléphone ne soit posé définitivement face contre table. Aucun message n'est envoyé. Jeanne mâchouille rageusement les dernières frites froides. Fusilli, « son beau gars », un peu vieux, dit sa mère ; pourtant c'est avec lui qu'elle s'entend le mieux, le seul avec qui elle partage

l'idée de quitter Les Pâtes. Il rend la chose possible : avec une voiture et un revenu. Il la sort de la ville des fois, pour faire des choses, de tout et de rien. Mais pas aujourd'hui.

Avec sa boîte imbibée de graisse et de ketchup, Jeanne se dirige vers la poubelle. La pyramide de déchets qui déborde menace de s'effondrer à chaque instant. L'adolescente appelle le cuisinier :

— Yo ! Faudrait changer ta poubelle.

— C'est la poubelle de la ville, réplique-t-il, occupé à récurer son grill.

Le contenu n'exhibe que des restants de fast-food et des emballages de la cantine.

— Mais elle est pleine de ta *crap*.

— C'est la poubelle de la ville, c'est eux qui doivent la vider.

— Bon ben, elle est où ta poubelle que je jette mes affaires ?

— J'en ai pas.

— Comment, t'en as pas ?

Le cuisinier pointe la poubelle municipale.

— Arrange-toi avec ça.

Jeanne se retourne, écrase sa boîte — ketchup en premier — sur l'une des tables et reprend son vélo. Elle voit le cuisinier gesticuler sans que le son de sa voix ne lui parvienne, alors elle envoie un *fuck you* préventif en direction de la cantine.

Arrivée au *flash*, Jeanne hésite. Elle jette un regard sur son cellulaire dans l'espoir que Fusilli soit revenu sur sa décision, mais finit par texter Gen pour faire quelque chose, n'importe quoi. La réponse tombe immédiatement : occupée. Le seul déplacement logique reste le retour à la maison, pour une soirée avec sa mère, et Charlie. Jeanne soupire. À gauche, le chemin qui mène à son quartier et, à droite, la route qui monte vers les crêtes. « Je vais travailler sur mon terrain », avait-dit monsieur Duquette. Jeanne se place debout sur ses pédales et attaque la côte.

Le terrain de monsieur Duquette occupe presque un flanc entier de la montagne et se trouve au milieu de nulle part — trop élevé pour faire partie de l'agglomération urbaine, mais pas assez pour profiter des vues de la crête. La valeur du lot équivaut à

celle du motel qui occupe pourtant une superficie douze fois plus petite ; l'immobilier s'intéresse plus à l'emplacement qu'au terrain. De plus, l'acquisition de monsieur Duquette s'est faite lors d'une procédure de vente pour non-paiement de taxes, ce qui lui a permis de mettre la main sur quelques kilomètres carrés de terre avec une traite bancaire assez modeste. La plupart des automobilistes ratent l'entrée. Pas de grosse clôture ou de pancarte, une simple éclaircie entre deux rangées de conifères invite le visiteur à s'enfoncer sur un petit chemin de terre battue. Une cycliste ne la manque pas : les gens qui se déplacent grâce à leurs muscles remarquent toujours plus les subtiles invitations du territoire.

Une fois passée la première rangée d'arbres, le visiteur est accueilli par une petite clairière encombrée par un bassin d'eau et deux carcasses de voitures, une remorque, des rouleaux de clôture Frost, six tas de matériaux protégés par des bâches, diverses pièces de machinerie, des tuyaux ainsi qu'un petit camion-bétonnière : monsieur Duquette a acquis toutes sortes d'équipements à rabais, au hasard des faillites d'entreprises de la région. Au fond, trône une roulotte de chantier Dickie Moore aménagée pour des usages résidentiels. Avant d'y arriver, il faut contourner des débuts de cabanes et des tentatives de solage. Ils s'élèvent du sol et agacent les inspecteurs municipaux — aucun permis ne fut octroyé pour ces constructions. Monsieur Duquette se défend qu'il ne s'agit là que « d'essais et d'erreurs » et qu'il déposera une demande de permis en bonne et due forme quand il sera prêt à entreprendre son « vrai projet ». Jeanne sourit à la vue du fouillis ; elle commence à soulever une bâche quand une voix rude interrompt son exploration :

— Eille ! C'est privé icitte !

— C'est juste moi, monsieur Duquette.

— Oh... mais quand même : tu n'as rien à faire ici.

— Ben là...

Jeanne avise la pelle que tient son interlocuteur :

— Vous avez besoin d'aide ?

— Non, ça va.

— Je suis capable de travailler, vous savez.

— Ta mère sait où tu es ?

— Pis la tienne, elle sait où tu te torches ?

Monsieur Duquette reste bouche bée. Il voit l'adolescente se retourner en bredouillant, prendre son vélo et filer. Il reprend son creusage en maugréant. Il a souvent dit qu'il n'aimait pas avoir de la visite tant « que son terrain ne sera pas prêt à recevoir ».

L'eau lui monte aux yeux et brouille sa vision, mais Jeanne continue de dévaler la pente. Elle sent la texture de la chaussée faire vibrer son vélo jusque dans ses os, la moindre bosse pourrait facilement la catapulter. Elle s'essuie le visage à l'aide de son avant-bras. Les pieux de bois retenant la glissière de métal défilent à toute allure sur sa droite. Elle donne un coup de guidon pour ne pas rentrer dedans. Rendue sur le plat, elle pédale avec force afin de maintenir sa vitesse jusqu'au croisement du *flash*. Coup de klaxon. Jeanne voit la voiture s'engager dans l'intersection et applique les freins à la dernière minute. Crissement des pneus sur l'asphalte, tout le monde arrête à temps. Conducteur et cycliste s'avisent du regard, d'abord paniqués, puis fâchés ; chacun hésite une seconde, essaie de reprendre sa route en premier, s'arrête, émet des gestes exaspérés pour établir sa priorité. À une tonne de métal contre quelques kilos de Jeanne, la voiture s'impose. Malgré sa frousse, l'adolescente reprend sa route au même rythme furieux. Une fois rendue devant sa maison, en sueur, elle se dit tout bas que c'était bête de se presser. Elle hésite avant de rentrer chez elle.

Une vive odeur de laurier frappe Jeanne dès qu'elle passe le pas du portique. Ça sent aussi le thym, l'ail, les légumes et la viande mijotée. Sur le comptoir de cuisine traînent des dizaines de conserves de tomates évidées et la cuisinière supporte d'énormes chaudrons dont l'un suinte un liquide rouge. Au milieu des odeurs et des vapeurs, sa mère s'active avec une cuillère de bois à la main. Il ne faut pas la confondre avec une ménagère qui fait « une *batch* de sauce à spag' ». Dans sa maison, Liza

Lalancette vient de repousser le concept d'usages résidentiels ; la muraille de pots Mason déjà remplis témoigne d'une production industrielle.

- Ah te voilà enfin, toi ! Tu vas m'aider à finir avec les derniers chaudrons.
- Voyons maman, qu'est-ce que tu fais ? On va jamais manger tout ça !
- C'est pour le dépanneur, on va vendre du prêt-à-manger.
- Tu n'étais pas occupée à créer un *packaging* pour les *egg rolls* ?
- Oui, c'était le projet 1 ; le projet 2, c'est la sauce à spag'.
- Ça en fait trop, des projets...
- Voyons la bougonne, il n'y a jamais trop de projets, juste de la mauvaise gestion.
- Vous arrivez pas à gérer, Charlie m'a plantée là en plein inventaire.
- Pis t'avais de quoi de mieux à faire peut-être ?

Les deux femmes s'affrontent du regard. Dans les archives des organismes communautaires, le nom de Liza Lalancette revient souvent : bénévole, promotrice, responsable de levées de fonds, porteuse de dossiers et trouveuse de subventions. Aucun comptable ne le réalise, mais le travail invisible que cette femme a accompli pour la région s'élève à une valeur nette dans les sept chiffres. Cela lui a valu quelques plaques et des articles dans le journal local ; on la reconnaît. On voyait aussi d'un bon œil les apparitions de sa fille qui, gamine, l'accompagnait dans divers événements. La relève. Le nom de Jeanne commença à circuler parmi les participants de concours, du club d'échecs et du club des jeunes optimistes. Cette présence s'est toutefois tarie dans la dernière année. Lorsqu'interrogée sur la disparition publique de sa fille, Liza soupire et hausse les épaules : « Elle s'occupe à autre chose ».

Jeanne ne dit rien. Elle s'empare de deux pizzas pochettes dans le congélateur et les réchauffe dans le micro-ondes. Alors que se fait entendre le grondement de l'appareil, la jeune fille évite le regard insistant de sa matriarche. Elle interrompt la cuisson et descend dans sa chambre, en croquant l'une des boules de pâte tiédasses. Au plus sombre de la pièce, l'écran de son cellulaire s'allume d'une notification. Fusilli a écrit :

Dispo ?

Je peux peut-être me libérer

Faudrait, si tu veux toujours sacrer ton camp d'ici

Quoi !?! Maintenant ?

Oui

Qu'est-ce qui se passe ?

L'occasion. Je t'envoie l'adresse

Adresse ? Où ça ?

La maison de la cuirée

C'est quoi le plan ?

Liza surveille ses pâtes bouillir, tout en discutant avec Charlie. Elle aperçoit sa fille émerger du sous-sol avec sa sacoche, un sac à dos plein et un gros chandail dans les mains :

— Wo, wo, wo ! Tu vas où avec ton package ?

— Chez Gen, maman.

— Tu vas camper la semaine là ?

— Non, maman, juste pour la soirée. Promis.

— Attends, Charlie a de quoi à te dire.

Ce dernier, les mains dans la salade, semble surpris de se retrouver au centre de l'attention :

— Oui, en fait, je voulais m'excuser de t'avoir laissée en plan, mais il est arrivé quelque chose au motel, quelque chose de grave. Je vais t'épargner les détails, mais...

— Ton employée a été arrêtée parce qu'on a retrouvé un gars mort dans une de tes chambres, complète Jeanne.

Elle fanfaronne devant l'air éberlué des deux adultes.

— Il est... mais comment tu sais ça ? demande Charlie.

— Tout se sait dans les petites villes.

— Quand même...

— Tu promettais de me payer ma journée ?

— Oui, bien sûr.

— Parle, parle, jase, jase, mais ce sont les actes qui comptent, jette Jeanne en tendant la main vers Charlie tout en regardant sa mère dans les yeux. C'est ce qu'on dit, non ?

— Minute papillon, intervient Liza, on soupe d'abord, les affaires ensuite.

— J'ai déjà mangé.

— Deux pizzas pochettes semi-cuites, c'est pas un repas.

— Ça te sert de repas quand tu es trop occupée, en tout cas.

— Eille ! La limace baveuse on va s'en passer !

— Tu me dis tout le temps de respecter mes engagements. Ben on m'attend là, fait que bye !

Jeanne se dirige vers le portique, son sac à dos heurtant le bras de Charlie au passage. Liza retient sa fille :

— Ton tit cul de pisseuse sortira pas de cette maison !

Et voyant que l'adolescente ne ralentit pas, elle accuse son chum :

— Pis toi, tu dis rien l'ostie de barreau de chaise !

— Ben, je suis un peu l'invité ici, je ne suis pas son père...

Jeanne s'arrête alors :

— Mais ça t'empêche pas de fourrer ma mère !

La porte claque, le vélo dévale le croissant.

## Ressources

Au *flash*, Jeanne poursuit son escapade au-delà du dépanneur et croise bientôt une affiche en cèdre annonçant le quartier historique, les vieilles Pâtes. La rue Principale, très droite, suit le sens général de la rivière qu'elle longe, mais en ignore les nombreux méandres, ce qui fait varier la taille des terrains. Certaines maisons jouissent d'une vaste cour arrière, alors que d'autres se trouvent coincées entre le lit de la rivière et le gravier de l'accotement. Jeanne dépasse une maison dont la galerie de bois ne respecte pas les marges de recul par rapport à la rue, mais puisque la construction précède la création du plan d'urbanisme, la propriété profite d'un droit acquis. Les vieux quartiers se sont établis avant les règles, tout ce qui s'y trouve ne respecte que la variété des besoins : maison de briques, maison de bois, garage en tôle, multilogement avec façade en déclin, la maison du notaire avec ses colonnes. Dans le fouillis, certaines constructions neuves se démarquent par leur uniformité ; cinq maisons en rangée ont poussé, avec la même dimension, les mêmes matériaux et des couleurs variant entre le beige et le taupe.

Virage à 90 degrés, Jeanne s'engage sur la 4<sup>e</sup> avenue. Elle croise l'intersection de la 2<sup>e</sup> rue, puis celle de la 3<sup>e</sup> rue et continue tout au fond. Le quartier est ceinturé par le chemin de fer ; les rues se terminent donc toutes en cul-de-sac, avec un terrain qui doit supporter le voisinage des trains. C'est le cas de la maison de la cuirée, la dernière de la 4<sup>e</sup> avenue. Une voix fait sursauter Jeanne :

- Tu es arrivée trop tard, lui reproche Fusilli.
- Comment trop tard ? Ça fait juste quinze minutes depuis ton dernier texto.
- Vingt-cinq minutes.
- *Whatever* ! Ma mère m'a retenue, il a fallu que je packte mes affaires, pis que je vienne en vélo... pourquoi tu n'es pas venu me chercher en auto si tu étais si pressé ?
- Je me perds dans ton coin, les rues sont toutes mêlées, pis je savais pas...

— Tu savais pas quoi ?

— Que la cuirée rentrerait ce soir, explique Fusilli en pointant l'une des fenêtres éclairée de la maison de briques.

— Comment, ce soir ? Tu me disais que la police l'avait arrêtée, qu'on aurait toute la nuit pour voler son stock.

— C'est ce que j'ai entendu mon père dire au téléphone.

— Il a dit quoi, au juste, ton père ?

— « Cette femme a toujours été un paquet de troubles, une nuit en cellule lui fera du bien ! »

— Oui mais il parlait à qui ? À la police ?

— Je le sais-tu, moi ? Je me suis juste fié à ce qu'il disait ! Il connaît toute, mon père.

— Il connaît toute pis rien ton père ; monsieur Duquette dit qu'il lit même pas ses courriels.

— Mon père, il peut virer ton monsieur Duquette quand il veut, c'est le maire quand même ! Pis à part ça, c'est *off* pour ce soir.

Fusilli commence à s'éloigner, mais Jeanne agrippe le bas de son t-shirt pour le retenir :

— Non c'est pas *off* : on allait cambrioler la cuirée, vendre son stock et se servir de l'argent pour refaire nos vies ailleurs. Tu me l'as dit : c'est ce soir que ça se passe.

— *Fuck off* ! Moi, je rentre.

— Je peux plus rentrer, j'ai envoyé chier tout le monde chez nous.

— C'est pas mon problème !

D'un pas vif, Jeanne barre la route à Fusilli. Malgré la différence d'âge, elle est presque aussi grande que lui. À deux pouces de sa face, elle peut voir les pupilles du garçon se dilater :

— Ça va être ton problème quand tu vas te retrouver à te crosser tout seul chez vous. Tu penses que j'étais trop conne pour deviner ce que tu mijotais ? Dans ton plan, fallait se cacher une semaine au chalet de ton oncle après le vol...

— Oui, pour semer nos poursuivants.

— T'enfermer tout seul avec une fille dans un chalet abandonné, tu voulais certainement pas jouer aux cartes...

— Ben, j'ai un jeu de Skip-Bo dans l'auto...

Jeanne sent des battements de cœur résonner sur sa poitrine, ils proviennent du corps de « son beau gars ». Elle sourit, dévoilant ses canines, et se presse davantage contre lui :

— Tu veux vraiment skipper ta première expérience ?

L'épaule accotée contre la surface rugueuse du crépi, Jeanne tente d'ouvrir un soupirail. Dans son dos, Fusilli continue d'énumérer en chuchotant :

— ...et la fois où j'ai frenché une fille de ma classe, pis quand j'ai dry-humpé une étudiante du cégep...

— Ok, ta gueule ! Comment on va rentrer ?

Fusilli redresse les épaules et bombe le torse :

— C'est juste les voleurs amateurs qui rentrent par le sous-sol, il n'y a jamais rien de valeur en bas.

Ils contournent l'immeuble et se cachent derrière la remise dans la cour pour mieux observer le bâtiment. Maison en demi-niveau, l'état des matériaux (briques à l'avant, déclin d'aluminium à l'arrière) trahit une construction datant des années 1960. Une galerie de bois, à l'arrière, donne accès à une porte-patio. Cette dernière ouvre sur un espace salon, avec plancher de marqueterie, meublé d'un divan très rembourré sur lequel la cuirée sirote sa bière. Elle est éclairée par la lumière bleue d'une imposante télé. Le panneau de verre de la porte-patio est entrouvert, de sorte que l'on peut entendre les sons de l'émission à travers la moustiquaire. Fusilli désigne l'ouverture :

— On va juste rentrer par la porte arrière.

— De même, dans sa face ?

— On va attendre qu'elle quitte la pièce, maudite niaiseuse.

Au bout d'un moment, la lumière bleue s'éteint, plongeant le salon dans l'obscurité. Puis, la plus petite fenêtre de la façade arrière s'allume, le verre trouble ne laisse toutefois rien voir de l'autre côté, mais Fusilli a compris que les toilettes sont occupées :

— C'est le moment.

La porte-moustiquaire s'ouvre facilement, sans loquet. À l'intérieur, ils perçoivent le bruit de la douche qui coule. Fusilli se dirige vers l'entrée tandis que Jeanne parcourt le salon du regard à la recherche d'objets de valeur : elle abandonne les CD et DVD, mais s'empare d'une tablette électronique. Un bruit métallique attire soudain son attention et elle se tourne vers son complice qui fait la razzia dans le bol de monnaie près de la porte. Le voir fourrer des poignées de petit change dans ses poches lui arrache une grimace de malaise. Jeanne ouvre la bouche pour lui chuchoter de laisser faire, d'abandonner le projet. Il disparaît toutefois derrière un coin de mur et elle le suit pour découvrir une cage d'escalier débouchant sur un sous-sol aménagé. Dans une chambre, Fusilli est occupé à tirer un petit coffre de sous le lit. Il extirpe ensuite un trousseau de clés de sa poche (il n'y avait pas que de la monnaie dans le bol) et teste la serrure. Jeanne le regarde se démener un moment avant de perdre patience :

— Envoie !

— Aide-moi au lieu de me faire chier !

« Aider à quoi ? C'est toi qui as le trousseau », se dit l'adolescente, jusqu'à ce qu'elle voie une sacoche suspendue au dossier d'une chaise. Elle farfouille un moment, avant de tout vider sur le lit. Parmi le maquillage, les boules de papier et les paquets de gommes, elle repère deux autres clés dont la taille correspond à celle d'une petite serrure. Elle lève la tête, triomphante. Elle remarque alors le garde-robe, et surtout, le loquet cadenassé qui en barre la porte.

— Quelle folle embarre son linge ?

— Hein ? Quoi ?

— Rien, rien, j'ai trouvé d'autres clés.

— Passe-moi-les, vite ! demande Fusilli.

— Attends...

Jeanne se dirige lentement vers le garde-robe, elle se souvient d'un documentaire où un kidnappeur avait séquestré un enfant pendant dix ans dans sa maison. La serrure du cadenas résiste à la première clé. L'homme avait aménagé un faux mur derrière lequel il cachait sa victime ligotée lorsqu'il devait vaquer à d'autres occupations. Lors d'une absence prolongée de son geôlier, l'enfant avait réussi à se détacher et à percer le mur de gypse pour s'échapper. La deuxième clé débarre le cadenas d'un bruit sec. Jeanne inspire et ouvre la porte d'un coup. Fusilli se retourne pour protester contre le bruit, mais s'arrête devant la silhouette figée de Jeanne. Inquiet, il s'élançe pour regarder dans le garde-robe :

— C'est quoi ça ? demande l'adolescente.

Pas d'enfant séquestré, mais devant eux se trouve l'étui très reconnaissable d'une carabine ainsi qu'une grande chaudière que le couvercle ferme hermétiquement. Fusilli ouvre le contenant et ils sont aussitôt assaillis par une forte odeur musquée. À l'intérieur, se trouve une importante quantité de cocottes de marijuana, certaines ensachées et d'autres, encore en vrac.

— Bingo ! Il y a une autre clé ?

La serrure du coffre cède aussitôt pour dévoiler une liasse d'argent comptant, quelques bijoux, des papiers personnels et des sachets de plastique contenant des pilules ou de la poudre. Fusilli empoche tout ce qui lui semble avoir de la valeur, s'empare de la chaudière et lance :

— Ok, on se pousse !

— On emporte la carabine aussi ? demande Jeanne, encore un peu abasourdie.

— Si tu veux, on pourra chasser dans la forêt.

Ils montent l'escalier, euphoriques, mais Fusilli s'arrête net dans l'escalier : le son de la douche s'est tu. La lumière s'allume dans le salon. Il se recroqueville en reculant d'une marche. Jeanne, derrière, se bute à lui. Les cambrioleurs échangent un regard paniqué. Le son de la plante des pieds claquant sur une surface vernie annonce l'arrivée de la cuirée dans le salon ; leur retraite vers la porte-patio est impossible. Une autre option se présente toutefois avec la porte d'entrée, mais le portique, où des souliers

empilés couvrent le tapis, est visible à partir du salon. Fusilli fait un petit signe de tête vers la porte et chuchote « *run for it* » ; Jeanne, elle, pointe vers le sous-sol et mime un carré en murmurant le mot « soupirail ».

Le jeune homme hausse les épaules et s'élançe vers l'entrée alors que sa complice étire les mains pour tenter de le retenir. La porte résiste. Barrée. Fusilli tourne le loquet qui claque bruyamment. La voix de la cuirée tonne :

— Y'a quelqu'un ?

Le voleur ouvre la porte à la volée et s'enfuit. Jeanne se donne un élan, mais une main agrippe l'étui de la carabine à son épaule et la force au volte-face. La cuirée lui fait face, brune, tannée comme le cuir ; une peau trop épaisse pour montrer une veine ou pour se laisser fendre par une lame, un corps qui ignore même le cancer de la peau. Jeanne se plaque contre la porte-miroir du garde-robe d'entrée, le verre branle à l'intérieur du cadre de métal.

— C'est à moi ça, crise de voleuse !

La jeune fille laisse la sangle glisser le long de son bras et pousse la cuirée avec l'arme dont elle se débarrasse en même temps. Libérée, elle détale à son tour. Elle court, court, court, 3<sup>e</sup> rue, 2<sup>e</sup> rue... une voiture s'arrête en crissant des pneus, Jeanne contourne le véhicule, une voix l'appelle :

— Monte ! Vite !

La tête de Fusilli sort par la fenêtre du conducteur. Jeanne s'engouffre dans la voiture du côté passager et ils repartent pleine vitesse avant même que Jeanne ne puisse refermer sa porte. Le grain de la route défile sous ses yeux ; l'adolescente se fait la réflexion qu'elle serait probablement capable de se jeter en bas d'un véhicule en marche. Après tout, elle a déjà fait de la gymnastique. Un ordre la tire de sa rêverie :

— Ferme la porte !

Claquement de portière, regard dans le rétroviseur : aucune trace de la cuirée, ils s'en sont tirés. Jeanne sent quelque chose lui chatouiller le lobe d'oreille, un frisson lui monte dans la nuque et elle secoue la tête. Une épaisse liasse de billets se balance

devant ses yeux. Le sourire de Fusilli brille ; ce n'est plus le gamin apeuré qui s'agitait chez la cuirée, mais le confiant artisan de leur évasion des Pâtes.

Sur le siège arrière, la chaudière de pot roule avant de se caler contre les sacs de drogue.

— D'après toi, on a volé pour combien ? demande Jeanne.

— Je sais pas, des milliers : on est *fucking* riches !

Un cri d'exaltation monte dans l'habitacle. Ils hurlent plutôt qu'ils ne chantent les paroles d'une toune qui passe à la radio. Ils dévalent la collectrice, les phares éclairant d'un court faisceau la route devant eux. Un panneau leur renvoie la lumière, petit carré de métal au bout d'une barre d'acier croche. Le pictogramme d'un autobus et le numéro 25 indiquent l'unique arrêt de la ville. Aucun siège, ni abri : seule la terre battue au pied du poteau accueille les voyageurs. Avec ses trois départs quotidiens (deux les jours de fin de semaine), la ligne 25 assure le lien entre Les Pâtes et la capitale régionale, offrant aux travailleurs et à la population la possibilité de réduire leur dépendance à l'automobile. Le premier trajet ayant été effectué lors du Jour de la Terre, l'initiative souligne la volonté de réduire les émissions de gaz à effet de serre ainsi que de lutter contre le réchauffement...

— Arrête ! Arrête ! lance Jeanne. Je vais essayer quelque chose.

Les freins crissent.

## Ressources II

Charlie, assis devant son plat, chipote avec sa cuillère. Sa blonde contourne la table, traverse les pièces communes, descend les deux marches qui mènent à l'entrée, fait demi-tour, remonte d'un bond en claquant son talon sur la marqueterie et revient à la cuisine. Quand Liza Lalancette tourne en rond, elle le fait en *split-level* : plus dynamique.

— Chérie, ça va être froid.

— Le gaspacho ? Probablement...

— Mange un peu...

— La police crisse rien !

— Ils ont quand même interrogé tout le monde en ville et...

— Même nous, ses parents... je veux dire moi, sa mère...

— Oui, on le sait bien, moi je ne fais que fourrer la mère.

Liza laisse échapper un rire nerveux et s'effondre sur une chaise :

— J'arrive pas à croire qu'elle t'ait dit ça. Charlie, le *milf hunter* !

— Haha ! Elle s'est enfuie par peur de ta réaction.

— Niaise pas ! Tu penses qu'elle s'est enfuie de moi ? C'est de ma faute ?

— Non ! Non, non, non, je pense juste qu'elle... performe son adolescence.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Elle... elle veut conquérir son autonomie.

— De quoi tu parles ?

— Elle veut son espace, son propre espace.

— Ferme donc ta gueule !

Le bruit des cuillères et des aspirations de soupe froide remplit la cuisine, puis Liza laisse son ustensile tomber lourdement sur la table :

— Tu penses vraiment qu'elle a fugué ?

Charlie tripote son morceau de pain avant de se risquer :

— Étant donné son comportement des derniers jours, je pense que c'est le plus probable.

— Oui, mais on a trouvé son cellulaire à l'arrêt d'autobus.

— Alors elle n'a pas pu aller loin : quel jeune se séparerait de son cell ?

— Justement, quel jeune choisirait volontairement de se séparer de son cell ?

Charlie regarde le fond rouge de son bol, embarrassé. Liza le fixe, son regard exigeant une réponse :

— On ne sait rien pour l'instant, mais on va trouver d'autres indices, la police organise une battue, avec plein de bénévoles, lance-t-il.

— Je sais, j'en ai recruté la moitié.

— On a... tu as mobilisé une foule incroyable. On a de l'aide, on va la trouver.

— Une chance : la police crisse rien !

\* \* \*

Les dépôts sauvages constituent une nuisance pour le milieu et pour ses habitants ; il s'agit d'ordures disposées au mauvais endroit empêchant ainsi leur ramassage par les collectes organisées par la municipalité. Les dépôts sauvages touchent principalement les bords de route, les fossés et les terrains vagues, où les contrevenants abandonnent résidus de construction, pneus, appareils ménagers, télévisions ou résidus domestiques dangereux. Les matières s'y dégradent et représentent des risques sanitaires et environnementaux. Ils nécessitent l'intervention des employés municipaux pour le nettoyage.

C'est monsieur Duquette qui a trouvé la bicyclette dans la vase de la rivière. Le matin de la battue, les autres bénévoles se moquaient un peu de lui autour de la table à café, avant de recevoir leurs directives. « Toujours à jouer dans la bouette, hein ? ». Certains volontaires s'étaient réservé les champs, un autre groupe était persuadé de

trouver des indices dans la forêt. Monsieur Duquette retenait son sourire : il sait très bien que les gens utilisent instinctivement le courant pour se débarrasser de leurs déchets ; des Romains jusqu'à l'homme cybernétique, c'est dans l'eau qu'on a le plus de chances de retrouver des restes d'activités humaines. Bouteilles de bière vides, panier d'épicerie et bobettes usagées : les partys ne changent pas beaucoup. Son sourire a fondu quand il a aperçu une bicyclette dans l'eau — en bon état et pas encore rouillée. Le modèle lui était familier, celui que chevauchait Jeanne.

\* \* \*

Sur le bord de la rivière, Charlie s'arrache à Liza à regret. Après la découverte du cellulaire, celle de la bicyclette a vraiment frappé la mère. Elle gémit sur l'épaule de son chum : « rendez-moi ma petite fille ». Ce dernier tente de la consoler, mais aucune parole rassurante ne lui vient ; les indices font pencher vers l'hypothèse de l'enlèvement plutôt que de la fugue. Il sent le tissu de sa chemise s'imbiber de larmes chaudes, avant qu'un ami ne l'interpelle :

- Faut vraiment que t'aïlles voir au motel.
- Pourquoi ? Il est fermé, le motel, réplique Charlie.
- Ouais ben, il y a foule.

Quelques minutes plus tard, Charlie se trouve devant son établissement. Le stationnement est occupé par une douzaine de voitures et différents groupes de badauds. La plupart sont penchés sur leur cellulaire, sauf un individu qui mâchouille des chips provenant de la machine distributrice extérieure. Une fois sa collation terminée, il laisse le sac lui filer entre les doigts. Charlie regarde l'emballage multicouches se laisser traîner par le vent sur l'asphalte avant de se coincer dans une touffe de mauvaises herbes. Ensuite, il se retourne et apostrophe un peu sèchement un couple qu'il a reconnu à la battue :

- On peut vous aider ?

— Oui, désolé pour les mauvaises nouvelles d’aujourd’hui... le vélo... mais justement, on voulait passer la nuit ici, au cas que vous ayez besoin d’aide demain aussi.

— Oh ! Merci, merci à vous, c’est très gentil de...

— Nous-mêmes, on a eu des difficultés avec notre fils, des histoires... mais faut pas lâcher, hein ?

— Non, on ne lâche pas.

— Euh... vous n’auriez pas une chambre propre ?

— Elles sont toutes propres, nous faisons très attention...

— Non, je veux dire, une chambre sans meurtre dedans.

— C’était une *overdose*, il n’y a pas eu de meurtre ici.

— Ah, d’accord. Tant mieux, tant mieux...

— Mais je peux vous donner la 1, la plus éloignée de celle... des ennuis.

— Parfait, parfait ! Faites-vous un rabais, vu qu’on aide à la recherche ? Hé ! Hé !

Charlie fixe les négociateurs un instant :

— Juste pour vous, ce sera 85 \$ la nuitée.

— Oh ! C’est pas donné, hein ?

Sans réagir à la remarque, le propriétaire invite ses clients à le suivre à la réception. Quelques autres badauds entrent à leur suite, la plupart pour poser des questions sur les événements récents. Charlie doit répéter : un client a eu une *overdose*, non cela n’a rien à voir avec la disparition de Jeanne, non l’employée impliquée ne se trouve plus sur les lieux, oui tout est sécuritaire, non il ne louerait pas la 12 sans avertir. Malgré toutes ces paroles rassurantes, Charlie ne parvient à retenir qu’un autre client (chambre 3) jusqu’à ce qu’un groupe assiège la réception :

— La chambre du meurtre, on peut la voir ?

— Une *overdose*.

— Hein ? Ah ! C’est laquelle ?

Charlie regarde les quatre jeunes adultes devant lui, cellulaires sortis, et qui fouinent dans tous les coins :

— En quoi la chambre vous intéresse ?

- On veut des photos, pour notre Instagram.
- Vous pouvez louer la chambre pour la nuit.
- Oui, mais on pourrait aussi faire une collabo, vous nous laissez rentrer contre de bons commentaires sur le web. Vous savez, investir dans votre image de marque ?
- Investir sur mon image de marque avec vous ?
- Oui, nous sommes des influenceurs.
- Mais vous pensiez qu’il y avait eu un meurtre, et c’est faux.
- Oui, maintenant on le sait.
- Le tarif sieste est 25 \$...
- *Come on*, on a au moins 3000 abonnés, ça va vous attirer plein de clientèle.

Un homme intervient alors — le mangeur de chips — en posant sa carte de crédit bien en évidence sur le comptoir :

— Je vais vous prendre la chambre pour la nuit complète, moi. Chargez ce que vous voulez.

Charlie lui accorde la clé de la 12, sous les protestations du groupe d’influenceurs :

— Mais on était là avant lui ! Votre service à la clientèle...

— Je pourrais vous offrir la 14, si vous voulez couvrir une facette inédite de l’histoire.

Les influenceurs se penchent sur le comptoir, leur curiosité est piquée. Charlie continue :

— Le tarif sieste est 25 \$ pour deux personnes, plus 10 \$ par adulte supplémentaire.

## Entracte

Même à l'écran, malgré les nombreuses retouches, le visage de Liza paraît hagard. Elle attend le signal du technicien avant de réciter son texte vers la caméra :

« Des jours, des semaines maintenant à ne pas dormir, à espérer un signe, un indice, n'importe quoi. On... on prendrait n'importe quoi. Jeanne, ma petite fille, reviens-nous. On va t'accueillir, on va t'aimer, on va t'écouter. Reviens, reviens à la maison. Aux ravisseurs, s'il vous plaît, relâchez notre petite Jeanne, on va rien essayer, on va vous laisser tranquille. Vous aviez vos raisons, on s'en fout, on veut juste notre fille, c'est tout ce qui importe. Tous ceux qui peuvent avoir des informations, je vous supplie de les partager avec la police, on s'en servira pas contre vous, on veut juste retrouver notre enfant. »

Une photo de l'adolescente apparaît à l'écran avec le numéro de téléphone des services de police. La vidéo est rapidement partagée sur toutes les plateformes, et commentée. Le public ne se montre pas aussi magnanime que la mère et promet de bien mauvais traitements aux ravisseurs ainsi qu'à de potentiels complices. Les éditorialistes du dimanche s'intéressent particulièrement à la torture par écrabouillement des testicules.

## Revitalisation

Du boulevard, la rue Principale accueille les passants avec une station-service opérée par un propriétaire indépendant. Les pompes sont flanquées d'un garage dont la façade nord supporte des piles de vieux pneus. L'expression « *gaz-bar* » se trouve écrite en grosses lettres rondes sur un panneau ; elle est majoritairement utilisée par les citoyens des Pâtes qui ont plus de 50 ans. Sa voiture abreuvée, un conducteur peut poursuivre son pèlerinage jusqu'au bâtiment suivant qui porte le nom de « brasserie », mais que les habitués surnomment « taverne ». La confusion est légitime : les cuisines ferment et ouvrent de manière aléatoire, peut-être plus souvent en été quand des touristes passent en ville, mais même les habitués ne peuvent prédire pour sûr. Le sujet fait l'objet de paris et de railleries. On demande souvent au propriétaire : « Eille ! As-tu embauché un *cook* ce mois-ci ? » La seule certitude est qu'on y sert de la *draft*, cela suffit pour maintenir la clientèle.

Les clients doivent parcourir l'allée coincée entre le bâtiment en pierre des champs et les pneus du garage voisin, contourner les conteneurs rouillés et se stationner dans la cour. La porte principale est d'ailleurs située à l'arrière, car l'avant n'ouvre que sur une terrasse pour les fumeurs. Le visiteur se fait recevoir par une pièce peu éclairée, aérée par des ventilateurs de plafond, et qui sent le parfum artificiel d'un nettoyant souvent utilisé dans les vieux centres commerciaux. Le mobilier vient d'un autre âge, avec des chaises lourdes équipées de massifs accoudoirs, ainsi que des tables rondes en bois de baril. Deux d'entre elles sont actuellement occupées par le maire, sa suite et divers membres de la chambre de commerce. Ils fixent l'un des deux téléviseurs suspendus. À l'écran, une journaliste parle dans son micro devant un paysage qui semble être la crête du motel. Quelqu'un remplit la chope de Charlie en lui donnant une bourrade :

— C'est chez vous, ça. Tu passes à la télé !

Les haut-parleurs crachent la voix de la journaliste : « Derrière moi s'étale Les Pâtes, petite bourgade paisible, oubliée... »

— Voyons, proteste le maire, n'importe quoi !

— Chut !

— Oubliée, bourgade, faut pas charrier : on reste une ville quand même !

— Oui, oui...

— On dépasse largement les 2000 habitants.

— Ok, ça va !

La journaliste continue : « ...mais la tragédie ne néglige personne, elle a frappé deux fois cette communauté en deux jours. »

— Ils vont parler du meurtre au motel ?

— *Overdose* ! corrige Charlie.

— Mais c'est la cuirée qui a vendu de la dope empoisonnée, non ?

— Pas empoisonnée : juste de la drogue normale. On sait pas combien le gars en a pris aussi, c'est pas tout le temps la faute du vendeur.

— Tu la défends parce que c'était ton employée ou parce que tu étais son client ?

— Ah, ça va, là ! Je la défends pas ! bougonne Charlie dans sa bière. Je dis plus rien.

— Je lui ai déjà acheté du LSD dans le temps, du bon stock, intervient le vendeur de pneus. Elle est peut-être juste pas experte avec les nouvelles drogues de synthèse. Vous savez, de la E ou de la I...

— C'est une pusheuse ? Moi, je pensais que c'était une prostituée.

— Voyons ! Tu sors ça d'où ?

— Ben, une femme qui traîne au motel... pis à l'époque, une femme tatouée comme elle, ça travaillait certainement pas comme banquière.

— Elle avait juste un tatou. Pis là où il était, je vois pas comment t'aurais réussi à le voir.

— Peuh ! J'avais pas de misère à voir de la peau, j'ai perdu ma virginité assez vite.

— Heureusement, tu l'as retrouvée avant longtemps !

Les buveurs de bière s'esclaffent et parlent plus fort.

— Il était où le tatou de la cuirée ?

— Les femmes sont toutes tatouées asteure, même les banquières.

— Les gars, proteste la conseillère du district 2, fermez-la donc !

Le téléviseur affiche maintenant les vestiges du moulin à papier : « Les lieux ne manquent pas d'endroits sinistres ». Quelqu'un doit retenir le maire de s'emporter et lui verser une nouvelle bière. Puis, le montage montre une foule de bénévoles, des scènes de la battue et divers endroits de la ville animés par des visiteurs impromptus. « Heureusement, l'appel de la solidarité fut entendu à travers la région et même partout au Québec. » Diverses entrevues défilent à l'écran dont celle d'un bénévole expliquant n'avoir pas mis les pieds aux Pâtes depuis des années, mais ayant tout de même décidé d'étirer son séjour d'un jour ou deux pour visiter son frère.

— Les affaires sont bonnes depuis les événements.

— Oui, j'ai même réussi à louer mon hangar à la SQ, pour les opérations pis toute, spécifie le quincaillier.

Le propriétaire de la brasserie dépose des menus laminés sur les tables :

— Hein ! Tu as embauché un *cook* ?

— Ouais, un étudiant m'a proposé ses services. Avec l'activité en ville, ça va être rentable pour l'été.

Le reportage termine avec des vues panoramiques de la région.

— Grâce à la TV, ça a mis Les Pâtes sur la *map*.

— Ben ouais, on va presque souhaiter que la petite reste disparue encore un peu.

— Eille, fais attention !

Tous se retournent vers Charlie qui reste silencieux, le fautif tente de se justifier :

— Euh... c'était juste une façon de parler, pour dire que les affaires vont bien. Tu te plains pas, ton motel s'est rempli...

— Bois ta bière, tant qu'à dire des crisses d'âneries !

— Mêle-toi donc de tes affaires...

Le ton du groupe monte avant que Charlie fasse un signe pour apaiser l'ambiance :

— On va espérer que les affaires continuent de rouler après le retour de Jeanne, et puis on va se souhaiter que Liza ne vous entende jamais dire des affaires de même.

## Origine-destination

L'enquête origine-destination (OD) examine toutes les connexions qu'une population établit entre ses lieux de vie, de travail, d'achat ou de divertissement. Cette étude, orchestrée par le ministère des Transports en collaboration avec les régies régionales, répertorie les trajets effectués à pied, à vélo, en bus ou en auto pour mieux comprendre les déplacements des résidents. On s'en sert pour établir l'itinéraire des lignes d'autobus, de trains ou de pistes cyclables ; elle justifie également le développement du réseau routier. En somme, elle identifie d'où les gens partent, où ils s'en vont, à quelle fréquence et par quel moyen.

La cuirée s'assoit à l'une des tables de la cantine, la seule sans parasol. La peau de ses bras adhère à la surface collante. Elle les lève pour découvrir des plaques de ketchup séché.

— Câlisse !

— C'est les tables de la ville, se défend le cantinier.

— Passe-moi un verre d'eau, ordonne la cuirée tout en arrachant des napkins du petit distributeur en métal.

De retour à sa table, elle mouille une serviette de papier et se nettoie les avant-bras. Un homme se présente alors. Il porte des vêtements trop sombres pour le soleil d'été et qui moulent un ventre dont les muscles se sont transformés en bedaine. L'expression de son visage, dure, cherche à montrer qu'il pourrait toutefois encore casser des gueules. Pour l'instant, il donne un baisemain à la cuirée pour lui passer en catimini un petit sachet de pilules.

— Ça ressemble aux tiennes, non ? demande l'homme. On se demandait d'où ça venait.

— T'a trouvé ça où ?

— Il y a des jeunes qui ont commencé à peddler ça dans mon secteur. On voulait t'avertir avant d'agir.

— Ça vient pas de moi. On m'a volé mon stock.

— Ouin, ben si tu n'es pas capable de garder le contrôle de ton stock...

— Je suis capable de gérer mes affaires ! Les jeunes, que tu dis, le Catelli gang ?

— Sais pas.

— Y avait-tu une fille parmi eux ?

— Une fille ?

— Celle qui a disparu.

— Dis-moi pas qu'est mêlée à ça ! aboie l'homme. La police la cherche partout.

Les clients d'une autre table leur jettent un regard. La cuirée rentre la tête dans ses épaules et fait un signe d'apaisement.

— Chut ! Elle est pas mêlée à rien...

— Tu nous as mis dans la...

— Calme-toi, on n'est pas tout seul.

À l'autre table, les dîneurs restent penchés sur le contenu de leur boîte de carton. Le cantinier, quant à lui, continue de s'affairer dans sa cuisine. Le dur à cuire claque des doigts pour capter l'attention de la cuirée :

— On peut plus faire deux pas sans croiser les bœufs.

— Je vais régler ça.

— T'es mieux de faire vite.

— As-tu une photo des jeunes ?

Sur l'écran du cellulaire apparaît Fusilli. Les mains dans les poches, on dirait qu'il tente de paraître intimidant, mais son visage juvénile gâche l'effet. La cuirée peste et se détourne de son interlocuteur. Ce dernier claque encore des doigts :

— Un autre problème ?

— Non, non, pas d'autres troubles...

— Si c'est bien le fils de qui je pense...

— Y peut être le fils du président, ça change rien : je m'en occupe !

L'homme garde le silence et fixe la cuirée jusqu'à ce que cette dernière demande :  
— Euh... et vous l'avez suivi ?

\* \* \*

Dans le hangar, les policiers s'activent : des témoignages sont recueillis, des notes accumulées et des informations vérifiées. Les téléphones ne cessent de sonner. Sur une télévision à écran plat vissée au mur, la carte des Pâtes affiche plusieurs points de couleurs variées. Les cinq verts, appelés les « certitudes », sont accompagnés d'un repère temporel : la cantine passé midi, le croisement du flash à 14 h, la maison de la victime vers le souper, l'arrêt d'autobus où le cellulaire (le dernier usage remonte à 22 h 44) a été jeté, ainsi que la bicyclette lancée dans la rivière à un moment inconnu de la soirée. Les points jaunes, beaucoup plus nombreux, représentent les lieux ciblés selon les témoignages de gens qui croient avoir aperçu la victime. Ils essaient partout sur la carte, du centre des Pâtes jusqu'aux crêtes, tout le long de la collectrice et dans les rangs. Hors de la carte, il y a aussi des signalements à Shawinigan, sur le campus de l'Université de Trois-Rivières, à Québec, Montréal, au Vermont, Fort Lauderdale, Paris, Kinshasa et London (Ontario). Rendu là, il faut surtout voir où se concentrent les points, pour tenter d'identifier un trajet potentiel. L'itinéraire de Jeanne lors de la journée semble facile à dessiner jusqu'à l'heure du souper, mais les indices et les témoignages se dispersent par la suite. Sur l'écran défilent certaines photos, dont celle de la bicyclette trouvée dans la rivière, marquée d'un gros point d'interrogation.

Un enquêteur fixe l'image et fait venir un collègue :

— Tu as du nouveau à propos de la bicyclette ?

— Oui justement, deux jeunes viennent d'avouer...

— D'avouer ? Avouer quoi ?

— Ils ont piqué la bicyclette sur le bord d'une rue avant de crever un pneu et de la jeter dans la rivière.

— Et c'est maintenant qu'ils nous en informent ?

— Ils avaient peur qu'on les accuse de vol.

— Entrave à une enquête, ça leur faisait pas peur ?

— Oui justement, l'un des deux a fini par craquer...

— La bicyclette, ils l'ont trouvée où ?

— 4<sup>e</sup> avenue, au fond.

— 4<sup>e</sup> avenue ? Pourquoi ça me dit de quoi ?

Le policier tape sur le clavier de son ordinateur.

— C'est là où habite madame Lebrun.

— Qui ?

— Elle a été interrogée pour une histoire de surdose de drogue.

— La vendeuse du motel ? Celle avec la peau en cuir ? Elle serait mêlée aussi la disparition ?

Un silence s'installe, l'inspecteur principal laisse échapper :

— J'ai mon voyage !

## Pommes et discordes

Entre la zone urbanisée des Pâtes et la montée boisée menant au terrain de monsieur Duquette, se trouve un faux plat occupé par des exploitations agricoles. Modestes, les infrastructures ne comptent ni silos à grain ni fosses à purin, à peine quelques granges. Des chambres du motel, on voit les fermettes qui s'étendent, entourées de rectangles dont la couleur, de vert à ocre, varie selon la culture. Les usages ne dégagent aucune odeur dérangeante ; les seules nuisances consistent en quelques rares passages de tracteurs qui ralentissent la circulation et qui étendent des galettes de boue sur la route collectrice. Le maire a déjà déclaré en entrevue : « Notre campagne a tout pour plaire aux citadins, tout y est calme et reposant. » Ce n'est pas tout à fait vrai. Un cas de discordes, concernant la délimitation de terrains, fut d'ailleurs documenté sur le territoire agricole des Pâtes.

Le propriétaire du lot 000126 avait défriché l'ensemble de sa terre pour développer un verger, mais le voisin, détenteur du lot 000127, clamait que la dernière rangée de pommiers se trouvait sur son terrain et lui appartenait. Aucune borne d'arpentage ne fut trouvée sur les lieux, mais un document d'archives datant de la colonisation de la région identifie un banc de sable délimitant les deux lots. Le document fait aussi mention d'une clôture érigée. Le propriétaire du 000126 avait d'ailleurs témoigné avoir trouvé, lors du défrichage, « des pieux de bois couchés au sol » et s'être « servi de cette référence pour estimer la limite de son terrain ». Or, l'occupant du 000127, pourvu d'un rapport géologique payé de sa poche, défendait la thèse que ledit banc de sable s'était érodé au fil des années et s'était effondré, entraînant les restes de la clôture quelques mètres plus loin. Ce détail lui aurait échappé durant des années, avant qu'il ne tombe par hasard sur un vieux plan dessiné par un aïeul. Quelques mises en demeure plus tard, les voisins s'accusent encore mutuellement, l'un d'avoir volontairement déplacé la clôture, l'autre d'avoir attendu que les pommiers deviennent matures avant de déposer

sa plainte. Mais la discorde dépasse maintenant largement le sujet de la première mésentente, au point où un juge a déjà dit : « Le plus important pour vous est de trouver un coupable, les pommes sont devenues un simple prétexte. »

À noter que le propriétaire du lot 000126 est aussi le père de William, l'un des deux jeunes ayant jeté la bicyclette de Jeanne dans la rivière. Et qu'il vient d'appeler la police pour dénoncer un acte de vandalisme.

La voiture de police écrase des galettes de boue séchées sur la route, avant de ralentir pour tourner dans l'entrée du lot 000126. Le véhicule s'immobilise à côté d'un tracteur. Devant, s'étalent des rangées de pommiers et quelques mètres plus loin, un camion gît avec la vitre arrière fracassée. Au sol, quelques éclats de verre se mêlent aux petites roches. Le propriétaire sort de la maison pour accueillir les policiers. La conversation s'emballe rapidement et il se met à gesticuler :

— C'est lui qui a fait ça, c'est un malfaisant !

— Qui ça ? demande le policier.

— Le voisin, c'est un jaloux. Il se sert de toute cette histoire pour me nuire. Il veut mes pommes.

— Vos pommes... attendez, de quelle histoire vous parlez ?

— Le bicycle, mon jeune a juste voulu jouer avec.

— Une bicyclette ? soupire le policier. C'est une bicyclette qui a été vandalisée ?

— Non, je parle du vélo de la petite disparue.

— La disparue ? Jeanne ?

— Mais on a rien à voir avec ça, nous. Mon jeune a juste ramassé le bicycle abandonné devant la maison de la cuirée. Mais là, on répète partout qu'il a caché des preuves pour nuire à l'enquête, pis qu'il a aidé les kidnappeurs à s'échapper. Il ne voulait pas faire de mal, il voulait juste jouer avec le bicycle.

— Juste jouer avec... il a quand même sacré le vélo dans la rivière.

— Un mauvais coup de jeunes... mais là, on l'achale à l'école pis sur Facebook. On m'accuse moi aussi. Pis maintenant ça, conclut le proprio du 000126 en pointant la vitre défoncée de son véhicule.

— Vous et votre fils, vous avez subi des menaces ?

— On se fait achaler c'est certain, mais on a rien à voir avec la disparition de la petite, je vous jure. Je suis pas mal sûr que c'est mon voisin qui se sert de ça pour nous nuire. Il doit lancer des fausses accusations contre nous sur les réseaux.

— Et pourquoi votre voisin serait-il impliqué dans cette affaire ?

— Je vous l'ai dit : c'est un malfaisant. Il est de mèche avec la cuirée pis avec les criminels.

— Ça prendrait un motif quand même...

— Y veut mes pommes !

Le regard du policier suit le doigt du plaignard vers les pommiers, les rangées régulières d'arbres dont on commence à voir les fruits : petites sphères d'un vert tendre parmi un feuillage plus foncé. Une boîte blanche, dotée d'un œil noir, se distingue entre deux branches.

— Monsieur, avez-vous vraiment installé des caméras dans vos pommiers ?

Ce n'est pas la première fois que le propriétaire du 000126 cherche à justifier ses installations de sécurité :

— C'est celui qui se fait pogner qui est le vrai fou.

\* \* \*

*Les études cognitives tendent à montrer que les gens retiennent les concepts mais oublient les détails les entourant (Bradford, 2011). Par exemple, un enfant qui entend la directive « ne pas manger les biscuits » va retenir « biscuit » et « manger », oubliant rapidement le « ne pas ». Donc, en positif ou en négatif, il importe plus que tout de faire parler de soi (Wilde, 1890), ce qui est le cas de votre ville. Votre ville, ici, est le biscuit. Ainsi, le nom Les Pâtes résonne régulièrement dans l'actualité et a acquis une*

*forte notoriété. Chez Lelourd marketing nous croyons qu'il s'agit de l'occasion de prendre le contrôle du message et de lancer une campagne de promotion de votre municipalité...*

Monsieur Duquette continue de parcourir le courriel rapidement.

*...notre méthode basée sur la science et l'émotion permet d'exemplifier l'intelligence émotionnelle...*

Le texte défile sur l'écran.

*...un slogan permettant d'incarner l'énergie, l'eau et l'air...*

Le courriel se conclut avec le gros plan d'une eau chauffée à haute température avec le slogan : « Les Pâtes : ça bouillonne cet été ! »

Monsieur Duquette compose le numéro du maire :

— Qu'est-ce que vous m'avez envoyé ?

— C'est bien, hein ?

— M'avez-vous envoyé votre courriel par erreur ?

— Non, je voulais te montrer la campagne de pub que nous allons entreprendre.

— Mais en quoi ça me concerne ? Ça fait des mois que je vous bassine sur la nécessité de vider les étangs aérés. C'est de ça qu'il faut qu'on se parle.

— Oui, d'ailleurs c'est pour ça que... en fait, il va falloir attendre une année, on n'a pas les budgets là, mais si on a une bonne saison touristique, on va pouvoir en faire dix, des vidanges. La pub va nous aider...

— On n'a pas besoin de dix vidanges, on n'en a besoin que d'une seule. Maintenant !

— Ben on n'a pas l'argent. Le conseil devait choisir entre la campagne de promotion et la vidange des étangs. Ils ont choisi la promo parce que ça entraînera des bénéfices pour les années à venir, tu vois ?

— Le conseil a choisi ? Le conseil a-tu compris les conséquences ? Nos rejets ne respecteront pas les exigences gouvernementales. On risque des amendes importantes.

— Avec une bonne saison touristique, on va pouvoir les payer. On a pensé à tout, Gildor.

- Pis les villes en aval ?
- Qu’y mangent de la marde !
- C’est pas vraiment de la marde…
- Je sais, je sais, façon de parler… mais qu’est-ce que tu penses de la pub ?
- Je l’aime pas.
- Fais pas ton rabat-joie.
- On pense tout de suite à du spaghet en train de bouillir.
- *Shit* ! Je leur avais dit : PAS de pâtes ! C’est pas compliqué, me semble !

\* \* \*

On lui a demandé de faire confiance au travail des policiers, de collaborer seulement au besoin, d’attendre les résultats de l’enquête. Même si Jeanne reste introuvable depuis cinq semaines, Liza Lalancette doit attendre. Elle fait les cent pas sur sa pelouse maintenant tapée de long en large et scrute le bout de la rue, sans jamais apercevoir la silhouette familière de sa fille.

Les villes modernes sont aménagées selon le principe de compatibilité des usages. Les usages résidentiels sont, par exemple, compatibles avec des usages institutionnels scolaires ou commerciaux légers, mais pas avec des usages industriels lourds. Pour simplifier, certains quartiers pratiquent l’uniformité des usages ; la rue de Liza Lalancette représente un modèle à cet effet. Elle ne compte que des maisons unifamiliales que les gens quittent le matin pour le travail et retrouvent le soir pour se coucher. Les fins de semaine sont ponctuées de bruits de tondeuses et envahies d’odeurs de BBQ, mais le mardi après-midi, la rue reste désespérément vide. Il n’y a rien à attendre.

L’heure de pointe du soir voit le passage de quelques véhicules, mais pas d’adolescente à vélo. La nuit est tombée depuis longtemps quand Charlie arrive dans l’entrée. Il découvre sa blonde affalée sur une chaise de camping, les pieds nus en train de trépigner sur la pelouse. Il hésite à lui demander comment elle va :

— Tu as déjà soupé ? se risque-t-il.

— Non.

— Tu... Tu veux que je nous prépare quelque chose ?

— Tu me demandes pas ce que j'ai fait de ma journée ?

— Euh... oui.

Un silence s'imisce.

— Alors ? le presse Liza.

— Qu'as-tu fait de ta journée, ma belle ?

— J'ai espéré, pour rien.

Charlie pince les lèvres, Liza continue :

— Et toi ? Tu as eu une belle journée ? Raconte.

— J'ai pas mal couru entre le dépanneur et le motel.

— C'est occupé, hein ? Il y a ben du monde en ville, hein ?

— Assez, assez.

— Tu as vu le nouveau slogan de la ville : Les Pâtes en effervescence ?

— Oui, c'est mieux que l'autre.

— Ma fille est toujours disparue, mais tout le monde il est heureux, tout le monde il est content... pis c'est moi la casseuse de party, l'ostie de *bitch* de service.

— Personne ne pense ça...

— Pis toi qui joues du *PR* pour pas te chicaner avec moi. Va chier !

— Regarde, on va aller manger.

— Pas faim.

— Je vais réchauffer une sauce.

— A goûte la marde.

— Je vais dégeler des *egg rolls*.

— Y goûtent la marde.

— Je vais chier dans un pain à sous-marin.

Liza pouffe, mais d'un rire usé, fatigué. Charlie se penche vers elle et demande :

— Ça fait combien de temps que tu es effouarée sur ta chaise de camping ?

— Crisse que j'ai mal aux cuisses.

Elle se met à pleurer. Charlie la ramasse à bras-le-corps et l'emmène vers la maison. Il s'arrête soudain, se retourne et sacre un coup de pied dans la chaise de camping qui se renverse. Liza rigole à travers ses larmes et demande s'il leur reste des pommes.

## Épuisement

La facture affiche un montant total dans les milliers de dollars, pour un nouveau mois « d’affichage panneaux ». Les coffres de la fondation Jeanne ne possèdent que la moitié du montant. Liza Lalancette tripote une poignée de change sur la table, la dernière récolte des boîtes de dons. Il s’agit de petites caisses de plastique posées sur les comptoirs de différents commerces de la région dont l’un des compartiments contient des chocolats à la menthe emballés individuellement et l’autre sert à accueillir les dons. Mais si le prix demandé est de 2 \$ pour une friandise, comment arrive-t-elle à un montant de 45,37 \$ ? Les boîtes servent de poubelles à cennes noires. Liza soupire. Comment renouveler ses panneaux avec des pièces qui ne sont même plus en circulation ? Selon le ferrailleur du coin, celui qui parcourt les rues à 4 h du matin à la recherche de chauffe-eaux crevés ou de télévisions à tube cathodique, le cuivre contenu dans les pièces antérieures à 1976 vaut plus que la valeur nominale du sou. Il y aurait des gens qui cherchent à faire fortune en fondant leur monnaie. Avant d’en arriver là, Liza s’empare des clés de sa voiture pour effectuer une énième tournée de ses boîtes.

Le porte-gobelet à côté du bras de vitesse contient le montant ingrat de 7,68 \$. Les commerçants semblaient surpris de recevoir sa visite si tôt. Charlie, le premier, lui a dit qu’elle pouvait attendre une bonne semaine avant de récolter à nouveau. Le rythme a ralenti, les dons sur Internet se sont également taris, le nombre de signalements prometteurs aussi. Les lignes de police déroutissent. Les gens oublient, tranquillement, mais pas Liza. Comment pourrait-elle ? Sa voiture emprunte la bretelle pour accélérer sur la 40.

La vitesse augmente, l’éclairage aussi. Alors que la collectrice se trouve enclavée entre deux rangées d’arbres qui jettent de l’ombre sur le pavé, l’autoroute s’élance en terrain dégagé, frappée par le soleil du midi. L’odomètre dépasse le 100, et la main de

la conductrice farfouille pour trouver ses lunettes fumées. Liza les place sur son nez, mais les enlève immédiatement à la vue du panneau. La photo de Jeanne s’y trouve avec la date de la disparition ainsi qu’un numéro de téléphone. Mais une fois passée, Liza marmonne les trois premiers chiffres, sans pouvoir aller plus loin. Elle prend la première sortie, rebrousse chemin et repasse devant. Le cliché fut pris lors d’une fête de famille ; il y avait certes une photo plus récente, mais l’expression de sa fille y était timorée, boudeuse, alors que là, elle souriait à pleines dents. Les yeux de Liza se brouillent, l’empêchant de lire le moindre chiffre. Elle rebrousse chemin à nouveau. Juste avant la prise de photo, Jeanne avait tenu son petit cousin sur ses genoux et avait parlé d’enfants. La première fois que sa mère l’entendait parler de ce sujet d’ailleurs ; ses plans d’avenir consistaient jusque-là à être astronaute, scientifique en agriculture ou conductrice de camion à hot-dogs. Liza peste en ratant à nouveau le numéro de téléphone. Son véhicule fera au total cinq passages devant le panneau.

À la station-service, Liza replace le pistolet et enregistre mentalement le chiffre à la pompe. La porte du dépanneur ouverte lui jette une brise d’air climatisé au visage alors qu’elle se dirige vers la caisse. Les rangées de bonbons éblouissent par leur couleur fluo, tout en dégageant des effluves de sucre et de saveurs artificielles. Sur le comptoir, se trouve également la boîte de dons qu’elle est venue collecter. Le côté des chocolats s’avère aussi vide que le côté des pièces de monnaie :

— C’est supposé être inversement proportionnel : un côté se vide alors que l’autre se remplit, souligne Liza en désignant le contenant de Plexiglas.

— Ça fera 44 dollars et 62 sous pour l’essence, répond l’employée en haussant les épaules.

— Qu’est-ce que tu dirais si je faisais le plein et que je partais sans payer.

— Ça serait du vol.

— Exactement, c’est du vol. Faut être vigilante.

— C’est pas moi qui suis responsable, la boîte est apparue sur le comptoir.

— Je sais, c’est moi qui l’ai mise là. Je m’étais entendue avec la gérante... pour amasser des sous, pour retrouver ma fille... As-tu des enfants ? Non ? Ben la mienne a disparu, enlevée, pis j’essaie d’amasser des sous pour aider la police à la retrouver... parce que personne ne fait rien, pis tout le monde s’en fout... pis maintenant on me vole mes chocolats... si vous êtes pas responsables, je devrais peut-être la reprendre ma boîte, hein ? Qu’est-ce que t’en penses ?

L’employée reste un moment bouche bée avant de répondre :

— Ok.

La boîte de Plexiglas rebondit sur la banquette arrière avant d’en heurter une autre. La voiture démarre en trombe. Pour ses boîtes de dons, Liza avait ciblé des établissements commerciaux : des endroits très fréquentés et où les gens sortent déjà leur portefeuille pour payer — stations-service, restaurants, dépanneurs, épiceries —, mais leur rendement ne remplit même pas la moitié du porte-gobelet.

Son pied relâche l’accélérateur, retour en secteur urbanisé, Liza partage son attention entre sa conduite et les poteaux de bois créosoté d’Hydro-Québec. Elle y avait agrafé nombre de feuilles avec la photo de sa fille disparue, mais constate que la plupart de ses affiches manquent également à l’appel. Les pneus crissent alors que la voiture prend un virage, elle s’arrête finalement dans le stationnement de la bibliothèque municipale.

La bibliothèque représente le principal vecteur communautaire d’une municipalité. Il s’agit de l’infrastructure la plus fréquentée par les citoyens, mais aussi l’endroit où ces derniers peuvent accéder aux connaissances du monde entier. Avec ses collections, ses diverses ressources documentaires, sa connexion à Internet haute vitesse et ses multiples postes informatiques, la bibliothèque municipale garantit un accès démocratique au savoir, répondant à un enjeu d’équité dans nos sociétés modernes. Elle met également à la disposition des citoyens les équipements de bureau nécessaires à la production de documents graphiques.

Liza s'éloigne de la photocopieuse et dépose une nouvelle pile d'affiches à côté des autres. Les yeux de la bibliothécaire tombent sur la photo de Jeanne imprimée en noir et blanc avant de fixer la mère. Même si on ne les connaît pas personnellement, on reconnaît facilement l'air de famille. Sur un présentoir, mis en évidence, trônent différents titres : *Meurtre de l'Orient-Express, Des fusils et des hommes, Si par une nuit d'hiver un assassin, Personnalités et psychopathes...*

— Un petit thème policier pour l'été ? commente Liza.

— Oui, c'est ce que lecteurs réclament ces temps-ci.

— C'est d'actualité, hein ? Ça intéresse pas mal ?

— Oh pas moi, se défend la bibliothécaire. Je préfère ceci, dit-elle en exhibant une petite plaquette.

— De la poésie ?

— Oui, une autrice originaire des Pâtes, elle a également travaillé au moulin à papier.

— Je la connais pas.

— Ses textes ont eu plus de résonance en France. Ici, personne ne la connaît.

— Sauf toi.

— J'ai écrit ma thèse sur elle, sur l'opposition qu'elle propose entre la force motrice de l'eau et la dépression de l'industrie dans la région. Ses descriptions de la machinerie sont également...

— Je peux lire ?

— Ah oui ! répond la bibliothécaire en lui tendant le recueil. Le document est disponible.

— Non, ta thèse. Je m'en crisse de la poésie.

— Hein ? Euh oui, oui.

Et Liza repart avec sa pile d'affiches ainsi qu'un bout de papier contenant une adresse URL et le titre d'une thèse.

\* \* \*

Par la fenêtre, Fusilli aperçoit le motel, et à travers le pare-brise, Les Pâtes s'étale devant lui. L'odomètre indique 87 km/h alors qu'il dépasse un panneau indiquant une limite de 90. À tous les panneaux d'arrêt qu'il a croisés depuis qu'il a pénétré le territoire de la ville, il a religieusement attendu trois secondes avant de repartir. Son corps se raidit quand il aperçoit un véhicule de la SQ monter la pente dans sa direction. La police le dépasse sans un regard et il se détend. Son cellulaire émet un son, le GPS lui indiquant l'arrivée à destination. Fusilli guette les numéros décroissant sur les boîtes aux lettres. Il s'arrête soudain, doit virer dans une entrée et rebrousser chemin. Il repère à la dernière minute une ouverture entre deux rangées d'arbres et tourne brusquement, sa seule manœuvre cavalière de la journée. Il poursuit dans l'allée bordée de tas de matériaux et de ruines de cabanes. Non, pas des ruines, plutôt des débuts inachevés : un bout de solage, une dalle de béton avec des poutres plantées dedans, une paroi de mur qui tient toute seule. Fusilli a comme premier réflexe de s'en aller, mais s'arrête. Son GPS confirme qu'il se trouve au bon endroit et le texto lui rappelle qu'il pourrait « vendre en *bulk* son stock pour 5000 ».

Fusilli attend donc. Il inspecte les grotesques constructions devant lui. Ses doigts tapotant nerveusement le volant, il commence à parler tout seul :

— Pourquoi tu finis pas tes osties de cabanes, gros cave ? T'as pas pensé en finir une avant d'en commencer une autre ? C'est quoi ? Ça te fait chier de poser un toit ? Faire quatre murs, c'est trop forçant pour toi ? Ah oui, des bouttes de ruines c'est mieux ! Ça doit être ben le fun la nuit icitte... ben, ben le fun...

On cogne sur sa vitre. Fusilli sursaute :

— *Shit man*, ça te tentait pas de m'avertir avant de me tomber dessus ? proteste-t-il en ouvrant sa fenêtre.

— C'est pour ça que j'ai cogné avant, réplique monsieur Duquette. Tu viens ? L'argent est chez moi.

— Eh ! C'est pas toi qui t'occupes de la marde de la ville ?

— Entre autres : la merde, le *shit*.

Fusilli suit des yeux son acheteur qui se dirige vers une roulotte de chantier et vérifie que le pistolet se trouve bien dans la poche de son blouson. Il raffermi sa prise sur la crosse et ouvre sa portière. La moitié des balles ont abouti dans un tronc d'arbre à côté du chalet de son oncle, un beau tir groupé. Il lui en reste donc assez pour se défendre.

Aussitôt sorti, un pied s'enfonce derrière son genou, le jetant au sol. L'éclair d'une lame passe devant ses yeux et il sent le métal mordre la chair de sa gorge.

— Jette ton *gun* ! Eille... c'est mon *gun* !

Le visage très brun et tanné de la cuirée se durcit.

Au creux de la vallée, le propriétaire d'un lot doit absolument s'y construire à l'intérieur d'un délai de cinq ans, ceci pour empêcher les spéculateurs de laisser des terrains vagues en plein centre-ville ; sur les hauteurs, une marge plus grande est accordée. Monsieur Duquette étire au maximum les limites de cette tolérance.

Au milieu des squelettes de cabanes, la roulotte de chantier Dickie Moore fut aménagée pour usages résidentiels. Comme un Picasso qui expose toutes les dimensions d'un objet sur un même plan, toutes les fonctions d'une maison se trouvent dans la même pièce. À gauche de la porte : un sofa posé devant une télévision suspendue au mur et un lit double. À droite : une toilette aucunement dissimulée capte l'œil, ainsi qu'un gros lavabo de plastique ; le genre que l'on retrouve habituellement dans un garage. Un brûleur à gaz encastré dans un comptoir ainsi qu'une table lustrée complètent le coin cuisine. Fusilli est contraint de s'attabler devant la chaudière de pot, le sac de pilules, le pistolet et la cuirée, qui se penche à deux pouces de sa face :

— Pis l'argent ? Déjà flaubé ?

L'adolescent regarde le sol. Son interrogatrice le contourne et botte le dossier de sa chaise, ce qui projette son torse contre le rebord de métal de la table des années 1960.

— Il manque pas mal de dope... Tu t'es enfermé quelque part avec une fille qui jouait à la maman pendant que tu te claquais des p'tits joints ? Tu pensais qu'on allait laisser un gamin avec une poustache nous voler de même ?

— J'ai rien consommé, j'ai tout vendu !

— *Bullshit* ! On t'a retrouvé la journée même où t'a commencé à peddler MON stock.

— Une semaine.

— Quoi ?

— J'ai vendu pendant une semaine.

— Gna, gna, gna...

— Pis j'ai réussi à vous échapper ben plus longtemps que ça, j'aurais pu disparaître sans votre coup de *luck*.

— Écoute-moi ben mon p'tit pit, icitte on contrôle toute : les distributeurs, les vendeurs, même les clients. On t'a retrouvé quand ça me tentait. Je t'ai laissé mon stock parce que ça faisait mon affaire que tu le gardes pendant que la police me chauffait les fesses.

Fusilli fait non de la tête et évite le regard de la cuirée. Il fixe monsieur Duquette, appuyé sur la table, qui inspecte le contenu de la chaudière :

— Écoute-moi bien garçon, tu te pensais bien fin de nous dévaliser, mais en réalité tu n'as fait qu'accumuler une dette. Tu vas rembourser.

— J'ai pu de *cash*.

— Dans le milieu, les gens remboursent rarement en argent. Ils travaillent par contre.

La cuirée s'impose à nouveau dans le champ de vision du jeune homme :

— *That's right* ! Tu voulais vendre ? Tu vas vendre pour nous. Tu vas être notre *bitch*.

— Vous pouvez pas me blackmailer de même, mon père... il va vous exposer.

— Ton père, le maire ? intervient monsieur Duquette.

— *That's right* ! Le maire, c'est ton patron. C'est toi sa *bitch* !

— Bof, ma job à la ville c'est un front, un passe-temps. Je peux disparaître quand je veux. Je ne possède rien, j'ai rien à perdre. Mais ton père, avec sa vie publique, son emploi prestigieux, sa famille, il possède beaucoup... il a beaucoup à perdre.

— Vous avez rien contre mon père, vous pouvez pas le blackmailer.

— On t'a laissé vendre assez longtemps pour avoir des preuves contre toi, jette la cuirée. Si on coule, on coule ton père aussi.

— Mais... mais c'est moi, lui il n'a rien fait.

— Oh, en politique tu n'as pas besoin d'avoir fait quelque chose de répréhensible, répond monsieur Duquette. Il suffit qu'un journaliste te relie à quelqu'un de croche.

Dans le coin cuisine, le couteau claque contre la surface de mélamine. La cuirée, le pistolet dans la main, tend la chaudière de pot à Fusilli :

— On te laisse, on va souper.

L'adolescent soupire et s'empare de la poignée, sauf que la cuirée garde la tension sur sa prise et lance :

— Avant de commencer à vendre, va falloir faire une première *job*.

— Laquelle ?

— Faut se débarrasser de la police qui traîne partout. Tsé, la fille, va falloir la rendre à sa mère.

## Flashback

Jeanne tire sur le joint, elle le fait maintenant sans s'étouffer, et souffle la fumée par la fenêtre ouverte de la voiture :

— Sais-tu pourquoi les gnochons qui essaient d'être intelligents se prennent tout le temps en photo en noir et blanc ?

— Hein, quoi ? Sais pas, répond Fusilli.

Il se tourne vers elle et lui lance :

— Eille ! On te recherche, soit dit en passant.

— Ouin, pis ?

— Baisse ta tête, crise !

Jeanne s'écrase davantage sur son siège, mais laisse tout de même son front dépasser pour sentir le vent lui caresser les cheveux. Ils roulent *back-country*, comme disent les locaux, sur un petit chemin bordant Les Pâtes et dont le nom (chemin des Piles) fait référence à un élément déterminant au moment de la colonisation, mais dont le sens s'est perdu. Le ruban de gravier tapé se tortille au hasard des caprices du terrain, forçant certains virages serrés et augmentant le sentiment grisant de vitesse. Jeanne sourit. Même la mauvaise humeur de son compagnon ne saurait entamer la joie de sa première vraie sortie depuis des semaines.

— On pourrait choisir un emplacement qui pogne Internet ce coup-ci ? réclame-t-elle.

— On va se cacher où on peut.

— Toi au moins tu peux aller en ville... tous les jours.

— Je suis pas recherché, moi. Si j'avais disparu aussi, on m'aurait suspecté tout de suite.

— Ha ! Ha ! Ha ! C'est vrai que les gens veulent t'arracher les couilles ?

— Ils en veulent à tes ravisseurs, qui n'existent même pas !

Jeanne promène doucement ses doigts sur le bras de Fusilli avant de lui chatouiller le cou :

— Tu existes pourtant, mon beau ravisseur.

Ce dernier se dégage rudement :

— J'ai ravi personne.

— Ouais, avoir su... se renfrogne Jeanne.

— Quoi qu'est-ce que tu dis, encore ?

— On était supposés s'échapper pour faire nos vies, pas s'enfermer dans un chalet moisi.

— C'était *safe*, et gratuit.

— *Safe*... ton oncle nous serait tombé dessus si tu ne l'avais pas croisé hier, et qu'il ne t'avait pas averti qu'il voulait préparer sa chasse aux moineaux.

— À la perdrix, la chasse à la perdrix.

— Aux oiseaux ! Pis pourquoi on aurait besoin de quelque chose de gratuit vu qu'on était assis sur des milliers de dollars ? Les vendeurs de drogues, ils gâtent leurs *chicks* dans les hôtels de luxe, pas au camp des boules à mites.

— Quoi ?

— Des boules à mites, les petits vieux ils sentent toujours ça parce qu'ils en mettent dans leurs coffres à linge, explique Jeanne.

— De quoi tu parles ?

— Tu sais ? Les gros coffres bleus, recouverts de métal, super lourds à déménager.

— Non ! De quoi tu parles avec tes *chicks* dans les hôtels de luxe !

— Des *dealers* à succès.

— *Fuck you* ! Je me fends le cul à vendre, pendant que tu restes à rien faire.

— Tu vends pas fort... on a été pognés à manger des sandwiches au fromage assez vite.

— Tu la feras, l'épicerie, toi. C'est moi qui s'occupe de toute.

— Je la ferais ben, ça me ferait sortir.

— Tu peux pas sortir, toute le Québec te cherche !

— J’le sais, gros cave, je veux juste dire que je veux prendre l’air de temps en temps. Tu resteras toute la journée dans le camp du moisi, pour voir.

— Tu pourrais faire le ménage si ça t’écœure autant.

— Va voir ta mère pour te torcher, suis pas ta bonne.

— Ça te ferait au moins ça. Parce que sinon, t’es pas vraiment la fille à marier...

— Tu peux ben parler : ton meilleur *move* avec les femmes, c’est d’enfermer des mineures dans des cabanes pour les droguer.

Jeanne reçoit une bourrade qui projette sa tête contre la paroi de la voiture. Quand les éclats de couleur quittent son champ de vision, elle voit Fusilli lui cracher au visage :

— C’est toi qui n’arrêtes pas de piger dans la chaudière, crisse de conne !

— T’aurais pas dû faire ça.

— Oh ! Et qu’est-ce que tu vas y faire, hein ?

Jeanne ouvre sa portière et détache sa ceinture. Elle a un mouvement de recul. Sous ses yeux, les buissons défilent à une vitesse où ils se réduisent à une masse verte et floue. Fusilli persiffle :

— Oh, madame veut sauter ? On va trop vite, grosse niaiseuse.

Il guette la réaction de sa passagère. Celle-ci se fend d’un sourire à la vue d’un losange jaune avec une flèche noire pointant à gauche.

— Regarde donc la route, petite graine.

Fusilli voit la courbe à la dernière minute et freine d’un coup sec. L’aiguille de l’odomètre bascule vers la gauche et Jeanne perçoit plus distinctement les feuilles des buissons sur le côté de la route. Elle ferme les yeux et saute.

## Points de fuite

Le phragmite, aussi appelé « roseau commun », s'installe en monoculture dans des milieux déjà perturbés, tels que des fossés ou des bords de route. Se reproduisant par graines, mais aussi par rhizomes, il se multiplie rapidement en colonie dense, étouffant toutes les autres plantes indigènes et appauvrissant ainsi la biodiversité. Le phragmite peut ainsi détruire l'écosystème et banaliser le paysage. Plusieurs actions concrètes (telles que la coupe répétée, l'extraction manuelle ou le bâchage) peuvent réussir à contenir cette plante envahissante.

Jeanne regarde la route en contre-haut ; dans sa chute, elle a roulé en bas d'un petit talus et écrasé une ligne irrégulière de roseaux. Elle est couverte de poils et de graines, mais peu de contusions. La voiture s'est arrêtée, elle n'entend plus le moteur. Fusilli s'époumone :

— T'es folle ! Je...

Il baisse la voix :

— Jeanne, reviens.

Elle se lève sans trop de problèmes et s'enfonce dans la forêt. Fusilli entend le froissement de la végétation ; la panique résonne dans sa voix :

— Arrête de niaiser, Jeanne ! Jea... Ça va faire !

Il descend le talus à son tour.

Jeanne perçoit le crissement des roseaux que l'on écrase derrière elle et accélère le pas. La voix de son poursuivant se rapproche :

— T'es là !

Elle court, grimpe une pente et dévale le versant descendant. Son pied rencontre un trou qui la fait basculer. Jeanne se remet debout d'une roulade improvisée, sauf que le mouvement, maladroit, lui tourne la cheville. L'élancement de douleur fait flancher

ses genoux, et elle doit s'appuyer à un arbre pour rester debout. Mettre son poids sur son pied droit lui arrache une grimace, mais elle s'entête à poursuivre sa marche en boitillant. Après un temps, les muscles se réchauffent et elle parvient à retrouver un rythme normal. La course reprend sans un regard derrière.

\* \* \*

De retour du dépanneur, Charlie tourne le coin de sa rue avec ennui. Il a confié à un ami ce matin dans quel état il a découvert sa blonde cette semaine : catatonique sur une chaise de camping, couchée sur la pelouse en bobettes, affalée sur le perron, les bras croisés à lui reprocher son retard.

Or, aujourd'hui, personne ne l'accueille. Il s'inquiète encore plus en poussant la porte parce qu'il n'entend aucun bruit. Du portique, il l'appelle. Pas de réponse. Le sentiment de sécurité dans un lieu est déterminé par une évaluation personnelle du risque perçu. Cette dernière s'effectue selon plusieurs critères, dont le principal est la présence d'activités humaines. On se sent par exemple inquiet dans un espace vide et sombre, alors que nous sommes rassurés par des endroits éclairés et animés. Ce sentiment justifie des aménagements urbains comme des lampadaires dans les rues ou des comportements comme laisser une radio allumée en permanence dans notre résidence ou un commerce. Charlie active tous les interrupteurs sur son chemin. Il se bute à la porte de leur chambre, fermée. Il ouvre et aperçoit un visage blafard flottant dans le noir.

— Ah ! Liza ?

Celle-ci éteint sa tablette et disparaît complètement dans l'obscurité de la pièce. Elle plisse les yeux quand Charlie actionne l'interrupteur.

— Tu... Tu lisais dans le noir ? demande-t-il.

— J'ai juste oublié d'ouvrir les rideaux, trop absorbée.

— Tu lisais quoi ?

— La thèse d'une fille, la bibliothécaire.

— Oui, la jolie brunette.

— Ouais, très *chick* : une qualité essentielle pour une bibliothécaire.

— Euh, tu l'as lue toute la journée ?

— Sais pas, il est quelle heure ?

— Celle de la fin de la journée.

— Apparemment, j'ai lu ça toute la journée.

— Ça parle de quoi ?

— D'implants pis de sacoches.

Charlie attend la bonne réponse et Liza finit par céder :

— D'une poète qui a écrit sur Les Pâtes, peut-être la seule personne qui se soit intéressée à l'usine qui est en train de pourrir dans la rivière.

— Je connaissais pas.

— Personne la connaît. Ta *bimbo* de la bibliothèque...

— Je l'ai pas appelée ma *bimbo*.

— En tout cas, elle avait besoin de sources documentaires sur la vie industrielle de la région et elle a pratiquement rien trouvé. Il a fallu qu'elle fouille dans les journaux et les archives, elle a fait tout un travail d'historien...

— D'historienne.

— Ouais, bravo pour toi, tu es tout un allié... *anyway* ça m'a occupée, j'ai pas pensé à Jeanne une minute avant là.

Charlie se risque :

— Il n'y a pas de mal à un peu de distraction.

— Ça fait-tu de moi une mauvaise mère ?

## Saturation

La policière regarde les arbres défiler, tapotant l'appui-bras de la portière. Rien n'attire toutefois son regard dans la masse verte. Puis, elle soupire et porte sa tasse réutilisable à ses lèvres ; le café tiédasse agresse sa langue de son amertume. Elle soupire à nouveau.

— Un problème ? demande son collègue qui tourne le volant pour entreprendre l'un des lacets de la route.

— Des arbres, des arbres, encore des arbres...

— Ben... c'est le bois.

— Quand les arbres finissent par cacher la forêt, il y en a trop.

La voiture roule à vive allure et attaque une courbe trop agressivement, la policière se retrouve plaquée contre la portière.

— On a huit villes à patrouiller sur notre territoire, mais on est tout le temps rendu aux Pâtes : *overdose*, disparition, vandalisme et pour finir, vol.

— On a de l'action, ça change de l'ordinaire.

— Ça en fait trop, de l'action, pour une petite ville de même.

— Bah ! Ça va finir par se calmer.

— Je sais pas, ça semble plutôt empirer.

Le contingentement vise à prévoir un nombre maximal d'installations ou d'activités dans une zone prescrite. Il peut ainsi prescrire une distance minimale devant séparer deux établissements du même type (un bar chaque kilomètre) ou bien une superficie maximale de plancher destinée à un usage (pas plus de 100 m<sup>2</sup> de bar dans la ville). Le but est d'éviter un effet de saturation.

Devant eux, le Rang des Fèves s'enfonce dans la forêt. Perpendiculaire au chemin des Piles, il tire son nom de sa partie défrichée plus au sud et cultivée principalement pour les haricots. Les terrains au nord, plus rocailleux, sont restés longtemps vierges (et couverts d'arbres) avant d'être récemment convertis en lots résidentiels. Il s'agit du seul secteur des Pâtes ayant accueilli une construction dans les dernières années — et pas n'importe laquelle.

La voiture de police s'engage dans une entrée pavée et s'arrête devant un garage, à lui seul de la taille d'un bungalow. La policière détaille, sur la droite, une série de pierres plates encastrées dans une butte sur laquelle trône une énorme maison de trois étages. La façade fut construite à partir de troncs d'arbres entiers, polis et vernis. La cabane en bois rond du millionnaire. Ce dernier descend d'ailleurs les marches en granit et actionne une manette qu'il tient en main. La porte du garage s'ouvre tranquillement.

À l'intérieur se côtoient différents véhicules récréatifs (un quatre-roues, un *side-by-side*, une motoneige, une décapotable), deux vélos en graphite, des skis, d'autres équipements sportifs et des outils propres et neufs. Une tablette électronique traîne sur un atelier et un réfrigérateur ronronne dans un coin. La policière lève un sourcil surpris et demande :

— Les voleurs sont partis avec quoi, au juste ?

— Mon équipement de camping.

— Votre quoi ?

— Mon équipement de camping, ma tente pis les autres cossins : ça vaut cher, c'était du bon stock.

— Pouvez-vous être plus précis sur les items volés ?

— Et une boîte de barres Cliff.

— Une boîte de quoi ?

— Les barres Cliff, des barres d'énergie, répond le millionnaire.

— Tu sais, on en trouve à côté de la caisse dans les magasins de plein air, ajoute le partenaire de la policière.

— Oui, oui, j'ai compris, répond-elle. Autre chose ?

— Ils se sont servis dans mon frigo.

— Qu'est-ce que vous aviez, dans votre frigo ?

— Ben... des boissons, de l'alcool. Je fais pas l'inventaire, mais il y en a moins qu'hier c'est sûr.

La policière note.

— Des signes d'infraction ?

— Non, non, rien.

— Comment peut-on entrer dans votre garage sans votre manette ?

— Euh... on peut pas.

— Avez-vous une idée de comment ils s'y sont pris ?

— Oui.

Les policiers gardent le silence et attendent que le millionnaire finisse pas avouer :

— Des fois, quand je sais que je vais faire des aller-retours... pour pas gossier tout le temps avec la porte... je peux la laisser ouverte une partie de la journée.

La policière claque la portière et se permet de pester une fois que le véhicule sort de l'entrée :

— Maudite perte de temps !

Son collègue garde un sourire silencieux.

— Tu trouves ça drôle, toi ? Moi j'en ai plein le cul de la négligence.

— La face qu'il a faite quand tu lui as jeté une accusation « d'incitation au vol ».

— Ben quoi, on faisait ça avec les autos débarrées dans les stationnements.

— Oui, oui, t'as raison.

— Sans portes débarrées, pas de place pour les voleurs... répéter, répéter, répéter !

Plein le cul de répéter !

Sur le retour, la voiture attaque la courbe encore trop agressivement et la policière se cogne à nouveau contre la portière.

\* \* \*

Le parfum du savon de motel, mi-produit chimique mi-épinette, s'impose aux narines de monsieur Duquette. Sortant de la douche, il laisse ses cheveux sécher tout en guettant les allées et venues dans le stationnement à travers la fenêtre. La dernière conversation avec la cuirée ne lui a pas laissé le choix :

— Il y a encore des clients qui nous cherchent au motel. Moi je peux pas y retourner, j'suis brûlée, mais on pourrait y installer notre nouveau vendeur... si la police ne bourdonne plus dans le coin.

— Pourquoi il y aurait de la police ?

— J'en ai vu plein dans le coin. Ils me cherchent, c'est sûr.

— Je suis moins sûr, moi.

— Ben va voir ! Va prendre une chambre et fouine un peu.

— Pourquoi je prendrais une chambre dans un motel à côté de chez nous ? Je justifie ça comment, hein ?

— J'sais pas moi, pour fourrer une pute... pour prendre une douche, tiens. Tu n'y es pas ici. Au fait, comment tu te laves ?

— J'ai accès à une douche au travail.

La cuirée a alors plissé du nez.

— Mais le week-end, tu fais quoi, tu pues ?

Monsieur Duquette s'est donc présenté à l'accueil du motel. Ses explications sur son besoin de prendre une douche ont provoqué une moue sceptique de la part de Charlie. Il a néanmoins récolté la clé numéro 10 et sauté rapidement sous la douche pour concrétiser sa fiction.

Monsieur Duquette décide de poursuivre son observation à l'extérieur de la chambre. Il se cale dans la chaise Solair ; une coquille trouée, fabriquée dans un plastique coloré résistant aux hivers les plus froids, aux pluies diluviennes, ainsi qu'aux postérieurs les plus lourds. Preuve de leur résilience, ces meubles continuent d'imposer

au milieu motelier le design des années 1970. Ils constituent un élément de fierté pour la compagnie d'origine beauceronne IPL qui, après avoir conquis les portes de motels avec ses chaises, s'imposera ensuite partout ailleurs grâce à ses bacs roulants. Monsieur Duquette voit d'ailleurs Charlie en faire rouler un bleu jusqu'en bordure de la rue, rappel que la collecte du recyclage est prévue pour le lendemain. Outre ce passage du propriétaire, le stationnement a accueilli trois véhicules dans les dernières heures, mais aucun avec des gyrophares. Le rythme tranquille des lieux ainsi que la chaleur du bitume au soleil appellent à la paresse. Monsieur Duquette tombe rapidement dans la lune jusqu'à ce qu'il voie Charlie s'approcher timidement :

— La douche était bonne ?

— Oui, c'est juste dommage que j'aie recommencé à suer sous ce soleil. Hé ! Hé ! Au moins, j'en ai enlevé une couche.

— Euh, oui... écoutez ce n'est pas que je tiens un compteur, mais habituellement les gens occupent la chambre moins de trois heures pour une sieste.

— Ah oui, c'est juste que ça me semblait un peu con de payer 25 \$ juste pour une douche, alors c'est pour ça que j'ai décidé de relaxer un peu, profiter des lieux.

— Oui... je veux pas vous presser, surtout avec l'aide que vous avez offert pour la battue...

— C'était un plaisir, surtout qu'on souhaite tous son retour, saine et sauve. Jeanne est une jeune fille assez extraordinaire.

— Oui, extraordinaire.

— Toujours le nez fourré dans plein d'affaires... elle s'intéresse à tout, la petite fouineuse.

— Si vous le dites... en tous cas, elle dit beaucoup de bien de vous.

— Eh ! Merci... elle devait s'intéresser aussi à vos affaires, non ? Comment va la nouvelle *business* du motel ?

— Ça va, nous avons quelques clients.

— Et l'histoire d'*overdose*, ça ne refroidit pas les visiteurs, surtout avec des policiers qui fouillent dans les chambres ?

— Si la cuirée était revenue rôder, je dis pas, mais la police s’est jamais repointée. C’est tranquille.

— Tant mieux, tant mieux. Aidez-moi donc à me relever, on est trop confo dans ces chaises.

Une fois debout, monsieur Duquette lâche la main de Charlie pour chercher ses clés dans sa poche. Installé dans son camion, il remarque un véhicule qui s’engage vers la réception — celui de Liza.

— Tu as de la belle visite, mon Charlie.

— Oui, elle vient me donner un coup de main... et on s’est réservé une chambre, on s’est dit qu’une soirée à l’extérieur, ça ferait pas de tort. Elle en avait assez de rester à la maison.

— Ah ça... Une nuit au motel, ça change le mal de place.

Conduisant lentement hors du stationnement, monsieur Duquette lance un sourire entendu à Liza qui lui répond par un froncement de sourcils. Il conduit tranquillement jusque chez lui, se gare parmi son fouillis, s’ouvre une bière et s’installe à son *spot* sur une chaise pliante — de celles de la même époque que les Solair, mais dont les surfaces se composent de bandes de nylon qui s’entrecroisent. Il sort son cellulaire et constate que la cuirée lui a laissé un texto. Il range l’appareil au lieu de répondre.

Le *spot* de monsieur Duquette se trouve à quelques mètres de la roulotte de chantier, à un endroit surplombant le reste du terrain et qui profite d’une éclaircie qui dégage une vue. Celle-ci ne rivalise pas avec celle du motel, mais permet de contempler les étangs aérés des Pâtes, ces ronds d’une couleur variant du vert au bleu, ainsi qu’un flanc de montagne couvert de forêts. À cette distance, la texture des arbres ressemble à de la fourrure. Monsieur Duquette s’amuse à dire à ses amis de taverne qu’avec suffisamment de perspective une chose aussi majestueuse qu’une épinette blanche peut prendre l’apparence d’une touffe de poils.

De là, son regard se porte sur son œuvre, non pas les étangs aérés, mais plutôt la petite tache d'un vert tendre qui se distingue à peine du reste de la montagne : sa récolte d'automne.

Discrète, la plantation de pot de monsieur Duquette a jusqu'à présent échappé à l'attention policière. Quand on fait pousser de la marijuana sans l'accord du gouvernement, il ne faut pas se lancer dans l'agriculture intensive et marquer le territoire. Monsieur Duquette s'est agité toute la journée la fois où il a entendu un hélicoptère vrombir dans les environs, mais la superficie modeste de la tache semble l'avoir épargnée. Dans un paysage, ce genre de détails passe inaperçu, à moins de posséder une connaissance particulière. Depuis les années, Monsieur Duquette connaît presque par cœur le chemin pour s'y rendre : passé le repli du terrain, on longe la pinède sur cent mètres avant d'y arriver, mais avec la brumante il devient ardu de repérer la tache vert tendre. Quelque chose attire alors son attention. Il plisse les yeux, apercevant une lumière clignoter étrangement dans le flanc de montagne. Monsieur Duquette se redresse et attend. Dans la noirceur grandissante, la lumière s'allume à nouveau.

Il se lève d'un bond. La chaise de parterre racle des gravillons et renverse la bouteille de bière qui s'écoule au sol. Les pas lourds de monsieur Duquette résonnent dans la roulotte Dickie Moore. Il en émerge avec une carabine. Il écarte quelques broussailles et s'engage dans son chemin. Ledit chemin implique plus d'instinct qu'il ne représente un réel aménagement ; les pas d'un seul homme ne suffisent pas à vaincre la végétation qui reprend ses droits après chaque passage, mais ce foisonnement convient à monsieur Duquette : il n'a jamais cherché à tracer clairement un chemin menant à ses plants de pot. Après quelques pas dans les broussailles, il s'arrête et tend l'oreille. Le bruit d'une eau qui coule se fait entendre devant et il s'y dirige, longe le ruisseau dès qu'il l'atteint. Une énorme masse sombre s'impose devant lui. Il pose la main sur la surface rugueuse du bloc erratique — un rocher laissé en cadeau par un glacier — et le contourne pour arriver à la pinède. Rendu là, il peut voir la silhouette des arbres découpée par la vive lumière allumée par l'intrus. Ce dernier reste introuvable pour l'instant, et monsieur Duquette avance très lentement, jetant des coups

d'œil dans toutes les directions. Sous ses pieds, l'épais et spongieux tapis d'aiguilles étouffe le bruit des pas. Quiconque marche dans le coin peut le faire silencieusement. Une forme passe alors devant la lumière, coupant l'éclairage pendant une seconde. Monsieur Duquette continue d'avancer, sa carabine pointée vers l'avant. Ses mains se serrent sur son arme.

Une déflagration résonne. Camouflée par les arbres, elle ne sera pas entendue en ville, mais peut-être par certains clients du motel.

## Ces morts à gérer

Jeanne laisse tomber sa barre Cliff lorsqu'elle voit monsieur Duquette apparaître entre deux troncs d'arbre. Ce dernier s'exprime bientôt avec un ton fâché, mais les oreilles de l'adolescente bourdonnent encore :

— Jeanne ! C'est toi ?

— MONSIEUR DUQUETTE, C'EST VOUS ?

— Qu'est-ce que tu fous sur mon terrain ?

— C'EST VOUS QUI M'AVEZ TIRÉ DESSUS ?

— Tu m'écoutes ? Qu'est-ce que...

— JE VOUS ENTENDS PAS. TIREZ-MOI PAS DESSUS, JE SUIS VOTRE AMIE.

— Je t'ai pas... j'ai tiré en l'air. J'AI TIRÉ EN L'AIR, POUR FAIRE PEUR.

— QU'EST-CE QUE VOUS CRISSEZ EN PLEIN MILIEU DE LA FORÊT ?

Monsieur Duquette attend un moment que Jeanne retrouve ses facultés auditives et inspecte le campement de fortune de la jeune fille : une tente neuve aux couleurs vives éclairée par la lumière d'une lampe au gaz, quelques bouteilles de bière et une caisse de barres tendres.

— POURQUOI UN *GUN* ? C'est dangereux.

— Je savais pas que c'était toi, je pensais que tu étais un voleur.

— Je suis pas une voleuse.

— Et tu l'as trouvé où ton stock de camping, jeune fille ?

— Je l'ai volé, répond Jeanne en tirant la langue.

Monsieur Duquette sourit, évalue le sol à la recherche d'un endroit sec où s'asseoir et s'installe pour faire face à son interlocutrice, avec sa carabine posée en travers de ses jambes. Il s'empare d'une des bouteilles de bière :

— Je suis le seul ici en âge de boire.

— J'ai fait bien pire dans les derniers jours, vous saurez.

— Ben conte-moi ça.

— Vous direz rien à ma mère ?

— Juré, c'est pas elle mon amie.

Jeanne commence à déballer son sac, mais monsieur Duquette l'arrête d'un geste de la main et se penche dans la lumière de la lampe :

— J'ai tu le droit de raconter ça à Charlie au moins ?

L'adolescente lui fait de gros yeux avant de lui garrocher une barre Cliff.

— Monsieur Duquette ! Je suis sérieuse !

Ce dernier réprime son sourire et lui fait signe de continuer. Il écoute le récit patiemment, même quand Jeanne semble hésiter à dévoiler certains détails, et la laisse terminer :

— ...et après avoir volé le stock, je me suis éloignée suffisamment pour m'installer ici le temps de trouver quoi faire.

Le visage de monsieur Duquette devient sombre, il inspire avant de lancer :

— C'est là que ça devient difficile. Tu peux pas rester ici, tu es sur mon terrain.

— Mais non, c'est parfait : personne va me dénoncer ici.

Il se lève, Jeanne remarque à ce moment à quel point monsieur Duquette paraît imposant.

— Je peux pas ne rien dire, répond-il. On va m'accuser.

— Vous accuser de quoi ? J'ai juste chillé sur votre terrain !

— La moitié du Québec te cherche et t' imagine entre les griffes de violeurs. Ils vont imaginer que je te séquestrais sur mon terrain. Ils vont m'arracher les couilles.

— On va juste leur expliquer qu'on est des amis !

— Un homme fin quarantaine, ami avec une ado de quinze ans ? Les gens ne vont pas y croire.

— Mais c'est vrai !

— Je suis l'adulte, et les adultes doivent parfois faire des choix difficiles...

— Approchez pas !

Jeanne se lève brusquement pour détalier, sauf que monsieur Duquette l'attrape par le bras pour la tirer vers lui. Il la jette sur son épaule et commence à remonter le chemin. Il a toutefois sous-estimé l'énergie de l'adolescente qui se débat au point de les faire basculer au sol tous les deux. L'homme agrippe sa prise par les épaules et la plaque contre un arbre avant de la percer d'un regard hargneux :

— Je te rends à ta mère que tu le veuilles ou non. Fait que t'as le choix entre me suivre tranquillement ou je te ligote.

— Traînez-moi pas en poche de patates.

Jeanne avance lentement, avec les doigts de monsieur Duquette comme des serres sur sa nuque. Sans éclairage, la forêt devient un rideau noir devant lequel les silhouettes d'arbres se détachent à peine. Les pas se font à l'aveuglette, avec un pied qui tâte prudemment l'espace avant chaque enjambée. Après quelques mètres, Jeanne prend de l'assurance et le rythme s'accélère. Elle trébuche et sent la prise se raffermir. L'adolescente répond par une ruade pour tenter de se dégager :

— Je te lâche pas, jeune fille, dit monsieur Duquette en l'orientant vers la gauche d'une légère pression.

— Avec la lampe, ça aurait été plus facile.

— C'est parfait comme ça. Attention, ça monte.

— Parfait ? On voit rien.

— Toi, tu ne vois rien.

— Ça aurait été mieux avec la lampe.

— J'ai déjà les mains pleines avec la carabine.

— J'aurais pu tenir la lumière.

— Pis tenter de te sauver avec.

— Je peux tenter de me sauver pareil.

— Toute seule, dans une forêt inconnue, sans lampe ?

Jeanne hésite un moment à tenter le coup tandis qu'un bruissement se fait entendre dans les broussailles tout près, mais elle reprend finalement sa marche d'un pas assuré :

— Tu m'en crois pas capable ?

Monsieur Duquette ricane :

— C'est pourquoi je te lâche pas, jeune fille.

Après une demi-heure, les arbres se raréfient et Jeanne saisit pleinement le sens du mot éclaircie. Elle voit plus loin que ses propres pieds et distingue une roulotte de chantier ainsi que le camion de monsieur Duquette. Elle ne les sentait pas sous les arbres, mais de petites gouttes d'eau frappent maintenant la peau découverte de ses bras, la rafraîchissant. La pluie s'intensifie ; monsieur Duquette et elle se réfugient dans le véhicule. L'homme démarre et prend la route vers le sommet de la pente. Jeanne affiche un air inquiet :

— Monsieur Duquette ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il en fixant la route.

— Vous n'êtes pas le premier à m'avoir menée en bateau dans les derniers jours.

— De quoi tu parles ?

— Chez ma mère, c'est pas par là.

— On s'en va au motel...

— Monsieur Duquette ?

— Qu'est-ce que tu veux encore ?

— Vous m'aviez pourtant avertie à propos des trous-de-cul qui voudraient me traîner au motel...

Ce n'est pas tant la réplique de Jeanne que la bourrasque de vent sur son bras qui alerte le conducteur. Il se tourne pour apercevoir sa passagère, détachée, qui a ouvert la portière alors qu'ils roulent à plus de 50 km/h.

Confiante de sa dernière cascade, Jeanne se jette sans regarder la route sous elle, préférant honorer l'expression de surprise et de terreur sur le visage de son ravisseur. Ce dernier se rue vers la droite pour tenter d'agripper la cascadeuse, mais tourne involontairement le volant. Les pneus mordent dans le gravier de l'accotement.

La stupeur fige les traits de monsieur Duquette. Il a l'air d'un gros épais. Jeanne sourit à cette vue, mais pas pour longtemps. Elle entend un bruit d'impact métallique ; une sensation d'éclair électrique lui traverse le dos et celle d'un liquide qui s'écoule à l'intérieur d'elle, puis plus rien.

Une glissière de sécurité, appelée aussi « rail de sécurité », est une barrière métallique fixée sur pieux de bois et disposée le long de la chaussée pour empêcher les sorties de route. Déformable, elle sert également à amortir le choc afin d'éviter que les véhicules ne rebondissent dans la voie inverse. L'équipement, conçu pour la sécurité des automobiles, représente toutefois un risque mortel pour les motocyclistes ou toute personne non protégée par un habitacle fermé.

Monsieur Duquette applique les freins avant même d'avoir repris le contrôle du volant. Le véhicule fait un tête-à-queue, avant que le côté conducteur ne frappe la glissière. Ses phares éclairent le corps de Jeanne qui gît, immobile, dans le gravier. Son dos est courbé dans un angle anormal, vers l'arrière. Ses vertèbres semblent aussi tordues que la tôle du camion. Monsieur Duquette s'échine sur sa portière, mais elle reste bloquée, il roule sur le siège passager et sort de l'autre côté pour courir vers Jeanne. Il fixe le visage de la jeune fille et ses yeux : ouverts, vides, immobiles malgré la pluie qui tombe directement dedans.

Il sait qu'on ne doit pas bouger les gens victimes d'un tel choc, mais il ne peut s'empêcher de serrer son amie contre lui. Il marmonne sans s'entendre :

— Non, non, non. On peut pas te rendre à ta mère de même. Oh non ! Non, non.

## Ondes de choc, quelques mois plus tard

Le conseiller municipal tape du pied au rythme de la musique, celle de son adolescence. Sous ses semelles, les tuiles de céramique renvoient le bruit de son trépignement. Elles sont brunes, du même âge que la chanson crachée par les haut-parleurs, à une époque où la couleur d'UPS était à la mode dans la construction.

— Pourquoi brun, demande-t-il à la tablée, qui aime vraiment la couleur brune ?

Une chope de bière pleine se pose devant lui et une bourrade le sort de ses réflexions.

— Accueille plutôt la femme de l'heure.

La porte d'entrée de la brasserie se referme, étranglant le seul rayon de lumière naturelle dans la pièce alors que Liza s'avance, suivie par la bibliothécaire et Charlie. Imitant ses collègues, le conseiller se lève. Sa lourde chaise racle le plancher. Il applaudit les nouveaux arrivés. Ceux-ci piétinent le tapis d'entrée pour décoller de leurs semelles la gadoue sale des derniers bancs de neige. Ils rejoignent la tablée, laissant quelques flaques d'eau chargées de sel décorer le plancher ; elles formeront, en séchant, des traces grises sur la céramique brune.

L'un des conseillers, celui qui agit comme maire suppléant depuis six mois, échange quelques paroles avec Liza qui lui remet une clé USB. Cette dernière est ensuite passée au gérant de la brasserie qui se penche derrière son bar. Bientôt, les écrans de télé cessent de diffuser un match de baseball de la ligue des pamplemousses, entre les Blue Jays et les Phillies, pour montrer la première diapositive d'une présentation PowerPoint. Le titre apparaît en Arial Black : « L'usine des Pâtes au Patrimoine culturel du Québec ». Les applaudissements reprennent de plus belle :

— Alors, on va être reconnu par le ministère cette fois-ci ?

— La demande vient d'être déposée, répond Liza, nos chances sont meilleures que la dernière fois.

— Pourquoi ? On avait bien fait notre *lobbying* la dernière fois.

— La demande est justifiée, cette fois-ci, intervient la bibliothécaire.

— Justifiée ? En quoi c'est plus justifié qu'avant ?

— On a démontré que l'usine a inspiré le travail d'une poète avec une carrière internationale. De par sa présence dans la littérature, l'infrastructure a acquis une importance culturelle notable, il s'agit donc de quelque chose de pertinent à préserver.

— On va avoir accès à des subventions pour la rénover ?

— Restaurer.

— Rénover, restaurer, qu'importe : on va avoir notre argent !

— Tout ça grâce à un poète ?

— Une poète.

— Pouet, pouet !

— Franchement, un peu de respect.

— Ah ferme-la ! Et qu'est-ce que tu y connais en poésie ? Nommes-en un pour voir.

— Euh... Jim Morrison.

— C'est un chanteur, voyons !

— C'était aussi un poète.

— Il se prétendait poète, nuance.

— Gilles Vigneault d'abord.

— C't'un autre chanteur, crisse d'épais !

Liza perd le fil de la conversation à ce moment et cogne sa chope contre celle de la bibliothécaire avec un air entendu. Elle demande à Charlie :

— Tu en connais une poète ?

— Mélodie Nelson.

— Choix audacieux ! Tu peux réciter sa poésie ?

— Sais pas, j’ai juste lu son roman.

La bibliothécaire ricane. Une commotion se ressent à l’autre bout de la table. On élève la voix :

— Liza Lalancette comme nouvelle mairesse !

— Ben là, faites donc comme si j’étais pas là, s’objecte le maire par intérim.

— Ha ! Ha ! T’étais juste là pour réchauffer la chaise.

— Je sais pas si je voudrais vraiment de sa chaise, répond Liza, le poste a l’air stressant.

— Il a démissionné pour des raisons personnelles, pas par épuisement professionnel.

— Ouin, mais toute la famille a quitté la région, c’est louche.

— Son fils traîne encore dans le coin.

— Mais il habite pu ici.

— Il fait quoi alors, dans le coin ?

— Ta gueule, chuchote-t-on, tu sais ben ce qu’il fait…

Un moment de silence, puis une autre question résonne :

— Eh Liza ! Qu’est-ce que vous allez faire avec le manoir de monsieur Duquette ?

— C’est un chalet, et il appartient maintenant à la fondation Jeanne, répond Liza.

— En tout cas, le bâtiment n’est pas conforme : monsieur Duquette l’a construit en cachette sans permis.

— Vous allez vraiment le démolir ? Priver la fondation de son financement ?

Les conseillers se taisent. Alerté par le silence, le propriétaire de la brasserie observe le groupe de clients siroter leur bière sans trop se regarder, et il augmente subrepticement le volume des haut-parleurs. Les conversations reprennent tranquillement. Bientôt, les gens se mettent à crier pour couvrir le vacarme de la chanson et des tables voisines qui hurlent aussi.

## Retour, à reculons

Les premières chaleurs du printemps ont commencé à faire fondre la neige et le sol perce son couvercle blanc. Celui-ci prend toutefois la teinte orangée des derniers rayons de soleil de la journée. Liza et Charlie restent bouche bée. Sur son ancien terrain, monsieur Duquette a fait tout un ménage : il n’y a plus de tas de matériaux qui traînent, les squelettes de cabanes ont été démontés et les dalles de béton recouvertes de terre, la roulotte de chantier a disparu ; sur le *spot* se trouve maintenant une maison neuve appuyée sur un massif solage.

— Voyons ! s’exclame Liza. Ça a poussé pendant l’hiver ?

— Il y a des entrepreneurs qui sont venus coucher au motel depuis l’été dernier, explique Charlie, mais il a effectivement dû finaliser pendant l’hiver.

— Tu avais vu son fouillis avant ? On dirait qu’il a juste tout assemblé pour créer une maison avec.

— Et c’est à nous maintenant, dit-il en agitant une liasse de papiers notariés.

— À la fondation, corrige Liza. Comment il a fait aussi vite d’après toi ?

— Il avait ses contacts...

— Louche, je me demande si c’est vraiment une bonne idée de prendre la maison.

Charlie observe le visage de Liza longuement avant de risquer une réponse. Une alerte sur son cellulaire le distrait. Il jette un œil à son écran et sa mâchoire en tombe.

Liza s’inquiète :

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Ok chérie, panique pas, là...

Liza agrippe le bras de Charlie.

— Quoi ? Ils ont trouvé quelque chose ?

— Faut pas sauter aux conclusions tout de suite, mais...

Elle tente de lui arracher le cellulaire des mains, mais Charlie éloigne l'appareil de sa portée. Ils luttent un moment avant qu'il ne la coince dans une prise de l'ours. Leurs pieds glissent dans la neige fondante et ils manquent de tomber à la renverse. Liza crie :

- Laisse-moi voir, gros crisse de cave ! Qu'est-ce qui se passe ?
- Ils ont trouvé un corps dans les étangs aérés.
- Mon Dieu, Jeanne !

Liza se rue vers son véhicule, s'échine sur la portière côté conducteur avant de se retourner vers son *chum* qui s'avance. Il tient son poing droit fermement serré. Elle s'acharne dessus pour tenter d'en déplier les doigts. Charlie se dégage :

- Les clés ! gémit Liza.
  - On y va, mais c'est moi qui conduis. Pas négociable.
  - Mais vite, alors !
  - Ben, va vite de l'autre bord, tu vas pas t'asseoir sur mes genoux.
- Liza contourne le véhicule et tire sur la portière du côté passager.
- Enweille, estie !
  - Lâche la poignée, tu l'as actionnée en même temps que je débarrais.
- Elle lâche la poignée pour marteler la vitre.
- Déniaise, crisse, débarre la crisse de porte !

La voiture n'a même pas le temps de s'immobiliser que Liza titube hors du véhicule pour s'élancer vers les étangs aérés. Elle voit une bâche recouvrir ce qui semble être un corps. Un policier l'arrête et se débat avec elle avant d'élever la voix :

- C'est pas votre fille ! C'est monsieur Duquette !

Liza s'arrête net :

- Monsieur Duquette ? Mais qu'est-ce qu'il fait là ?

— Un employé des travaux publics a remarqué un trou dans la glace, on l'a retrouvé plus bas, dans... enfin, là-dedans. On essaie de draguer, pour voir si on

pourrait pas trouver autre chose pour expliquer tout ça, mais c'est pas facile avec la couche de glace.

— C'est pas ma fille ? Vous êtes certain ?

— Oui, oui, vous pouvez vous détendre, madame Lalancette.

La radio du policier crépite alors, la voix mécanique mentionne « un deuxième corps ». Surpris, il actionne son micro pour poser une question et Liza en profite pour échapper à sa prise. Elle se rue vers les étangs aérés avant que ses jambes ne se dérobent sous elle. Le policier la prend par la taille et l'éloigne, mais elle a le temps d'apercevoir, malgré la noirceur, un sac de couchage rempli et lesté de poids.

\* \* \*

Liza et Charlie inspectent le bureau un moment en silence. L'aiguille de l'horloge au mur pointe le 11, l'heure du rendez-vous, mais personne ne semble présent pour les accueillir. Autour d'eux, diverses bibliothèques débordent de volumes : pas de romans, juste des textes juridiques. Ils décident de s'asseoir sur deux chaises disposées devant un bureau. Liza avise les pattes de métal :

— On dirait un meuble de polyvalente, chuchote-t-elle.

— Le bureau du prof de géo, ajoute Charlie.

— Ça fait pauvre, pour un notaire.

— Ça laisse plus d'argent pour le reste.

Charlie penche vers lui un bocal de verre contenant plusieurs balles de stress. Il s'empare d'une boule de caoutchouc qu'il fait rebondir au sol.

— Passe-moi-en une.

Liza lit l'inscription avant de la presser :

— Savage notaires. Hum !

— Quoi ? demande Charlie.

— Pourquoi pas Savage et ass. ?

- Ben il n'a peut-être pas d'associés.
- Notaires est au pluriel, regarde.
- Il s'incorpore bien au nom qu'il veut. C'est sa compagnie.
- Notaires Savage et ass., Ass Savage...
- Chut ! Chut !

Un homme avec un veston motif pied-de-poule fait irruption dans la pièce. Il exhibe une chemise de carton contenant des documents :

— Excusez-moi de l'attente, fallait que j'aille chercher le dossier dans la voûte. Vous devez vous demander pourquoi je vous ai convoqués, n'est-ce pas ?

Les notaires, juristes de droit privé et officiers publics, instrumentent plusieurs actes juridiques, dont l'authentification de documents ou la vente de biens immobiliers. La plupart des gens font appel à leurs services, que cela soit pour une hypothèque ou un testament, ce qui fait du notaire l'une des premières professions, après garagiste et restaurateur, à s'établir dans une communauté urbaine. Son approche, privilégiant la prévention et la conciliation, fait de lui un excellent médiateur pour régler différents litiges.

Sous le regard amusé du notaire, Liza et Charlie inspectent les documents que ce dernier leur a remis. Ils tentent de retenir différents numéros de lots et concluent qu'ils sont cédés à la fondation Jeanne.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande Liza.

— Ça veut dire que monsieur Duquette a cédé tous ses terrains à la fondation et qu'il revient à ses administrateurs d'en faire ce qu'ils veulent.

— Monsieur Duquette ? Mais il a disparu.

— Il aurait réglé cette affaire avant de quitter la région. Il m'a demandé d'attendre 30 jours avant de vous convoquer. Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis notre dernière rencontre, il y a un mois.

- Il nous donne vraiment ses terres ?
- Tout le flanc de montagne, jusqu'au motel. Et, évidemment, ce qui s'y trouve.
- Ce qui s'y trouve... son bordel, oui !
- Allez y faire un tour, vous risquez d'avoir une surprise.

\* \* \*

Les pneus dérapent sur la neige résiduelle couvrant la collectrice, les premiers flocons de l'automne défient ceux qui retardent leur changement de pneus. Dans ces conditions, on recommande aux automobilistes de réduire la vitesse sauf que le maire continue d'appuyer sur l'accélérateur. Sa Chevrolet s'engage dans l'étroite entrée de monsieur Duquette en faisant une embardée. Il doit freiner d'un coup sec pour éviter d'emboutir une palette de pavés unis. Il sort, faisant claquer sa portière. Devant lui se dresse une belle maison neuve de deux étages en déclin de bois avec une galerie. Le genre de cabane qui fait bonne impression sur les sites de location. À travers les nombreuses fenêtres toutefois, on peut voir que les planchers et les murs ne sont pas finis : les divisions de pièces se limitent à des colonnes de 2 par 4 entre lesquelles pendouillent des fils électriques. Le maire reste un instant éberlué avant de s'écrier :

- Duquette ! Sors de ta tanière, Duquette !
- Ce dernier surgit de derrière la pile de pavés unis et en pose un.
- Pas besoin de crier, je suis juste là.
- Je vais te parler entre les deux ouïes, toi !
- J'ai remis ma démission : les étangs aérés, c'est pu mon problème.
- Fais pas ton innocent ! Je suis venu te parler de mon fils. Fallait pas le tabasser.
- Ça me concerne pas.
- Ton associée, la cuirée, elle est où ? Je sais que c'est elle qui l'a fait. Tu la caches dans ta nouvelle maison, c'est ça ?
- Je suis tout seul icitte, c'est mon projet.

— Ouais ben, je sais que tu l’as construite sans permis ; fait que je vais te la raser, pour voir.

— Vous savez que vous ne pouvez pas faire ça.

— Tu penses que j’ai les mains liées parce que je suis une personne publique, mais tu sauras que j’ai laissé la mairie à mon adjoint pour avoir tout le temps de m’occuper de votre cas. Moi aussi je peux être dangereux.

— Si vous le dites, jette monsieur Duquette en ramassant un pavé sans un regard pour le maire, ou l’ancien maire.

— Je sais que vous êtes mêlés à la disparition de la petite.

Le pavé glisse des mains de monsieur Duquette et en heurte un autre, projetant des éclats de pierre.

— C’est le genre de mensonges qu’on regrette d’avoir proférés.

— C’est pas des mensonges, mon fils m’a tout raconté.

— Il t’a raconté ce qui faisait son affaire. C’est quand même lui qui a enlevé Jeanne.

— Ils sont partis ensemble. C’est après, qu’elle a disparu... dans le coin icitte.

— Plus dans le coin de chez ton ami, le riche entrepreneur.

— Essaie pas de mêler André à ça ! Il n’a rien à cacher, lui.

— Moi non plus !

Le maire regarde tout le chantier autour, les matériaux, la terre retournée.

— Mouais... on dirait pas.

Ce denier remonte dans sa Chevrolet et fait virer son véhicule en débordant de l’entrée. Dans la terre pas encore gelée, les pneus creusent deux traces. Regardant la voiture s’éloigner, monsieur Duquette marmonne le numéro de la plaque d’immatriculation. Il sort un vieux téléphone à rabat qu’il ouvre d’un coup sec et compose un numéro :

— Je t’avais dit d’y aller mollo avec le jeune, qu’il allait craquer si on lui mettait trop de pression. Il avait peur de nous. Ben oui ! Il avait peur, tellement qu’il a tout déballé à son père... Oui, monsieur le maire est au courant, bravo ! Non, non... m’en crisse... m’en crisse... attends, quoi ? Comment... comment ça, il essayait de vendre ?

Encore ? *Fuck... Anyway*, c'est quoi l'idée du p'tit deux watts de vendre à la bibliothèque, de toute façon... Oh ! C'est parce qu'il y a du monde... Voyons, tabarnak, il y a du monde à l'aréna aussi, va là, crisse ! La bibliothèque... Oui... Non... Je sais... je sais que c'était pas ton idée... Je suis fâché de la situation, pas après toi... Oui, ça nous met pas mal dans le trouble... Non, pas suffisant... Non, ça non plus... Plus radical... Tu... ouais, on n'a plus le choix.

Monsieur Duquette ferme son téléphone et reprend un pavé. Une fois son chemin rocheux terminé, il avise les pierres restantes, en prend une, tente de la placer entre deux autres, hésite, tourne en rond et abandonne. Il ronchonne en lançant un regard vers la maison et sort son cellulaire :

— Oui, c'est pour la commande 0037. Je voulais savoir pour les feuilles de gypse... QUOI ? PAS AVANT... MAIS C'EST DANS TROIS JOURS ! Je fais quoi, moi, pendant ce temps ? Du repos... je vais t'en faire du repos, moi... Non... excuse, c'est juste que j'étais prêt là... Oui, oui, ça va. Ça va, j'ai dit !

Monsieur Duquette s'empare d'un pistolet à calfeutrer et fait le tour de la maison, inspectant minutieusement chaque joint, chaque surface, mais ne trouve rien qui ne mériterait une retouche. Il jette son outil qui rebondit contre la pile de pavés restants et s'assoit dessus en soupirant. Ses doigts se crispent ; il les passe dans ses cheveux pour se gratter frénétiquement le cuir chevelu.

— Attendre, attendre, j'en peux pus, d'attendre.

Ses ronchonnements s'arrêtent net et monsieur Duquette se lève d'un bond. Le pavé quitte ses mains, propulsé à travers l'une des fenêtres, qui se fracasse. L'instant d'après, le cellulaire est à nouveau plaqué sur son oreille :

— Oui, c'est encore moi, commande 0037... Non, non, c'est correct pour les feuilles de gypse... Il te reste des fenêtres, me semble ? Standard... Ouais, un petit accident sur le chantier... Non, rien de grave... Ok, je passe dans dix minutes.

\* \* \*

Liza arrive au carrefour institutionnel où sont rassemblées l'église, la mairie et la bibliothèque. Elle se stationne devant cette dernière. À sa gauche se trouve un parc avec des modules de jeux, sauf que les balançoires ont déjà été décrochées en vue de la saison froide, il n'en reste qu'une structure de poteaux rouillés. Les arbres explosent de jaune, d'orangé et de rouge. Liza sort de sa voiture, mais s'y réengouffre immédiatement pour s'emparer de son blouson. Elle l'enfile en marchant vers la bibliothèque et remonte le zipper au moment où elle passe la porte. Devant la chaleur des calorifères zélés, elle enlève aussitôt son manteau. Au comptoir, la bibliothécaire feuillette un volume.

— Salut, l'interpelle Liza, passé un beau week-end ?

— Oui, on s'est fait une dernière épluchette de blé d'Inde, mais il n'était pas très bon : trop tard dans la saison. On a eu toute une discussion, par contre, qui m'a allumée sur un nouveau sujet de recherche.

— Lequel ?

— Le trope de la jeune fille sacrifiée.

— Le quoi ?

— Tu sais, dans les histoires, on sacrifie des jeunes vierges aux Dieux pour sauver la communauté, mais d'où ça sort cette idée-là ? Les Dieux s'intéressent vraiment aux hymens ? Et puis, comment ça marche ? Si, la veille du sacrifice, toutes les vierges du village se passent un blé d'Inde, ça suffit-tu à scraper toute la patente ?

— Un blé d'Inde ? rigole Liza. Un peu gros, pour une première fois.

— Tu le cueilles au printemps, avant qu'il grossisse.

— Sais pas...

— Avec ben du beurre.

Liza éclate de rire. Un homme aux cheveux blancs s'approche du comptoir avec des livres et regarde les deux femmes reprendre leur sérieux.

— Je n'interromps rien j'espère ? s'interpose-t-il, curieux. De quoi parliez-vous ?

— Oh, de choses et d'autres, répond la bibliothécaire, de blé d'Inde.

L'homme acquiesce et pose une main sur le bras de Liza :

— Je voulais vous dire que ma femme et moi on prie pour votre Jeanne tous les jours. Une bonne petite fille, elle avait battu notre petit-fils aux échecs, en finale.

Liza remercie l'homme. Sa voix se brise, un malaise s'installe. L'œil de la bibliothécaire s'allume soudain :

— Et vous, monsieur, vous aimez ça le blé d'Inde ?

— Ah ça, c'est sûr ! Ma femme et moi on se gâte tout l'été.

Les deux complices échangent un regard et la bibliothécaire continue :

— Avec ben du beurre ?

— Ben oui, c'est bien meilleur !

Liza doit porter la main à sa bouche pour cacher son sourire. Elle fait un signe à son amie d'arrêter, mais celle-ci continue :

— Oui, c'est plus le fun par où ça passe.

— C'est une façon de dire les choses, répond l'homme qui se tourne vers Liza.

— Et le blé d'Inde... juste avec votre femme ?

— Avec une grosse poche, ça en fait beaucoup. Ça nous sortirait de partout, fait qu'on invite la parenté.

— Pour partager le plaisir.

— On se fait un gros party !

Liza éclate. L'homme, l'air embarrassé, décide de prendre congé avec ses livres. Les femmes le regardent passer la porte et la bibliothécaire commente :

— On se moquait un peu, mais il y avait quand même un Marie Gray dans ses emprunts.

— Connais pas. Mais toi je t'ai lue au complet, et puis j'ai pensé à quelque chose...

— Ah ! Tu vas vouloir emprunter le recueil de poésie, finalement ?

— Le recueil ?

— Celui que je t'ai montré, de l'autrice des Pâtes. Tu sais, la femme dont je parle pendant les deux cents pages de ma thèse ?

— Oui, oui, elle... non, j'ai assez lu pour avoir une idée.

La bibliothécaire se penche, intriguée :

— Quelle idée ?

— Je pensais à notre vieille usine de pâtes et papiers, en train de s’effondrer dans la rivière, et à ton chapitre qui décrit comment ton autrice a réussi à la transformer en objet de culte, en France, avec quelques poèmes...

— Quelques poèmes... c’est quand même l’œuvre d’une vie.

— Notre usine qui anime les cercles littéraires en France...

— Sa représentation littéraire, du moins.

— Et dont le gouvernement d’ici ne reconnaît pas la valeur culturelle.

— Architecturalement parlant, non.

— Je pense qu’on pourrait faire quelque chose pour arranger ça. J’aurais un petit dossier à te présenter.

— Ok, tu peux me montrer ça au terrain de baseball ce soir ? Je dois aller regarder ma blonde jouer à la balle-molle, son équipe est en finale.

— Ouh ! Une invitation aux finales de la balle-molle municipale.

— Ouais... amène ton dossier, ça nous fera de quoi à faire.

\* \* \*

— Qu’est-ce que t’as fait encore ?

La voix de la cuirée trahit de l’inquiétude, une émotion que son entourage ne décèle pas souvent chez elle. Monsieur Duquette, déchargeant des planches de bois, lève nerveusement la tête et hausse les épaules avec trop d’insistance.

— Rien. Je fais rien de mal, juste un petit chantier, marmonne-t-il.

Derrière lui, le béton neuf d’une fondation nue dépasse d’un trou. Les parois anguleuses et rugueuses d’un gris pâle se détachent clairement du sol fraîchement retourné. À l’écart, une pelle mécanique aux chenilles recouvertes de boue séchée repose aux côtés d’une bétonneuse qui a vomi par terre la dernière flaque de son

contenu. Monsieur Duquette navigue entre différentes piles de matériaux qui lui arrivent à la hauteur du torse.

— Petit ? On s’y repère plus. J’ai failli revirer de bord, j’avais même pas reconnu ton terrain au début...

La cuirée se retourne et s’arrête net. Jusqu’ici, toute son attention se portait sur la nouveauté au fond du terrain ; elle avait donc manqué un détail d’importance : les vieilles ébauches de cabanes ont disparu, démontées et recouvertes de terre.

— J’aime pas ça, dit-elle.

Le repère s’incarne par des rappels visuels qui permettent à un observateur de se retrouver dans un environnement. Dans la nature, un randonneur utilise des marqueurs déjà existants en guise de repères (le vieux chêne, la pierre fendue, le coude de la rivière), alors que dans des milieux urbains, l’aménagiste avisé va en ériger lui-même (le clocher de l’église pour situer le centre du village). Les repères constituent des mnémoniques qui facilitent l’interprétation d’un lieu. Ils orientent le déambulateur qui se voit rassuré par leur présence.

— Que t’aimes ça ou non, je veux avoir un terrain propre maintenant, lance monsieur Duquette.

— Ton terrain est pas propre.

— On se salit à force de nettoyer derrière les autres.

— Qui ça ?

— Toi.

— Qu’est-ce que j’ai fait encore ?

— Tu mets trop de pression sur le jeune. Il est pas solide, il va craquer.

— Qu’est-ce que tu veux que ça me fasse, qu’y casse ?

— S’il casse, il va demander de l’aide ailleurs.

— Où ça ? On le tient par les couilles.

— Il va tout déballer à son père, qu’est-ce que tu penses ? C’est un *kid* de 17 ans !

La cuirée se renfrogne et botte quelques gravillons :

— J'en subis aussi de la pression, ronchonne-t-elle. Les *boss*, ils veulent pus de police dans le coin.

— Oui mais toi, tu peux encaisser.

— Pas pour longtemps, ils sont pas mal tannés.

— Va falloir leur faire comprendre que la police va passer à autre chose bientôt.

— Ou bien trouver la petite.

— Elle a disparu la petite, faut oublier ça.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

Monsieur Duquette se retourne vers une pile de 2 par 4, s'empare d'une planche qu'il place sur le béton de sa fondation et regarde vers le haut. La cuirée n'a jamais visité un chantier de construction, mais lance quand même :

— C'est pas de même qu'on construit un mur.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— Toi, tu sais quelque chose sur la disparition de la petite Jeanne ?

Monsieur Duquette jette le morceau de bois qui se fend contre le béton et pointe un index menaçant :

— J'ai rien à voir avec ça ! J'ai juste trouvé sa bicyclette dans la rivière, c'est-tu clair ?

— Oui, oui, calme-toé.

— Je vais me calmer quand tu vas accepter que Jeanne a disparu, pis que tu vas laisser le *kid* tranquille.

\* \* \*

Fusilli se laisse tomber sur la plus haute planche de l'estrade, le bois tremble sous ses fesses. Devant lui, le terrain de baseball conserve les vestiges d'un match récent ; la saison bat son plein et quelqu'un a visiblement plongé au deuxième but, s'écorchant probablement le genou sur le sable tapé trop dur. Par le passé, Fusilli s'est déjà lui-

même esquinté les articulations à vouloir plonger vers le coussin, en évitant le gant de l'autre joueur.

Sous l'estrade poussent des touffes irrégulières de gazon, selon que la végétation se nourrit de l'ombre ou de la lumière. C'est tout ou rien : des plaques de terre dénudées ou des hautes herbes qui vont jusqu'à agacer les mollets de Fusilli. Elles retiennent mégots, papiers, écailles de graines de tournesol, emballages de gomme balloune et autres offrandes que les spectateurs laissent tomber entre les planches. Aucune canette d'aluminium ou bouteille brune, même si la bière est ce qui se consomme le plus les jours de match.

Donner de la valeur à nos déchets, c'est le message qu'il faut porter pour encourager l'industrie du recyclage. Les différentes études de caractérisation le démontrent : des objets abandonnés dans les espaces publics, la plupart sont faits de matériaux trop chers à traiter ou dont le prix de revente est négligeable. Les bouchons de bière, emballages alimentaires et autres papiers continuent donc de polluer nos parcs. Au contraire, la consigne octroie une valeur de 5, 10 ou même 40 sous à nos contenants et motive les gens à les rapporter, assurant un taux de récupération de plus de 90 % pour ces matières.

Un tintement métallique attire l'attention de Fusilli. Le ramasseur du village traverse le parc avec son petit chariot plein de sacs. Il s'arrête devant une poubelle, farfouille dedans et en extirpe une canette de Coke qu'il secoue pour en vider les dernières gouttes brunes. Il la lance dans l'un de ses sacs avant de reprendre son inspection.

Fusilli sursaute. La planche de l'estrade tremble sous le poids d'un autre quidam qui se jette à ses côtés. Il porte un *hoodie*, vêtement très rare lors des canicules d'été.

— *Shit man*, fais-moi pas peur de même ! proteste Fusilli.

— Bah, un *gangster*, c'est supposé checker son environnement. Pour pas se faire shooter dans le dos.

— J'me fais pas tirer dessus... j'suis pas un *gangster*... Mêlé-toi donc de tes affaires, aussi.

— Je te dis ça de même, moi, pour ta sécurité.

— Ouais, ouais, tu veux ton stock ou pas ?

Ils échangent un petit sac de plastique contre un billet de banque. L'individu en *hoodie* regarde à la ronde et s'éloigne en se donnant un air nonchalant. Fusilli observe son client jusqu'à ce qu'il disparaisse de son champ de vision, puis il reporte son attention sur le ramasseur qui continue sa tournée des poubelles. Celui-là quittera les lieux à son tour, cinq minutes plus tard.

Une fois seul, Fusilli rejoint sa voiture, démarre. Un vacarme se fait entendre quand il commence à reculer. Raclements métalliques et couinements de caoutchouc. Il tente de tourner, mais le véhicule résiste à la tension qu'il applique sur le volant. Incapable de reprendre le contrôle de ses roues, il s'arrête. Du coin de l'œil, il remarque la cuirée, appuyée sur un arbre. Elle lui fait un signe vers le bas avec un large sourire. Il sort : ses pneus sont lacérés.

— Voyons ! C'est toi qui as fait ça ?

— Je voulais que tu t'arrêtes cinq minutes pour me jaser.

— Je travaille pour toi, crisse de conne ! Pourquoi tu me fais chier ?

— Eh ! Doux, doux. Justement, tu travailles pour nous et tu n'as pas fait la première *job* qu'on t'a demandée.

— Jeanne s'est enfuie, pour de vrai. Je sais pas où elle est. Je la cherche depuis une semaine.

— Trouve les moyens de la retrouver ou bien ce sont pas juste tes pneus que je vais fendre.

\* \* \*

Monsieur Duquette prend appui sur le remblai de terre pour s'extirper du trou fraîchement creusé. Il lève la tête avec inquiétude et voit les premières lueurs de l'aube

poindre dans le ciel. Il jure entre ses dents et trotte vers la bétonnière dont le cylindre tourne lentement. Les gestes de l'homme, presque mécaniques, affichent l'assurance de quelqu'un qui a déjà fait ça, mais ses mouvements saccadés trahissent aussi un empressement nerveux, près du tremblement fiévreux. De la chute du camion, le béton se déverse tranquillement dans le trou, sur une couche de gravier sommairement compacté. Pendant ce temps, monsieur Duquette tire une masse enveloppée dans une bâche bleue et la traîne jusqu'au bord du trou. Il hésite, mais finit par déplier l'un des pans de la toile, dévoilant le visage inerte de Jeanne. Il la secoue. La lourdeur molle du corps provoque chez lui un spasme de dégoût. Il la jette sur le béton humide qui commence à s'amonceler et oriente la chute du camion afin de bien couvrir le corps. Celui-ci disparaît bientôt dans une masse compacte grise.

— Désolé. T'étais une gamine qui jouait à la femme, mais le reste du monde, y jouait pas, lui.

Monsieur Duquette reste figé là un instant, mais pas complètement immobile. Il trépigne d'un pied, met les mains dans les poches du devant de son pantalon, les sort, les met dans celles de derrière. Il se gratte le nez, puis la nuque, l'oreille : les parties de son corps le démangent. Ses yeux deviennent humides. Il s'ébroue et échappe un « voyons ! » avant de se mettre en marche, direction le mini-frigo. Il écluse une bière avant de s'attaquer à du plus fort.

Les roulottes Dickie Moore ne jouissent pas d'une grande fenestration, ce n'est donc pas l'éclat du soleil, mais la chaleur étouffante qui réveille un monsieur Duquette vaseux. Il déboule à l'extérieur et esquisse quelques pas, grisé par l'air frais, jusqu'à ce qu'il aperçoive le bloc de béton irrégulier qui jaillit du sol. Il tombe sur les fesses et reste un instant prostré. Les démangeaisons le reprennent. Il se gratte jusqu'à ce que la douleur sur sa peau irradie. Ne pouvant plus tenir en place, il se lève pour inspecter ses tas de matériaux et pianote sur son cellulaire :

— Ouais, salut... Il te reste combien de sacs de ciment... Ok, ok, mets-les de côté... Tous, oui... un gros chantier, oui.

Il conduit en trombe jusqu'à l'entrepôt de son fournisseur, revient avec ses sacs de ciment et coule du béton supplémentaire sur le bloc initial.

Le ciment, c'est la poudre initiale, à base de silicate et d'aluminate ; le béton, c'est le mélange avec du gravier, du sable et de l'eau, qui durcit pour devenir un matériau de construction puissant. Pour s'en souvenir, les ouvriers n'ont qu'à se rappeler que le film pornographique de 1979 s'appelle « Queue de béton » et non pas « Queue de ciment ».

Monsieur Duquette travaille frénétiquement pendant une bonne partie de la matinée, jusqu'à ce qu'il se retrouve avec une énorme coquille de béton. Mais encore là, on reconnaît la teinte du premier bloc qui sert de tombeau à Jeanne. Il faudrait recouvrir davantage, se dit-il. L'heure suivante, il la passe au téléphone pour commander ce qui manque.

Il va falloir ériger quelque chose de très gros par-dessus.

## Épilogue

Charlie termine de passer l'aspirateur dans le hall d'entrée. Il range l'appareil dans le garde-robe qui ne contient que des cintres vides. Sa hanche heurte un meuble d'appoint, faisant tomber au sol une feuille plastifiée. Il la ramasse et la place en évidence, puisqu'elle contient l'information la plus demandée par les invités : le code du Wi-Fi. Charlie regarde autour à la recherche de Liza. Le rez-de-chaussée comporte peu de divisions, de sorte qu'il peut embrasser d'un seul regard panoramique le salon, la salle à manger et la cuisine. Il ne voit pas sa compagne, juste les meubles neufs qu'ils ont achetés avec l'argent de la vente du dépanneur. Monsieur Duquette était bien gentil de leur donner une maison, mais on ne peut pas mettre en location un chalet sans le meubler. Charlie se fait souvent demander s'il regrette son ancien commerce ; il répond que non, sa transition vers le tourisme s'était entamée avec l'acquisition du motel. De toute façon, un Chinois qui possède un dépanneur, ça faisait résonner le cliché.

Il rencontre la porte qui mène au sous-sol, verrouillée pour les invités. Il teste la poignée qui tourne pourtant sans effort. Il appelle Liza avant de s'engager dans les marches, mais aucune réponse. Charlie soupire et descend :

— Chérie ? Fais pas le saut, j'arrive.

Liza a beau lui faire le coup chaque fois, Charlie frissonne encore quand il la voit ainsi. Dans toute la maison, monsieur Duquette n'a laissé qu'un élément de mobilier : une vieille chaise de bois au sous-sol, tournée vers l'un des coins, comme si elle attendait là un enfant à mettre en punition. Lors de la première visite, Charlie avait tout de suite retourné la chaise vers l'escalier. Ensuite, il était remonté pour visiter le reste des chambres à l'étage. Réalisant qu'il s'y trouvait seul, il était finalement redescendu au sous-sol pour découvrir que Liza avait replacé la chaise vers le mur et qu'elle s'y était assise pour contempler les ombres dans le coin. Il l'avait appelée :

— Chérie ? Tu joues à *Blair Witch Project* ?

Elle n'avait pas réagi. Charlie avait parlé plus fort, presque crié :

— Chérie ! Qu'est-ce que tu fais ?

Cette fois, Liza avait sursauté :

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ?

— On... on y va ?

— Laisse-moi deux minutes. Attends-moi dehors.

Après chaque location, au moment du ménage, Liza prend le temps de s'asseoir sur la chaise. Comme maintenant. Charlie s'approche et pose une main sur son épaule, elle s'empare de ses phalanges et les presse doucement. Quelques heures auparavant, ils se sont fait confirmer l'identité du deuxième corps repêché dans les étangs aérés. Cela a pris du temps, le contenu du sac de couchage était trop décomposé pour permettre une simple reconnaissance visuelle. La police a dû faire appel à la science pour dévoiler l'identité du corps.

— Comment tu t'es sentie ? demande Charlie.

— J'ai eu peur.

— Peur ? De ceux qui ont tué le maire ?

— Non, pour ma fille... on sait toujours pas ce qui lui est arrivé.

Charlie garde le silence, Liza poursuit :

— Tu te souviens de l'émission policière qu'on a écoutée quelques semaines avant sa disparition ? Celle sur les kidnappeurs.

— Vaguement.

— Un des ravisseurs avait aménagé une antichambre dans un de ses murs, pour y séquestrer un enfant. Il l'avait gardé là-dedans pendant des années, le sortant juste... quand il en avait besoin.

La voix de Liza se brise en sanglots :

— Ma petite fille, elle est peut-être coincée dans un mur... si ça avait été elle dans l'étang, ce serait au moins fini.

Liza pleure à chaudes larmes, secouée de hoquets.

— J'ai presque souhaité sa mort, quelle genre de mère peut penser de même ? Je veux juste qu'elle ne souffre pas.

Charlie place les deux mains sur ses épaules et applique une légère pression :

— Tu te souviens quand Jeanne s'est cassé le bras ?

— Ouais, pis j'étais à l'autre bout de la ville, occupée. Je n'étais même pas là pour la reconforter.

— Mais tu avais senti quelque chose.

— Ouin, pis ?

— Tu sens quoi en ce moment ?

— RIEN, ok ? Je sens rien ! Je sais pas, je sais rien.

— Mais si elle souffrait vraiment, tu le sentirais, n'est-ce pas ?

Liza hésite un instant :

— Où veux-tu en venir ?

— Je pense que tu le sais au fond de toi, qu'elle ne souffre pas.

— J'en sais rien, Charlie.

— Liza, pourquoi tu viens toujours t'asseoir ici ?

Elle laisse passer un long moment avant d'avouer :

— Je me sens près d'elle, quand je suis ici.

Ils remontent. Liza barre la porte et teste la poignée à trois reprises, pendant que Charlie guette, par la fenêtre, la voiture qui s'engage dans l'entrée.

— Nos prochains locataires, commente-t-il. C'est qui ?

— Oh... un groupe de jeunes qui veut profiter du week-end.

— Qui veut faire le bordel, oui.

— Bah ! Les risques du métier... Oh *shit* ! s'exclame Liza venue le rejoindre.

— Quoi ? QUOI ?

— Le fils du maire.

Des cinq silhouettes qui débarquent de l'auto pour se délier les jambes, celle de Fusilli se démarque par un trépignement un peu embarrassé. Liza sort et s'approche :

— Bonjour monsieur... mes condoléances, je suis bien placée pour comprendre que ce ne sont pas des moments faciles.

— Ouais, effectivement, merci... madame.

— C'est un beau chalet, vous allez voir.

— D'accord oui, on veut juste passer du bon temps entre amis, pour oublier un peu.

Liza pince les lèvres, mais finit par jeter :

— Vous vous êtes pas ben ben éloignés pour faire ça.

Fusilli arrête alors de bouger, baisse le regard :

— Ouais ben, on loue où on peut. C'est pas facile de trouver un chalet abordable.

— N'empêche... tu sais quelle vue vous aurez de la crête ? Ça sera pas facile d'oublier.

Les deux s'affrontent du regard, Charlie s'empare du bras de sa blonde et tente de la tirer hors du duel. Fusilli rajoute :

— Ça vous dérange pas de vous occuper de sa maison, à lui ?

— C'est notre maison, et je vois pas pourquoi ça me dérangerait qu'il me l'ait donnée.

— Y a des rumeurs, que monsieur Duquette serait mêlé à la disparition de Jeanne.

Liza se serait jetée sur le jeune homme si Charlie ne l'avait pas retenue par les deux bras. Elle crache :

— Tu rôdais autour d'elle, aussi, à ce qu'on dit.

— Les gens disent ben de la marde.

— Pis il y en a qui meurent dedans.

Les autres invités interviennent pour séparer les deux protagonistes et calmer le jeu. On négocie sur la clause d'annulation et sur des détails quant au remboursement du dépôt. Fusilli tranche :

— Ok, ok, ça va. On reste.

— On a ta carte de crédit, l'avertit Liza, s'il y a des dommages on va pas hésiter à piger dedans.

— On va bien se comporter.

— Parle pour toi, rajoute l'un de ses amis qui a déjà ouvert une bière.

Alors que le groupe rentre les victuailles de bière et de chips, Fusilli parcourt la crête du terrain et regarde le paysage en contrebas. Au loin, il voit les étangs aérés, le dernier lieu où son père a existé — à part le four crématoire. Il se penche pour inspecter le sol autour de lui, intrigué par une coulée de béton en saillie de la terre meuble. Un beuglement au-dessus de sa tête le distrait. L'un de ses comparses a ouvert une fenêtre :

— Yo ! On a choisi nos chambres, pis y te reste le divan-lit.

Fusilli fait un signe de la main, mimant l'indifférence. Son ami le relance :

— Eille ! Veux-tu une bière ? On part une *game*.

— Vous voulez pas vous promener un peu avant ? Explorer la forêt ?

— Explorer quoi ? C't'une forêt crise ! Y a des arbres, j'le vois d'icitte.

— C'est peut-être ici que mon père a été assassiné, y a peut-être encore des indices qui traînent.

— Demande à la police.

— Voyons câlisse, j'vends de la drogue pour vivre ! Je vais pas commencer à chiller avec la police, le cave !

— Eille ! T'as insisté pour qu'on cotise pour ce chalet, pis on est venu faire le party nous autres, fait que tu viens boire ou non ?

— Pas tout de suite.

La fenêtre se referme, étouffant une insulte. Fusilli se penche à nouveau sur la saillie de béton, tout en essayant de dégager la terre qui la recouvre.

\* \* \*

La voiture de Liza parcourt la collectrice. Le croisement du *flash* brille à travers le pare-brise. Bientôt, elle longe un lot sur la terre nue qui arbore une fondation neuve et un large panneau. « Investissement de 3,9 millions, condominiums modernes », promet-on. « 90 % déjà vendus sur plan », menace-t-on.

— Ça bouge en ville, commente Charlie.

— Hum, oui, lance Liza distraitement.

— Tu penses que ça va brasser dans le chalet en fin de semaine ?

— Bof, pas plus que d'habitude... je trouve juste ça louche que le petit gars veuille rôder autour de là où son père a été trouvé mort.

— Bah, il veut trouver des réponses... Tu comprends, non ?

— Ouais, il peut bien aller fouiller dans la forêt, mais qu'il ne s'en prenne pas aux murs. Imagine qu'il défonce toute.

— Ce serait étonnant.

— Hum...

— Parlant d'étonnant... tu veux vraiment te présenter aux élections ?

— Ça dépend de l'accueil qu'ils vont nous faire à la brasserie, mais ce serait le temps, non ? Ça bouge, comme tu dis.

La voix de Liza chancelle :

— Pis Jeanne veille sur nous.

## **L'ÉCRITURE DE LA PETITE VILLE NORD-AMÉRICAINNE**

## **Introduction : Qui aime les banlieues ?**

Je fais partie de ces gens qui ont mené une autre carrière avant de tenter l'aventure littéraire. Dans mon cas, il s'agit de l'urbanisme, plus particulièrement la gestion des matières résiduelles. L'expérience m'a permis de frayer avec des lobbyistes et des politiciens. L'un de mes collègues travaillait pour un organisme défendant les intérêts des villes de la couronne sud de Montréal et il m'aborde un jour, frustré : il a assisté à une présentation sur « les bonnes pratiques urbanistiques de la communauté métropolitaine de Montréal (CMM) » et les exemples cités concernaient exclusivement l'île de Montréal. Rien sur la rive nord ni sur la rive sud. Pourtant, le territoire de la CMM déborde largement le Saint-Laurent, allant de Mirabel jusqu'à Chambly et de Vaudreuil-Dorion jusqu'à Contrecoeur. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi de « bonnes pratiques » reconnues à Sainte-Julie, Brossard ou Châteauguay ?

« Parce que c'est la banlieue ». La pensée traverse spontanément mon esprit, mais je me tais. Je sortais des bancs d'école, et il faut avouer que mes professeurs, ainsi que les articles scientifiques, ne faisaient pas souvent l'éloge des banlieues. Sans s'étaler sur les enjeux liés à la bétonisation d'espaces naturels, la prolifération du nombre de voitures ou de la ségrégation sociale, signalons simplement que les penseurs de l'aménagement urbain se montrent très critiques envers la façon dont les villes nord-américaines se sont généralement développées depuis 1960. Et ils sont particulièrement sévères envers les municipalités qui se développèrent récemment en périphérie des grands centres. Tant pis pour Brossard (là où j'ai grandi).

Entre mes souvenirs d'enfance et mes expériences de travail à Saint-Constant ou à Beauharnois, ces lieux ont pourtant nourri mon imaginaire, au point où je désire les mettre en scène dans mon écriture. Alors que je m'y attèle et effectue quelques recherches, je tombe sur cette observation d'Élise Lepage, dont l'approche géopoétique

marque les travaux : « La littérature québécoise témoigne fortement de cette relative absence des petites villes, tant que la double polarité Montréal-Québec y est contraignante aussi bien sur le plan institutionnel que sur le plan symbolique [...]. En dehors de ces deux pôles, la mémoire des villages y occupe plus de place que le présent des petites villes » (Lepage, 2015 : 159). La citation exprime l'intérêt des auteurs du Québec envers leur métropole, leur capitale ainsi que les villages bucoliques, mais suggère que le reste du territoire semble négligé. Cette indifférence des écrivains envers la petite ville nord-américaine, s'allie à un dédain particulier pour l'une de ses formes : « La littérature québécoise contemporaine hait les banlieues. C'est une haine qui s'attache à leur forme homogène épousée depuis l'après-guerre », selon le professeur Daniel Laforest (Laforest, 2016 : 107). On ne peut être plus clair.

Bien sûr, toute municipalité autre que Montréal et Québec ne se qualifie pas nécessairement de « banlieue ». La faune urbaine présente une grande variété de modèles, et les dynamiques de villes régionales telles que Granby, Sept-Îles ou La Pocatière diffèrent de celles de banlieues périurbaines comme Repentigny ou Boucherville. Les premières sont des *hubs* relativement autonomes, dotés de la plupart des infrastructures importantes (hôpital, centre administratif, grands employeurs, collège, etc.) et possèdent un pouvoir d'attraction sur les campagnes avoisinantes, alors que les deuxièmes doivent leur développement au lien qu'elles entretiennent avec une plus grosse ville voisine. Pas tout à fait la même chose. D'ailleurs, « les années 2010 ont vu croître l'intérêt pour la ville régionale dans la littérature québécoise » (Laforest, 2016 : 54). Que l'on pense à l'Asbestos de Cassie Bérard, la Grand-Mère de François Blais, la Chicoutimi de Kevin Lambert ou la Granby de William S. Messier, les écrivains sortent davantage des quartiers métropolitains connus. Malgré tout, ces incursions ne sont pas nombreuses et Pierre Nepveu fera remarquer que les « Rivière-du-Loup, La Tuque, Joliette et autre Drummondville de la province seraient ainsi passés à la trappe de l'imaginaire québécois moderne » (Cité dans Laforest, 2016 : 53). Donc, petites villes, villes régionales ou banlieues, toutes semblent subir un sort

similaire de la part des lettres québécoises : une relative indifférence, voire une certaine condescendance. Exclues de l'axe Montréal—Québec—Villages, elles se présentent comme des « lieux amochés assez informes et le plus souvent mal aimés, en même temps que des objets littéraires hautement improbables » (Lepage, 2015 : 159). Et quand on s'y intéresse, ce n'est habituellement pas pour leur rendre hommage. Le contenu et le ton de la plupart des œuvres nous laissent souvent douter de l'affection des auteurs envers ces lieux. Les personnages s'y sentent isolés, déprimés, ils cherchent à s'en échapper ou, sinon, ils prennent un plaisir mesquin à y dénicher les vices de leurs concitoyens. Ce n'est pas le lieu des hautes aspirations. « Les rares articles ayant effleuré le sujet n'en dérogent pas : il n'y aurait qu'un mode de vie périurbain, et celui-ci serait aliéné » (Laforest, 2013 : §9). Omniprésence d'une culture de consommation, pauvreté artistique, conformisme, architecture uniforme, sentiment d'être coincé : « la banlieue génère presque à tout coup le même lot de tropes, de thèmes et d'images constamment ressassés dans le discours social » (Gervais, Van Der Klei et Parent, 2015 : 9). Il serait très ardu d'écrire sur ces lieux tout en évitant les clichés. Moi-même, dans ma création, j'ai eu recours à certains stéréotypes. La question s'impose alors : comment écrire autrement sur la banlieue ? Et par le même souffle, est-il possible de renouveler le discours tenu sur l'ensemble des petites villes nord-américaines et de leur insuffler un peu d'amour ? Kevin Lambert (pas de lien de famille) a lancé que « tu aimeras ce que tu as tué » ; malgré tout, il n'a pas pu s'empêcher de vouloir « tuer Chicoutimi ». La relation entre la littérature québécoise et ses petites villes sera-t-elle inévitablement toxique ?

Il y aurait certes un pont à construire entre les deux pour affermir les liens, mais l'entreprise semble ardue. Ni tout à fait ville, ni tout à fait campagne, le territoire périurbain « reste cet espace indéfini, aux frontières floues, apparemment sans passé, sans ancrage culturel » (Gervais, Van Der Klei et Parent, 2015 : 13). On l'identifie comme un lieu vide, qui aurait déjà été épuisé créativement, empêchant toute pensée innovante à son sujet. Pire, il serait perçu « comme *anhistorique* [...] à l'échelle du territoire

imaginaire québécois dans son ensemble » (Laforest, 2013 : §9). Pourtant, si on additionne les populations de Longueuil, Laval, Terrebonne et autres Lévis, on constate que la majorité des Québécois habitent actuellement à l'extérieur des grandes villes. Il y a de la vie, des drames, il s'y déroule assurément des histoires passionnantes. « À bien des égards, les banlieues sont devenues, aujourd'hui, les lieux où germent les mutations sociales de demain » (Laforest, 2016 : 114). Ce sont des lieux importants qui souffrent néanmoins d'un silence et, à force de les placer dans l'angle mort de la création artistique, peut-être sommes-nous en train de passer à côté de quelque chose. D'où vient une telle attitude d'indifférence ou de dégoût ?

Bien avant moi, Georg Simmel, Charles Baudelaire ou Guy Debord ont arpenté les rues de leurs propres quartiers, carnet à la main, et ont proposé des figures d'habitants ou de visiteurs qui ont contribué à la construction d'un imaginaire urbain. Ils se promenaient toutefois dans des métropoles européennes ; leurs observations peuvent-elles s'appliquer aux petites villes nord-américaines qui nous intéressent ? Peut-être faut-il aller chercher plus localement. Heureusement, la littérature québécoise aussi a développé ses propres figures de l'urbanité (la fameuse « arrivée en ville », qui ouvre souvent le personnage à un nouvel univers de stimulation intellectuelle et de découvertes), mais celles-ci semblent reléguer les banlieues et les petites villes à un rôle de « faire-valoir », pour reprendre les termes de Daniel Laforest. Ces dernières, en plus de jouer un rôle peu enviable, ne se définissent même pas par elles-mêmes, mais toujours par rapport à un autre lieu, que cela soit la grande ville ou la campagne. Il s'avère difficile de créer un imaginaire autour de ce qui ne possède pas une identité propre. Les difficultés de l'écriture des petites villes ne proviendraient pas pour autant d'une incapacité de leur part à stimuler l'esprit, mais plutôt d'un manque d'outils conceptuels ciblés pour y parvenir, ai-je envie de croire. De plus, la vision que l'on s'en fait semble réductrice de la réalité. Elle se base sur « l'idée de la demeure pavillonnaire et de l'étalement alors même que ce type de développement est déstabilisé par l'avènement [...] de nouveaux régimes d'habitation en banlieue,

davantage diversifiés », remarque Michel Nareau (2015 : 152). Certaines œuvres phares ont façonné notre façon de percevoir notre environnement urbain. Elles ont assurément confirmé certaines de nos impressions préconçues, mais elles nous ont peut-être également empêchés de voir que ces petites villes ont évolué depuis. Ma démarche voudrait donc trouver un moyen de remédier à cette lacune.

Que faire de ce manque alors ? Il faudrait peut-être y voir un creux à combler, une opportunité pour la création. « Les *parkings* souvent immensément vides qui la recouvrent [la banlieue] rendent possibles des usages inédits de l'espace », note le philosophe et écrivain Bruce Bégout (2013 : 17), dont les romans sont fortement ancrés dans le territoire urbain. L'écriture des petites villes semble avoir besoin de ses figures, du moins besoin de diversifier celles qui lui furent imposées. Le projet exige des créateurs de l'invention, de la subversion. Ma démarche réflexive veut remonter à la source, en se demandant qu'est-ce qu'une ville, comment cette dernière se développe et comment, à travers l'évolution des différentes trames urbaines, en sommes-nous arrivés à la forme urbanistique qui m'interpelle. Ce périple sera traversé par ma perspective particulière, à cheval entre l'urbanisme et la littérature. Je m'efforcerai donc de tisser des liens entre la ville et l'écriture, comme moyens d'expression artistique.

Cette étude de l'évolution des villes m'amènera également à identifier différentes figures qui pourraient alimenter un imaginaire urbain. Chacune de ces figures « apparaît bel et bien dans ce regard qui s'attarde [et] qui tout à coup se met à construire un objet » (Gervais, 2007 : 16). Stimulant la pensée de son observateur, elles génèrent diverses interprétations. Mon propre récit des *Pâtes* est habité par certaines figures : le motel, les rues entremêlées de la banlieue-spaghettis, etc. Ces dernières alimentent non seulement mon imaginaire, mais me permettent également d'y superposer des couches d'analyse, m'éclairant sur la façon d'habiter un territoire : comment une personne occupe-t-elle un lieu, comment un groupe trace-t-il la trame d'une ville entière et

comment articule-t-on un langage pour mettre en scène ces imaginaires urbains ? En plus de me servir de pistes de réflexion, ces figures me permettront de renouveler le discours sur les petites villes en développant un style moins caustique qu'enjoué.

## **Le développement des villes et celui d'une figure**

Les villes se développent habituellement à partir de points de chute obligatoires, là où les marchandises et les gens doivent débarquer, effectuer un transfert avant de rembarquer dans un autre moyen de transport. Les exemples les plus classiques (New York, Tokyo, Shanghai, Sao Paulo) se situent à un endroit charnière entre la mer et le continent, où les navires océaniques déchargent leur cargaison au port pour que celle-ci soit rechargée sur des barges de rivières, des trains ou des charrettes. Des modèles plus modernes accueillent toutefois d'importants échangeurs autoroutiers ou des aéroports internationaux, tels qu'Atlanta ou Dallas. Ici, les biens et les passagers changeront de camion ou d'avion avant de continuer leur route. Toutes ces opérations monopolisent un travail physique de transbordement, mais impliquent également un fardeau administratif, bureaucratique et bancaire. Ceci sans compter que les commerçants rusés n'attendent pas simplement que leurs marchandises soient chargées à nouveau : tant qu'à les avoir débarquées, aussi bien les transformer pour les revendre plus cher. C'est ainsi que Montréal, point de chute du grain et de la canne à sucre, a accueilli des moulins à farine, une raffinerie de sucre et, éventuellement, la biscuiterie Viau. Une bourgade qui sert de terminus devient le lieu d'un nombre exponentiel d'échanges, ce qui, avec le temps, signifie la génération d'activités connexes et un travail susceptible de la métamorphoser en métropole. Elle se développe donc par un effet d'accumulation, d'empilade, d'émulation.

Demandez aux gens de penser à une ville et ils s'imagineront probablement une ligne de gratte-ciels, des maisons regroupées autour d'une rue pavée ou de quelconques bâtiments — à la rigueur un parc aménagé avec des bancs et des lampadaires. Bref, on se figure la « ville » en fonction de ce que l'humain construit ; le mot « évoque une certaine densité d'habitat et une dominance du bâti sur le non-bâti, c'est un espace dans lequel la nature peut certes plus ou moins s'inscrire, mais qu'en tout cas elle ne

structure pas » (Rémy et Voyé, 1992 : 8). Le paysage urbain porte la marque de l'humain qui l'a ciselé selon ses besoins et les usages normatifs, depuis le premier rond de feu jusqu'aux tours de communications. Demandez ensuite aux gens de vous dire ce que la ville fait et ils nommeront diverses fonctions administratives, des services et autres espaces communautaires, tels que la délivrance de permis, l'entretien des rues, l'enlèvement des déchets, l'aqueduc, la bibliothèque, l'arène. La réponse risque de refléter leurs préoccupations ou leurs intérêts personnels, car la ville se trouve étroitement liée aux éléments les plus fondamentaux de nos vies quotidiennes : eau, hygiène, sécurité, mobilité, loisir, éducation.

Elle est l'agglomérat d'infrastructures et de services qui nous permettent de subsister. Que cela soit derrière des murailles, autour d'une place de marché ou près d'une sortie d'autoroute, on s'y regroupe avec l'espoir d'y obtenir ce qui nous est nécessaire pour vivre et nous enrichir. On retrouve en ville une concentration de richesses, de biens — et surtout des gens, la part sociale. C'est le lieu des grandes ambitions, non seulement grâce à l'accès à des ressources abondantes, mais aussi par la présence de talents les plus variés. Sur notre chemin, nous rencontrons une foule d'artisans à notre service : le boulanger qui cuit notre pain, l'épicier qui rassemble toutes les autres denrées essentielles, le chauffeur d'autobus qui nous conduit au travail, etc. Libérés de toutes ces tâches, nous pouvons consacrer notre temps à notre propre métier et faire profiter la communauté de notre expertise à notre tour. La structure urbaine permet aux individus qui l'habitent de se spécialiser et d'offrir des services inédits. Georg Simmel s'est d'ailleurs étonné du degré de sophistication de Paris quand il y a constaté l'existence de *quatorzièmes*, des personnes « qui, à l'heure du dîner, se tiennent prêtes dans un costume convenable pour qu'on vienne vite les chercher là où on se trouve treize à table » (Simmel, 2018 : 63-64). Quand nous en sommes rendus à ce point de spécialisation, il faut conclure que la ville offre de tout : l'émulation a atteint un sommet.

Dans son essai *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Simmel porte son attention sur ce métier de quatorzième invité. Cette figure stimule son imagination et il s'en sert pour montrer que certaines métropoles européennes ont atteint un degré d'aisance capable de générer les besoins les plus invraisemblables. En effet, imaginez le nombre de réceptions qui se déroulent en ville (et de gens superstitieux qui y participent) pour nécessiter les services d'un individu qui a comme fonction d'éviter un nombre malchanceux d'invités. Dans le cas de la petite ville nord-américaine, je ne me suis pas imaginé jusqu'où peut aller l'émulation d'expertises diverses, mais je me suis demandé par où elle commence ; quels sont les premiers métiers à s'implanter dans une communauté ? Mon roman énonce en rafale des hypothèses lorsque j'évoque les commerces gérés par les parents de Charlie (un garage, un dépanneur, un restaurant, une imprimerie). Chacun d'entre eux aurait pu agir comme figure pour alimenter l'imaginaire des *Pâtes*, mais je décide ici d'interroger le rôle du notaire.

Une ville nécessite rapidement un médiateur. La spécialisation des artisans amène une interdépendance ; notre *quatorzième* a besoin d'un barbier, d'un tailleur, d'une réception et de treize convives superstitieux pour pratiquer son art — et tous ces gens doivent être connectés pour échanger leurs services. La ville se développe « au centre d'un réseau de voies [...] un réseau d'échanges, tissé par la monnaie qui y circule » (Kerbrat, 1995 : 32). Ces échanges structurent l'activité humaine et l'amènent à se concentrer à certains endroits précis. La ville, c'est les habitants, mais aussi le réseau de relations qu'ils forment ; il s'agit du « lieu du vivre ensemble » (Bernié-Boissard, 2008 : 8). Y habiter signifie entrer en contact et interagir avec une foule d'individus que nous ne connaissons pas d'emblée. Mais comment parvenir à établir ces relations de manière harmonieuse ? « Il semble que la ville soit à l'origine de ces règles qui régissent le comportement des hommes de façon à ce qu'ils cohabitent agréablement, sans se heurter, se blesser les uns les autres », postule Marie-Claire Kerbrat (1995 : V). Donc, à défaut de s'établir sur une connivence intuitive entre interlocuteurs, les échanges doivent être balisés par des normes qui assurent la bonne entente. Un contrat

social, en somme. Il est attendu d'un citoyen qu'il connaisse minimalement les règles en cours, il en va de son statut et de ses relations. Évidemment (spécialisation oblige), il ne maîtrise pas tout de la loi, mais peut s'appuyer sur un expert pour l'aider au besoin. Ce n'est pas un hasard si l'un des premiers professionnels à s'installer dans une localité s'avère être un notaire. Ce juriste de première instance peut superviser la production de documents officiels, chaperonner les partis lors d'échanges commerciaux, prodiguer des conseils sur l'application des lois et prévenir les litiges. Le bureau du notaire agit comme la première ligne de défense du vivre ensemble, l'un des premiers services à s'implanter dans une petite municipalité. C'est pour ces raisons que j'ai choisi d'exploiter cette figure dans mon récit sur Les Pâtes.

Peut-être faut-il que je m'attarde à cette notion de figure avant de continuer. Je l'ai évoquée comme quelque chose qui capte l'attention. Elle « est un objet qui s'impose au regard. Cet objet est un signe, c'est-à-dire qu'il renvoie à quelque chose d'autre, auquel il sert d'interface et de relais » (Gervais, 2008 : 24). Pour Simmel, la figure du *quatorzième* incarne la diversité des expériences vécues dans la grande ville et elle lui sert d'ouverture sur une réflexion plus large portant sur la stimulation qu'un esprit peut ressentir dans un tel lieu. Pour mon récit, la figure du notaire permet de lier un moment phare dans la création d'une communauté avec un moyen de prévenir des conflits entre les personnages. J'ai explicitement exprimé son rôle de médiateur dans l'une des « capsules informatives » du roman, et le personnage de monsieur Duquette s'en sert justement comme bouclier pour éviter toute confrontation avec Liza. Étant donné la responsabilité de monsieur Duquette dans la mort de Jeanne, le lecteur aurait pu s'attendre à des scènes d'affrontement entre Liza et l'homme ou, du moins, s'attendre à ce qu'elle le questionne sérieusement à propos du legs du terrain. Toutefois, les tactiques d'évitement de monsieur Duquette (à défaut d'être saines) lui épargnent ce face-à-face. J'ai ainsi créé une scène et élaboré les tactiques de l'un de mes personnages en me basant sur la simple idée que le notaire peut agir comme arbitre. « La figure, une fois saisie, est au cœur d'une construction imaginaire. Elle ne reste pas statique, mais

génère des interprétations [et nous permet d'ériger] une vie entière sur la base d'un coup d'œil » (Gervais, 2007 : 17). J'ai conçu la figure du notaire à partir d'un principe énoncé sur le site Internet de la Chambre des notaires du Québec : « une approche axée sur la prévention et la conciliation ». On pourrait m'objecter que le notaire de la scène se déroulant dans son bureau, dans *Les Pâtes*, ne fait pas réellement de conciliation et que, de plus, il est manipulé par monsieur Duquette, qui cherche à orchestrer sa fuite. À ce propos, « une figure, pour se déployer, requiert non seulement d'être aperçue et imaginée, mais aussi d'être manipulée » (Gervais, 2007 : 20). La manipulation de la figure proposée par Gervais diffère de celle opérée par monsieur Duquette du fait qu'elle n'est pas insidieuse ou trompeuse, mais elle s'en rapproche, car elle cherche à opérationnaliser l'objet dont elle se saisit. En ce sens, mon but n'était pas de montrer fidèlement le labeur quotidien du notaire, mais d'utiliser une idée que l'on peut se faire de son travail pour dévoiler le dessein des personnages qui sont en relation avec cette figure.

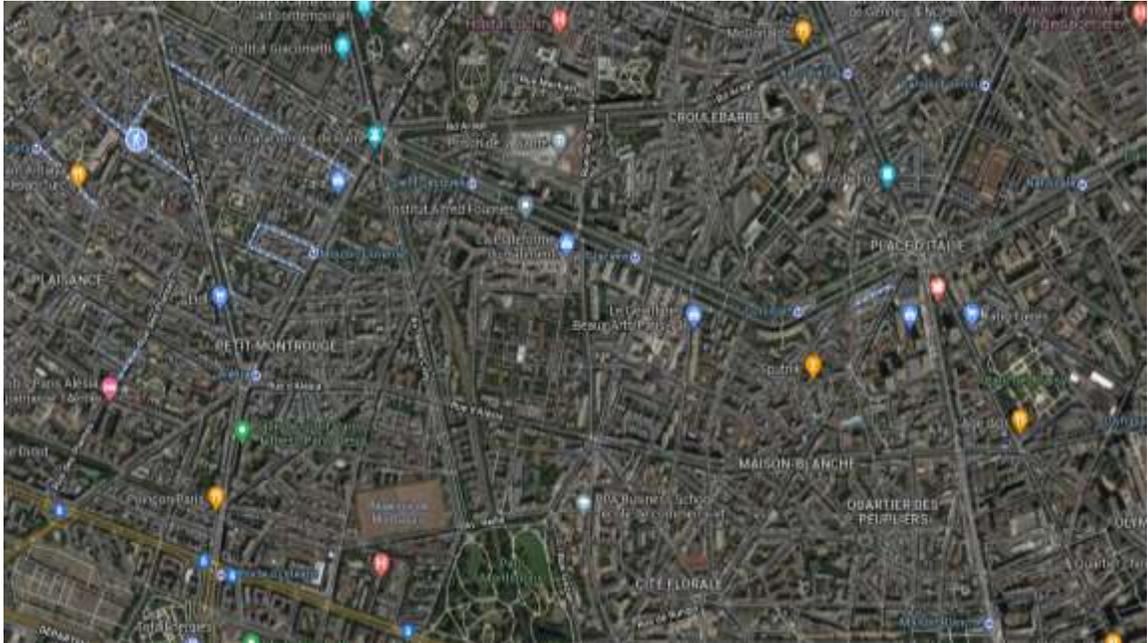
Même s'il représentait bien l'activité tertiaire d'une petite ville — un élément essentiel de l'imaginaire que je désirais déployer —, le notaire reste plutôt discret dans mon roman : il ne croise jamais le chemin de Jeanne, le personnage principal. D'autres figures influencent toutefois sa route, son destin, et un exemple qui se rapproche davantage de l'urbanisme s'avère être la forme des rues, ce que je nommerais « la trame urbaine ».

## **Trames urbaines et écriture, entre labyrinthes et spaghettis**

Les villes changent et leurs formes évoluent dans le temps. Au Moyen Âge, les bourgs se développaient autour d'une place centrale (place du marché, lieu de culte, tour de défense). Les lots étaient reliés « par des voies de circulation radio-centriques » (Laterrasse, 2016 : §4) et s'étendaient en des cercles de plus en plus larges, au point où ils pouvaient rejoindre les frontières d'une autre bourgade. Plusieurs métropoles européennes résultent de la fusion de ces anciens développements, pour former une trame semblable à une somme de toiles d'araignée (comme à Paris où l'effet est amplifié par les percées des grands boulevards). Cette forme illustre un certain pouvoir centralisateur, car les voies convergent en un point unique. En tant que touriste nord-américain, je me souviens d'avoir été tout d'abord désorienté par cette trame qui me semblait chaotique. Comment se retrouver dans un tel labyrinthe, tout est croche ? Une discussion avec un Français m'a toutefois forcé à revoir ma perspective : « Impossible de s'y perdre réellement, car on finit toujours par arriver quelque part. » Sa logique se résumait à ceci : puisque le système est radio-centrique, l'explorateur va théoriquement être conduit en son centre, pour autant qu'il continue d'avancer. Une destination sûre l'attend : un café, un marché, un repère. Si on accepte le proverbe que tous les chemins mènent à Rome, on va finir par s'y rendre, à condition de faire confiance aux chemins.

Image 1 Paris avec une trame orientée autour de divers points centraux

Source : Google map

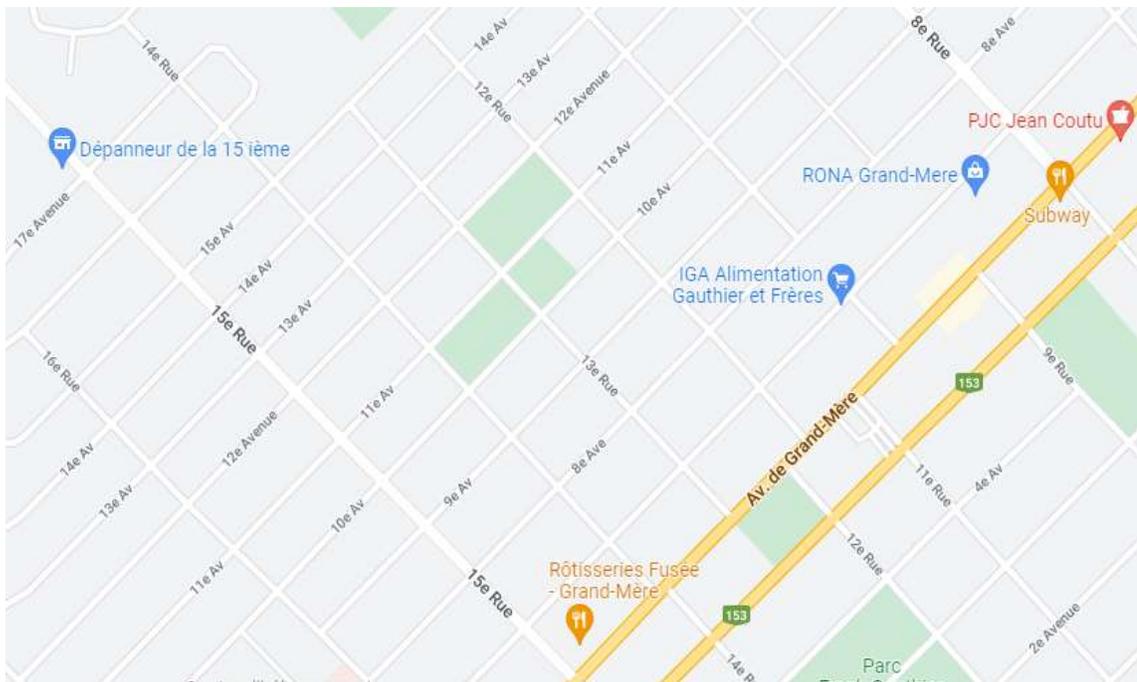


En Amérique, il est rare de trouver de telles trames radio-centriques. Plutôt que de converger vers un centre, on préfère « articuler dans la conception des réseaux de voirie l'urbanisme en damier qui facilite l'écoulement des flux » (Laterrasse, 2016 : résumé). Le développement de cités comme Montréal, New York, Détroit (ou plus modestement Grand-Mère) riment avec la révolution industrielle, où l'on assiste à l'augmentation de la densité urbaine : l'explosion des capacités de production, la convergence des travailleurs dans une même usine et l'empilement des familles dans des logements. Les rues dessinées en damier multiplient les points d'entrée et de sortie ; elles permettent au tissu urbain de s'adapter à l'augmentation des flux de marchandises et de personnes. Des architectes du mouvement moderniste appuient l'idée d'imposer une forme rectiligne à la ville, avec Le Corbusier en tête : « La circulation exige la [ligne] droite. La droite est saine aussi à l'âme des villes. La courbe est ruineuse, difficile et dangereuse ; elle paralyse » (Laterrasse, 2016 : §22). La ville devient cartésienne, adoptant la forme de la grille, la toponymie se transforme en coordonnées avec ses rues

et avenues numérotées. Même les adresses répondent parfois à un code précis (à Montréal, le point zéro se trouve au sud et les adresses augmentent toutes au même rythme, en montant vers le nord ; pour deux rues parallèles, les adresses du 850 se trouvent à la même hauteur).

Image 2 Quartier de Grand-Mère (Shawinigan) avec une trame en damier

Source : Google map



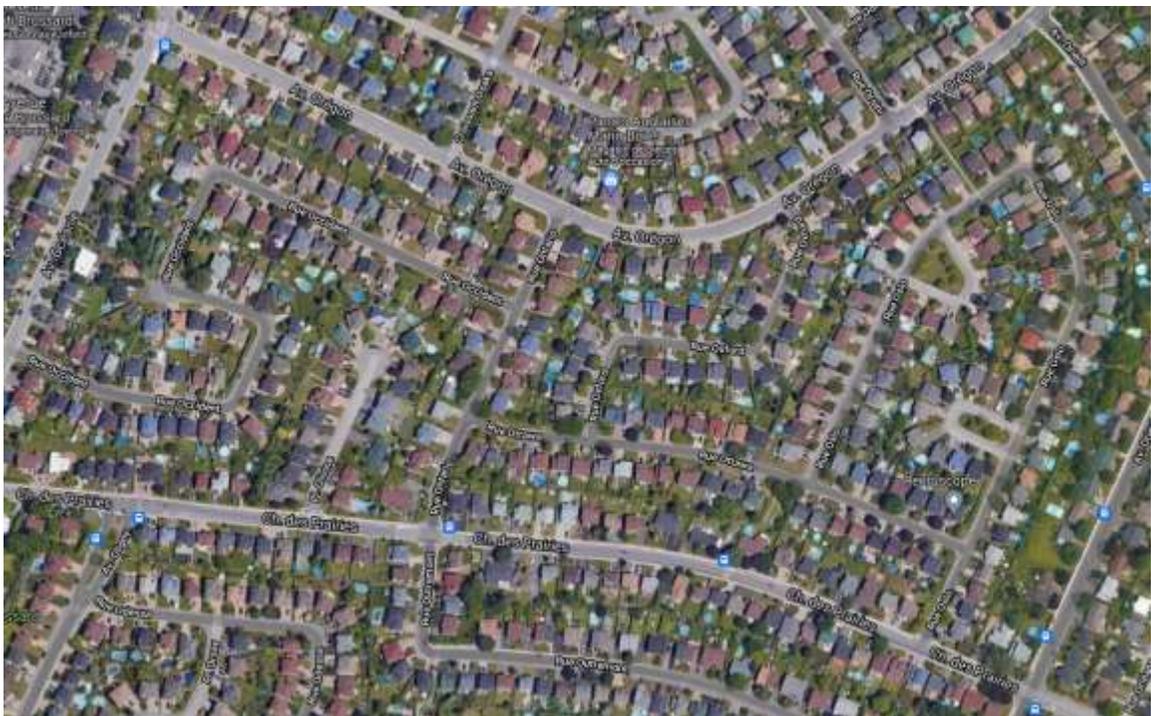
J'avais défié mon interlocuteur français au sujet de la trame en damier : comment peux-tu te perdre avec un système aussi ordonné ? « Il faut apprendre toutes ces règles juste pour marcher ? Trop compliqué et rien de naturel : je m'y perds pour sûr. » J'avais entendu sa réponse, mais sans réellement la comprendre. Différentes conceptions, différents dédales.

Les années d'après-guerre voient la popularisation d'une autre trame urbaine, celle que nous associons à la banlieue. Les maisons unifamiliales, les cours et espaces de

stationnement privés, les quartiers sans véritable centre ainsi que les petites rues entortillées : bienvenue dans la banlieue-spaghettis. Mais il ne faut pas se méprendre, l'abandon de la stricte grille cartésienne ne signifie pas l'abandon de la planification urbaine ; on poursuit simplement d'autres objectifs. L'imposition de la courbe sur la ligne droite dompte la vitesse automobile, alors que la création d'enclaves repliées sur elles-mêmes dessine « un cadre de vie tranquille à l'écart de l'animation et exempt de circulation de transit » (Vivre en ville, 2018). Cette forme permet aux promoteurs de vendre à leurs clients le rêve d'une existence paisible.

Image 3 Quartier de Brossard avec une trame « de banlieue » sans véritable centre

Source : Google map



Elle leur permet également de vendre davantage de terrains, car cette trame maximise le nombre de lots disponibles par rapport à la superficie totale des rues à entretenir (Vivre en ville, 2018). Si la banlieue est fortement associée au consumérisme, ce n'est pas simplement parce qu'on y retrouve des centres commerciaux, mais aussi

parce que sa forme la plus stéréotypée découle d'une logique marchande. Cet amalgame de petites rues entortillées, marquées par « une absence de hiérarchie viaire » (Vivre en ville, 2018), maximise les profits des promoteurs ainsi que les taxes touchées par la municipalité, mais présente une trame qui peut désorienter les visiteurs. Des spaghettis servis pour un labyrinthe rentable. Peu importe la trame privilégiée, l'orientation en milieu urbain semble toujours présenter un défi.

Plus que sur les cartes géographiques, « la présence du labyrinthe dans les arts est incontournable » (Gervais, 2008 : 21). Du combat entre Thésée et le Minotaure, jusqu'à la poursuite finale dans *The Shining*, en passant par les cailloux du Petit Poucet et les *Fictions* de Jorge Luis Borges, de nombreux dédales peuplent nos histoires. Une explication de l'intérêt littéraire envers le labyrinthe se base sur l'idée que « s'il y a un récit [...] il y a une action qui rétablit l'équilibre. Le récit se déploie donc sur l'attente de cette action réparatrice et du rétablissement de l'équilibre qui en découle » (Gervais, 2008 : 13). Le jeu de l'écrivain consiste alors à retarder l'accomplissement de ladite action réparatrice, tout en faisant monter la tension pour le lecteur. Dans ce cas, les tours et les détours du labyrinthe apparaissent « comme la contrainte par excellence » (Gervais, 2008 : 13), tout en générant les conditions d'une histoire qui tient en haleine.

Pour l'écrivain, le labyrinthe représente également un moment de désorientation. Perdu dans un ensemble qui dépasse son entendement, l'esprit s'active et tente de saisir les éléments devant lui pour orienter le prochain mouvement. C'est un lieu pour une « pensée qui capte, sans pour autant retenir l'ordre des choses, une pensée désordonnée qui se réinvente sans cesse, car elle ne se repose pas sur ce qui est déjà établi [...] c'est la définition même du musement. » (Gervais, 2008 : 35). Ce concept de musement, Charles Sanders Peirce l'identifie comme un jeu, « le libre exercice de nos capacités » (Cité dans Deledalle, 1990 : 174). Michel Balat y voit, quant à lui, un flot continu de la pensée, proche de l'errance d'un esprit lunatique. Dans mon cas, j'y reconnais la fusion

entre les mots *muse* et *mouvement* ; donc une mobilité, à la fois de l'esprit et du corps, qui provoque l'inspiration. Le labyrinthe est un lieu de musement parce qu'il offre une variété de parcours, mais aussi un chemin qui peut s'étirer indéfiniment. La trame urbaine offre la même chose, et ce n'est pas un hasard si elle fut souvent parcourue par des écrivains en recherche d'inspiration.

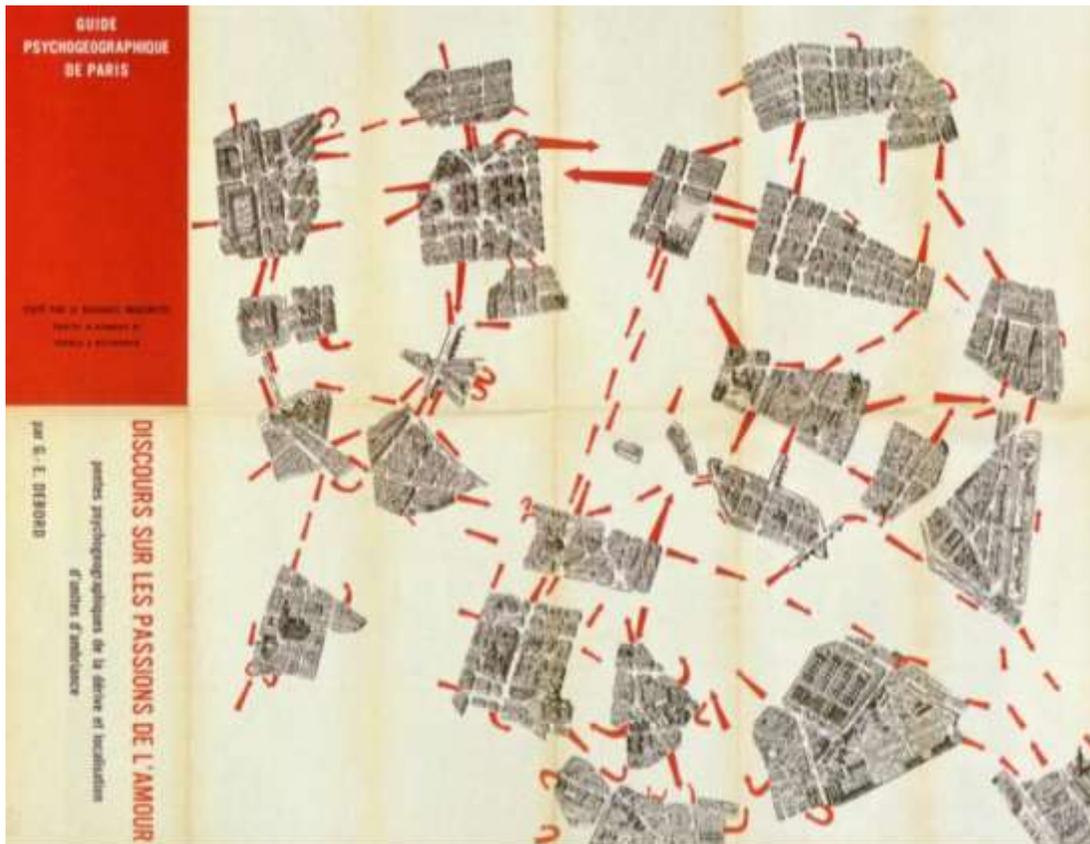
Charles Baudelaire s'impose comme précurseur avec sa figure du flâneur. « Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde, tels sont quelques-uns des moindres plaisirs de ces esprits indépendants, passionnés, impartiaux » (Baudelaire, 2009 [1869] : 16). Il défend l'idée d'un explorateur qui parcourt les cités, toujours en mouvement, et qui observe ce qui s'y déroule, tout en conservant son autonomie d'esprit grâce à une distance qui protège sa subjectivité. Guy Debord s'inspirera de cette figure en lui proposant une méthode d'exploration qu'il appelle la *dérive*. Il identifie cette dernière à « une technique du passage hâtif, à travers des ambiances variées [qui recherche] l'affirmation d'un comportement ludique-constructif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade » (Debord, 1958). La *dérive* se déroule en milieu urbain, parce que « l'errance en rase campagne est évidemment déprimante [et que la ville offre] des centres de possibilités et de significations » (Debord, 1958). Elle se pratique en rejetant d'emblée les contraintes utilitaires de nos déplacements (boulot, épicerie, bar, etc.), pour préférer une déambulation spontanée. Le parcours ne serait toutefois pas purement aléatoire, car la ville est dotée d'un « relief psychogéographique » (Debord, 1958) qui influence les passants. Tout comme un relief morphologique qui, tour à tour, bloque ou facilite l'écoulement des eaux avec des saillies ou des creux, le relief psychogéographique provoque des courants de circulation. Le passant peut se sentir attiré par de larges avenues animées, des percées visuelles et des points de vue, tout comme se trouver coincé par des obstacles comme une autoroute urbaine, une façade de bâtiment inquiétante ou une clôture surmontée de barbelés. La qualification d'attirant ou de rebutant varie toutefois selon les

personnalités. En se laissant aller librement à leurs impressions, les marcheurs — la *dérive* utilise implicitement la marche, même si elle permet l’usage occasionnel d’un taxi — tracent un chemin qui interpelle leur subjectivité. Ce chemin peut néanmoins être partagé, et cartographié, car même si les avis diffèrent, tous demeurent sensibles au relief psychogéographique de la ville.

Les dériveurs construisent ainsi des parcours thématiques qu’ils élaborent par l’accumulation et l’émulation de quartiers visités ainsi que de directions prises. Il ne s’agit pas tant d’une manière de faire tourisme que d’un processus créatif qui utilise le tissu urbain et le mouvement comme matériaux.

Image 4 Carte d’une *dérive* à Paris

Source : <https://thedesignedplace.wordpress.com/2012/10/23/theory-of-the-derive/>



De notre côté de l'Atlantique, au Québec, André Carpentier théorise quant à lui sa figure de déambulateur urbain qui, à l'instar du dériveur de Debord, « consent à perdre certains repères et à se laisser guider par la perception immédiate » (Carpentier, 2006 : 190). Il parcourt la ville et l'investit de tous ses sens, attentif à ce qui l'interpelle. Sa pratique s'arrime bien à la forme du labyrinthe, car il « se laisse distraitement porter vers des dislocations, des anfractuosités, des saillies, vers le chaos et le hasard qui façonnent l'hétérogène du lieu » (Carpentier, 2006 : 198). La déambulation dans l'inextricable et l'écriture se lient aussi bien ensemble, car elles « ont en commun les détours et retours, les contournements, les arrêts, les audaces, les errements, les abandons » (Carpentier, 2006 : 201). Le déambulateur de Carpentier circule inévitablement à pied : « l'acte de marcher est au système urbain ce que l'énonciation est à la langue, comme un mode d'appropriation du système topographique par le piéton. Marcher serait comme faire des phrases dans l'espace langagier » (Carpentier, 2006 : 202). L'analogie entre le piéton et l'écrivain apparaît ici clairement, difficile d'imaginer le déambulateur ailleurs que dans ses souliers.

Or, tous ces flâneurs, dériveurs et déambulateurs ont-ils réellement leur place dans la petite ville nord-américaine ? Les circonvolutions de leurs quartiers en banlieue-spaghettis suffisent-elles à la qualifier de véritable labyrinthe ? Guy Debord trouverait-il suffisamment d'ambiances variées dans des quartiers résidentiels où « toutes les maisons se ressembl[ent] » (Loiselle, 2015 : 122) ? Carpentier aimerait-il réellement parcourir à pied des quartiers conçus principalement pour l'automobile ? Certains sont sceptiques : « Disons-le tout de suite : on ne flâne pas dans la suburbia » (Bégout, 2013 : 18), et ce scepticisme alimente le dédain littéraire que j'ai déjà évoqué envers la petite ville nord-américaine. Il semble difficile de valoriser l'exploration d'un lieu où on « n'aspire qu'à une chose : rentrer à la maison » (Bégout, 2013 : 20). Une cause perdue ? Peut-être faudrait-il adapter les figures proposées d'explorateurs urbains pour la petite ville nord-américaine. Pour ce faire, j'ai proposé des personnages qui naviguent dans les Pâtes à leur façon. Ils y reconnaissent les obstacles (« Je me perds dans ton coin, les

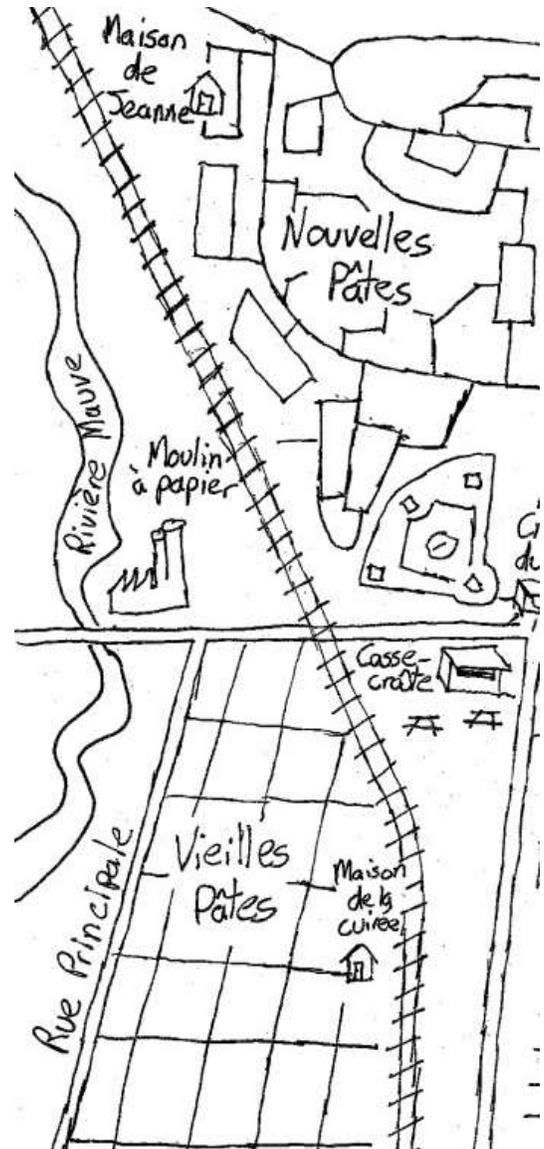
rues sont toutes mêlées», dit Fusilli), mais développent aussi des stratégies d'orientation (comme monsieur Duquette qui suit la rivière lors de la battue pour trouver des indices). Toutefois, personne n'explore avec autant de liberté que Jeanne qui pique à travers les terrains ou les bois.

## Les obstacles des spaghettis

Une ville ne se limite pas à une seule trame. Brossard, malgré son titre de banlieue-dortoir, contient quelques quartiers en damier et Grand-Mère affiche quelques rues recourbées dans les secteurs plus récents. En fait, la trame des rues trahit l'âge du quartier dans lequel elle se dessine. Pour le cas des petites villes nord-américaines, la grille est souvent adoptée pour les secteurs qui se développèrent avant la Deuxième Guerre mondiale et les spaghettis pour ceux qui poussèrent après. Considérant que la ville se développe par un effet d'empilade et d'émulation, ses éléments se construisent en succession et adoptent les formes et usages de leur époque. Un œil averti peut donc « lire » l'historique d'une municipalité en regardant sa carte. C'est ce que j'ai proposé avec les deux quartiers de ma ville fictive, soit les « Vieilles Pâtes » et les « Nouvelles Pâtes ».

Cette juxtaposition de trames différentes transforme la ville en un patchwork qui accentue l'effet inextricable qu'elle peut avoir sur son visiteur. Ce dernier, désorienté par les variations de forme, a vraiment l'impression de pénétrer dans un labyrinthe.

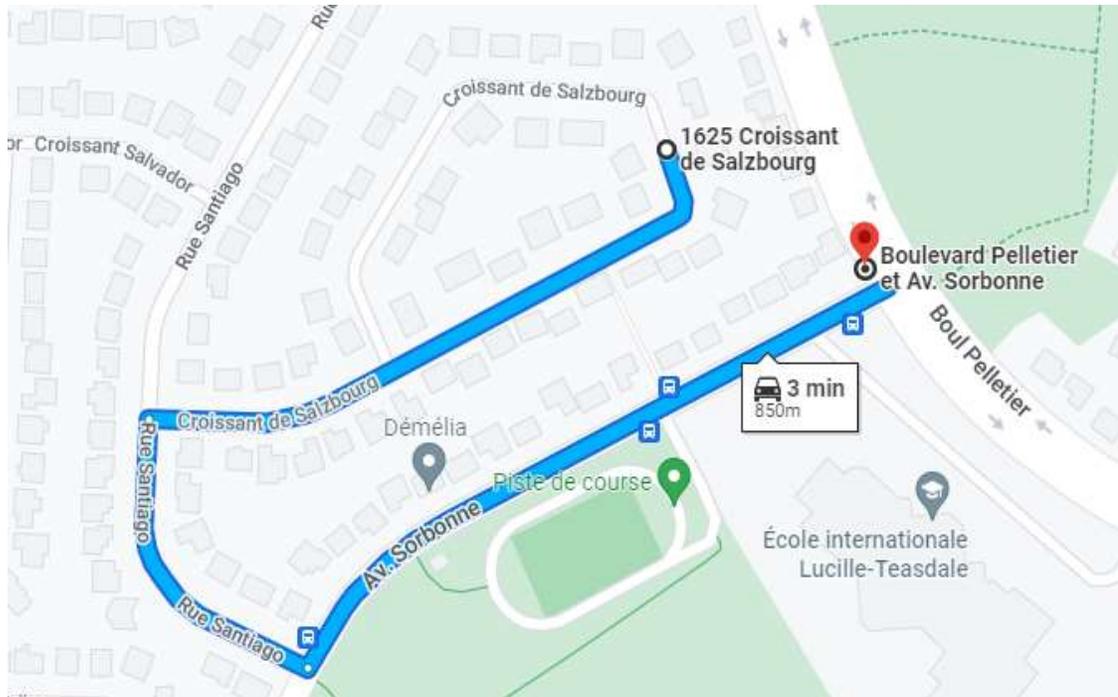
Image 5 Les deux principaux quartiers des Pâtes



J'ai voulu rendre aux rues de la petite ville nord-américaine la diversité qui leur est due, car j'ai l'impression qu'on singularise beaucoup cette dernière autour de la seule trame de la banlieue-spaghettis. Il ne faut pas le nier, toutefois, cette forme a de l'impact sur l'imaginaire : « culs des sacs, rues sinueuses sont autant de métaphores au creux desquelles se cachent toutes les névroses et les peurs de la famille américaine », observe Carole David (2015 : 138). La forme dérange, mais pourquoi ? Peut-être un sentiment de s'y sentir coincé. « La banlieue et ses maisons participent aussi à l'imaginaire de la réclusion » (David, 2015 : 138). Elle provoque le désir de s'en échapper, mais présente des obstacles à la réalisation de ce dessein. La forme des rues contribue à cette impression, avec ses enclaves qui protègent peut-être ses habitants de la circulation de l'extérieur, mais qui les isolent aussi à l'intérieur. La banlieue-spaghettis met à l'écart, pour le meilleur et pour le pire, en réduisant les points d'accès et en dilatant les distances à parcourir. L'image 6 illustre bien le phénomène, avec les habitants du 1625 Croissant de Salzbouurg, situés tout près du boulevard Pelletier à vol d'oiseau, mais qui doivent néanmoins parcourir 850 mètres, ainsi que quelques détours, pour atteindre la première issue de leur quartier résidentiel — et comme pour Jeanne, cela ne les conduit qu'au boulevard : leur véritable destination se trouve encore plus loin.

Image 6 Itinéraire du Croissant de Salzbourg jusqu'au boulevard Pelletier

Source : Google map



J'ai personnellement grandi dans ce genre de croissant et j'ai été chanceux de m'y installer tout au début de la construction du quartier, en même temps que de nombreuses jeunes familles avec des enfants de mon âge. Plusieurs de mes amis habitaient les maisons voisines et l'enclave de ma rue devenait synonyme de parties de hockey ainsi que de récoltes fructueuses à l'Halloween. Le rêve vendu a fonctionné un moment, mais il n'a pas duré. Le quartier a vieilli, le nombre de maisons allumées le soir du 31 octobre a diminué. Les intérêts ont changé aussi : enfant, j'étais heureux d'utiliser ma rue déserte comme terrain de jeu ; adolescent, il m'agaçait d'avoir à marcher plus d'un kilomètre avant d'atteindre le premier dépanneur. Cette distance peut paraître ridicule à l'automobiliste (« ça prend deux minutes en voiture », comme dirait Liza, la mère de Jeanne), mais elle l'est moins pour un piéton. En urbanisme, il existe de nombreuses études sur les itinéraires que les gens sont prêts à parcourir pour atteindre leur destination et les réponses varient. « On estime qu'une distance de

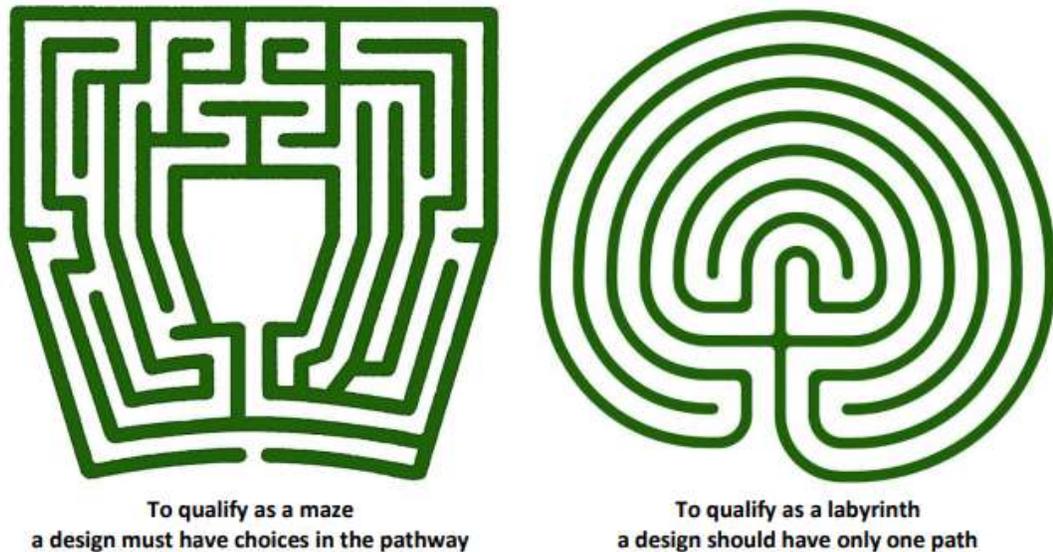
500 mètres est généralement acceptable pour marcher jusqu'à un arrêt d'autobus, tandis que cette distance peut aller jusqu'à un kilomètre pour rejoindre une station de métro » (Vivre en ville, 2021). Ces distances se dilatent évidemment en voiture. Où je travaillais, nous utilisions plutôt une mesure temporelle : nous estimions que les gens seraient moins enclins à fréquenter un lieu si ce dernier se trouvait à plus d'un quart d'heure de route de la maison. Pour un automobiliste en milieu urbain, cela représente entre sept et huit kilomètres, alors que pour un piéton cela fait 1250 mètres (selon la vitesse moyenne de Google map). Et si les mille premiers mètres ne servent qu'à sortir de l'enclave de sa rue, ça n'ouvre pas de très larges horizons. J'ai abordé la question de ce premier kilomètre à parcourir *avant de réellement sortir de chez soi* dans mon roman, à travers la lassitude qu'il provoque chez Jeanne. Cette fatigue est un symptôme qu'exacerbe la figure de la banlieue-spaghettis chez les adolescents qui l'habitent. Cette trame entremêlée ne représente pas un labyrinthe risquant réellement de les perdre, mais plutôt un parcours fastidieux qui éprouve la patience de tous ceux qui ne possèdent pas de voiture (je reviendrai sur la question des moyens de transport).

Alors que la langue française ne reconnaît que le mot « labyrinthe », la langue anglaise offre une nuance entre *maze* et *labyrinth*. Techniquement, le *maze* doit permettre des choix dans le parcours (Saward, 2017). Il est doté d'une ou de plusieurs issues et le chemin pour y accéder donne l'opportunité au visiteur de prendre ses décisions sur la direction à emprunter. Bertrand Gervais nomme ce lieu : *labyrinthe à ligne brisée*. Il offre une liberté dans la déambulation et « rend le voyageur [...] responsable de son destin » (Gervais, 2008 : 12). En sortir demande un mélange de mémoire (je suis déjà passé par là, essayons l'autre chemin), de ruses (le fil d'Ariane, les cailloux du Petit Poucet), d'intuition et de chance. Le défi qu'il propose s'apparente à celui de beaucoup de jeux de table qui demandent aux joueurs de retenir des informations, d'élaborer des tactiques, d'estimer ce qui pourrait fonctionner et de rouler

les dés. Le labyrinthe à ligne brisée incarne le ludisme, en donnant à ses visiteurs le sentiment de progresser (littéralement et figurativement), non seulement vers la sortie, mais aussi dans le développement de leurs capacités — vitesse de marche, mémoire, sens de l'orientation, jugement, débrouillardise, etc. Un bon jeu promet toujours un défi qui fait appel à l'habileté du participant. Le doute qu'il peut éprouver face à sa victoire ajoute à l'excitation, mais ce dernier garde une impression de pouvoir mettre à profit ses capacités, et ce même si cette impression est fautive (les gens qui se passionnent pour les jeux de hasard entretiennent l'illusion qu'ils sont en contrôle ou que la machine « va bientôt payer », par exemple). Pour ces raisons, les flâneurs, dériveurs et déambulateurs apprécient la forme du labyrinthe à ligne brisée, que l'on retrouve dans la trame radio-centrique des rues de métropoles européennes. Ils décident de prendre à gauche ou à droite, de se perdre momentanément en se laissant dériver vers le centre, à leur rythme, au hasard des décisions... et de finir la promenade sur la terrasse d'un café. La trame en damier, malgré sa forme ordonnée, se qualifie également de labyrinthe à ligne brisée, au sens où elle offre des choix dans le chemin à prendre et elle permet le développement de tactiques pour s'orienter (suivre les adresses dans un ordre décroissant, pour atteindre le point zéro qui est souvent la croisée avec la rue principale).

Image 7 Maze (ligne brisée) vs *labyrinth* (ligne continue)

Source : Jeff Saward sur <https://labyrinthos.net/Labyrinth%20Typology.pdf>



Il existe un autre type de dédale que le *maze*, soit le *labyrinth*. Ce dernier ne contient qu'une seule voie qui mène à son cœur (Saward, 2017). Le réseau complexe de circonvolutions sert volontairement à désorienter le visiteur qui se trouve perdu non pas à cause de ses choix, mais parce que l'architecture même a eu raison de ses capacités d'orientation. En français, on l'appelle le *labyrinthe à ligne continue*. Son tracé unique « inspire l'immobilité et le désespoir » (Gervais, 2008 : 12), plutôt que le sentiment de progression ludique qu'offre le labyrinthe à ligne brisée. Il ne s'agit plus d'un jeu qui interpelle la libre déambulation, mais plutôt d'un chemin de croix qui teste la persévérance. Avec ses détours qui retardent l'avancée d'une route, laquelle ne débouche que sur une issue, la banlieue-spaghettis s'apparente au labyrinthe à ligne continue. Sa similitude avec une figure inspirant l'immobilité et le désespoir pourrait expliquer pourquoi certains auteurs québécois s'y sentent déprimés, abattus, et pourquoi ils mettent en scène des personnages qui fantasment sur le fait de s'en échapper. Mon personnage principal, Jeanne, partage ce sentiment et exprime le désir de sortir des Pâtes. Je n'ai toutefois pas idéalisé sa fuite, car l'adolescente se retrouve

au mieux confinée dans un chalet miteux, avant de se faire littéralement emmurer dans un solage. Je ne voulais pas résoudre le malaise de la banlieue par la traditionnelle *entrée en ville*. Pour moi, la solution se trouve *in situ*, sur le territoire même des Pâtes. Jeanne s'échappait chaque jour du labyrinthe à ligne continue de son quartier (Nouvelles Pâtes), en traînant avec ses amis de l'école, en faisant l'inventaire du dépanneur (malgré son ennui face à son beau-père), ou en visitant le terrain de monsieur Duquette. Il lui en coûtait toutefois de réintégrer son chez-soi et elle retardait constamment le moment de son retour, tout en cherchant un moyen de ne plus y revenir. Obnubilée par cet objectif, elle n'a pas constaté qu'elle avait déjà développé une technique de résistance vis-à-vis de la trame contraignante du labyrinthe à ligne continue : Jeanne pratique l'art de la percée, en piquant à travers la cour de ses voisins. Elle s'est fait avertir par sa mère, mais elle utilise une dernière fois la tactique pour rejoindre le cœur du terrain de monsieur Duquette après sa fuite du véhicule de Fusilli.

La percée aide le piéton à couper court aux détours et lui permet d'arriver plus rapidement à sa destination. Cette seule technique ne suffit cependant pas à revaloriser le lieu, car la banlieue-spaghettis cumule d'autres moyens de dilater les distances et d'ennuyer les déambulateurs.

## Maisons monotones, pâtes longues

« La diversité des activités urbaines dans un milieu densément peuplé [constitue] la base d'un bon potentiel piétonnier » (Vivre en ville, 2021). Pour être agréable au déambulateur, la ville doit offrir une concentration et une variété d'objets à voir, percevoir, ressentir. Son imagination exige un buffet pour les sens et l'esprit. Georg Simmel appuie cette idée, déclarant que « la base psychologique, sur laquelle repose le type des individus habitant la grande ville, est l'intensification de la vie nerveuse, qui résulte du changement ininterrompu des impressions internes et externes » (2018 : 13). Voilà qui rejoint la dérive de Debord, avec ses « ambiances variées ». Or, l'un des tropes de la banlieue est la standardisation de l'architecture ; il faut que toutes les maisons s'y ressemblent. Il s'agit du souvenir de Fannie Loïselle, dans *Inventer une mémoire pour la banlieue*, qui partage cet avis avec de nombreux autres auteurs. Certaines anecdotes historiques peuvent expliquer la réputation d'uniformité de la banlieue. Nous pouvons nommer l'un des programmes majeurs d'accès à la propriété de la Société canadienne d'hypothèques et de logement (SCHL) qui avertissait les constructeurs potentiels qu'ils devaient répondre aux besoins d'un occupant type appelé « Monsieur Canada » : « Monsieur Canada n'a pas de préférence de style, mais il n'aime pas le "bizarre" ni le "pittoresque" » (Lachance, 2015 : 35). Autrement dit, vous êtes libres de construire ce que vous voulez, mais ne dérogez pas de la ligne éditoriale. De plus, ce « projet que la SCHL théorise dans les années 50, lequel tient autant de la planification urbaine que du programme idéologique, [défend le] style de vie de la famille nucléaire » (Lachance, 2015 : 39). Donc, prévoyez vos habitations pour qu'elles puissent abriter deux adultes et deux enfants. Devant de telles contraintes, il ne faut pas s'étonner que les milliers de bungalows résultant de ce programme se ressemblent un peu. La SCHL est loin d'être la seule fautive, car de nombreux promoteurs privés ont par la suite proposé des projets résidentiels trahissant le copier-coller. On peut reconnaître les quartiers qui furent construits par un unique maître

d'œuvre, car sa griffe se répète à chaque porte. Cette monotonie architecturale contribue-t-elle à créer une impression de dilatation des distances ? Telle une balade sur l'autoroute 20, le parcours est-il si ennuyeux qu'il semble s'étirer indéfiniment ? L'opinion fut exprimée, mais je ne la partage pas. Ce n'est d'ailleurs pas une piste que j'ai explorée avec *Les Pâtes*. L'uniformité de design se retrouve dans certains secteurs péri-urbains, avec des habitations dites « clé en main », mais ce n'est pas mon expérience. Dans le quartier où j'ai grandi, les propriétaires devaient « se construire », donc chaque maison affichait la marque d'un promoteur différent. Un cottage avoisinait un *split-level*, suivi d'une maison en pierre des champs, puis d'une construction méditerranéenne en stuc. Mon père, fervent défenseur de la maison canadienne avec un toit en pente, sourcillait devant les constructions de style californien au toit plat. On ne s'ennuyait pas avec l'architecture à Brossard, cette banlieue-dortoir pourtant typique. D'un autre côté, certaines vieilles cités industrielles furent entièrement construites par le propriétaire de l'usine : des pâtés de maisons couverts de triplex identiques. Et je me souviens qu'après cinq jours à parcourir Paris, pourtant reconnue pour son architecture, j'avais éprouvé une profonde lassitude à voir les bâtiments recouverts de la même pierre beige (le fameux calcaire lutécien). Bref, toutes les petites villes ne sont pas monotones et la monotonie n'est pas exclusive à la petite ville — du moins du point de vue architectural. Le problème se situe ailleurs, selon moi, soit dans la diversité des usages.

Pour une ville, le règlement de zonage catégorise les différents usages sur le territoire ainsi que leur compatibilité, en regard des nuisances générées. Par exemple, un terrain industriel lourd peut être la source d'émanations de polluants ou de particules, alors qu'un terrain commercial à caractère régional (qui attire une clientèle de l'extérieur de la ville, comme la Place Laurier ou le Quartier DIX30) peut générer du camionnage ainsi qu'un lourd trafic routier. Ils seraient tous les deux incompatibles avec un terrain résidentiel, d'où la pertinence de les séparer. Les villes traditionnelles encouragent néanmoins une certaine mixité, ce qui permet d'avoir des petits

commerces au premier étage d'une tour de logements ou bien un dépanneur sur une rue résidentielle. La banlieue est plus sévère, avec des quartiers composés uniquement de maisons unifamiliales, à l'écart des boulevards commerciaux ou du quartier industriel. Rien ne doit briser la quiétude des habitations. Il en résulte que chaque usage va se concentrer à un endroit et que ce dernier ne va s'animer qu'à un moment précis de la journée. Chaque matin de semaine, les quartiers résidentiels se vident alors que les travailleurs convergent vers le quartier d'affaires (*central business district*). Il va se vider à son tour après 17 h, quand les gens retournent à la maison. Les centres-villes de métropoles telles que Houston ou Dallas peuvent être étrangement déserts après les heures de bureau, alors qu'une ville plus traditionnellement piétonne comme New York ne s'endort jamais réellement. Il se passe un phénomène semblable dans les centres commerciaux, où convergent des milliers de voitures. Les stationnements remplis le samedi après-midi sont complètement vides une fois 18 heures passées le dimanche. Les lieux deviennent ainsi des poumons qui se remplissent et se vident successivement. C'est ce que les Nouvelles Pâtes, quartier résolument résidentiel, permet d'illustrer avec la scène où une Liza désemparée attend le retour de sa fille. Puisque l'action se déroule un mardi après-midi « la rue reste désespérément vide ». J'ai exploité la dynamique temporelle de la banlieue-dortoir pour appuyer le sentiment que peut ressentir une mère qui espère le retour de sa fille : vide et désespoir.

Dans le roman, le néant se retrouve aussi sur les routes qu'empruntent mes personnages. À part au croisement du flash (où converge toute la circulation de la région) et à la cantine (parce que « c'était l'heure de manger »), peu de rencontres fortuites se font aux Pâtes. Fusilli et Jeanne, après avoir décampé de la maison de la cuirée, traversent la ville en passant inaperçus, sans provoquer un seul témoignage fiable de leur fuite. Ce vide routier pourrait être causé par la petitesse des Pâtes, qui « dépasse largement le 2000 habitants », mais ce n'est pas la raison que j'avais en tête. La situation s'explique par le fait que la plupart de mes personnages se déplacent à des heures atypiques. Liza et Charlie sont des travailleurs autonomes, le maire travaille tout

le temps (même le samedi), Jeanne suit son horaire d'école, mais traîne en chemin ; seul monsieur Duquette a un horaire régulier s'apparentant au 9 à 5 (plutôt du 7 à 3, pour la vraisemblance — les employés municipaux des travaux publics ont souvent un horaire matinal). Mes personnages évitent les heures de pointe, leur route se trouve donc libre. Avoir adopté une autre approche de la temporalité, j'aurais pu créer des collisions d'événements de 7 à 9 ou de 15 à 18 heures. Ce n'est pas parce que la banlieue inspire un sentiment de vide qu'elle étouffe nécessairement la créativité. Ses dynamiques internes peuvent être réinvesties, contribuer à l'intrigue et générer des péripéties. Après tout, si la voiture de Fusilli avait croisé beaucoup d'autres automobilistes, témoins de la fuite, Jeanne n'aurait pas pu disparaître longtemps et l'action du roman n'aurait pas dépassé la page 33.

Cette association de la banlieue au néant est-elle méritée ? Un habitant respectant la dynamique temporelle ne s'y retrouve pas seul, coupé du monde. Au travail le jour, à la maison le soir, dans le trafic routier entre les deux, au centre commercial la fin de semaine. Rejoindre la foule n'est qu'une question de synchronisation. L'activité y est-elle réellement plus rare que dans les grandes villes, ou simplement plus régulée ?

Elle est peut-être plus dispersée dans l'espace. L'espace péri-urbain est associé au concept d'étalement urbain. Il dévorerait les milieux naturels pour continuer de croître, mais n'est-ce pas le propre de toute ville ? Paris ou Barcelone se sont également développées au détriment des campagnes les entourant, alors pourquoi accuser Brossard ou Terrebonne ? Des urbanistes avisés vous répondront que, dans le cas de la région montréalaise, il existe des terrains centraux dont la valeur environnementale est déjà dégradée, mais dont le potentiel résidentiel, commercial ou industriel n'est pas pleinement exploité. Ces urbanistes recommanderont alors de consolider l'activité près du centre avant d'empiéter sur des territoires naturels en périphérie. Optimisons les friches industrielles dans Hochelaga ou les terrains vagues au pied du viaduc Van Horne avant de paver la campagne brossardoise pour construire un DIX30.

D'autres critiques vous diront que la banlieue devient aussi le théâtre d'un mode de vie qui occupe plus d'espace que celui qui se déroule en ville. Elle contient des figures indissociables de la consommation du territoire. La première est la maison unifamiliale. Plusieurs développements récents défient toutefois l'hégémonie du pavillon banlieusard, avec les tours d'habitation de dix à vingt étages qui poussent à Brossard près du futur Réseau express métropolitain (REM), les complexes de condos qui se développent à Candiac ou Delson, ou les quartiers de maisons de ville qui apparaissent un peu partout dans les couronnes montréalaises. Ça se densifie, même en banlieue ! Et Les Pâtes n'échappent pas au phénomène alors que Liza et Charlie croisent le chantier d'un édifice à condos de cinq étages à la toute fin du roman. Malgré tout, les développements immobiliers pavillonnaires de l'après-guerre ont marqué le territoire et surtout l'imaginaire. La maison unifamiliale s'est imposée comme une figure majeure de la banlieue. Son importance tient dans les promesses qu'elle fait ; des promesses de tranquillité, mais aussi d'autonomie et d'autodétermination. Chacun son terrain, chacun son espace. La cour accueille des équipements de loisirs ou décoratifs (piscine, potager, module de jeux, galerie avec chaises) dont l'usage reste exclusif à son propriétaire et ses invités : il n'y a plus de dépendance aux infrastructures municipales collectives. À l'intérieur, la maison offre l'espace nécessaire pour aménager chambres, bureau, atelier, salle de jeu, bibliothèque ou minibar. Le ménage devient autonome chez lui. La maison unifamiliale permet également l'autodétermination de l'espace, avec un aménagement propre à chacun. Les copropriétaires de condos peuvent certes décorer leur intérieur comme il leur plaît, mais jamais avec la même liberté que le propriétaire d'un pavillon, liberté qui s'étend à l'extérieur du bâtiment, lançant à la collectivité le message suivant : je mets cet espace à mon image, car il m'appartient, à moi seul. Certains locataires vont décorer leur balcon dans cet esprit, mais, alors que ceux-ci n'ont accès qu'à quelques mètres de garde-fou pour s'afficher, l'occupant de la maison unifamiliale a toutes ses façades et l'ensemble de son terrain pour s'exprimer. Cette liberté n'est pas absolue, certaines règles sociales doivent être respectées. Le cas d'un jardinier mis à l'amende par la

municipalité de Québec (Radio-Canada, 2018) rappelle que la norme dicte que les potagers se trouvent en cour arrière. Sinon, les urbanistes disposent de nombreux outils réglementaires afin de baliser les usages que ces hurluberlus de propriétaires transgressent : schéma d'aménagement, règlements de lotissement, plan d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA), règlements municipaux, etc. Donc, malgré cette promesse d'un espace à soi, il faut toujours négocier ce que l'on fera de cet espace auprès de la collectivité : tension entre le désir d'autodétermination et celui d'appartenir à une communauté, puis de la respecter. Certains décideront de s'éloigner davantage pour gagner plus de liberté, et monsieur Duquette applique ce principe avec zèle. Il s'est procuré un vaste terrain, hors du territoire urbanisé, pour pouvoir y faire ce qui lui plaît. Ses débuts de cabanes constituent un exutoire ainsi qu'un moyen d'expression qui ne seraient pas tolérés des aménagistes en pleine ville, tout comme sa plantation de pot qui témoigne d'une facette secrète de son identité. Il s'agit d'un exemple extrême, mais peu importe qu'on leur accorde des hectares entiers ou quelques milliers de pieds carrés, on ne case pas beaucoup de ménages sur un territoire quand chacun d'entre eux occupe son propre bâtiment, entouré d'un grand terrain. Ce type de développement est synonyme de faible densité, contrairement aux quartiers occupés par des rangées de triplex.

Le type d'habitation n'explique pas à lui seul l'étalement des villes nord-américaines. L'humain y vit avec une colocataire qui prend beaucoup de place, et je ne parle pas d'écureuils ou de pigeons. Je l'ai déjà dit, la nature peut s'installer en ville, mais elle ne la structure pas. Or, la colocataire à laquelle je pense structure bel et bien l'aménagement du territoire, la façon de s'y déplacer ; elle influence même le langage. Impossible de l'ignorer, car on la voit partout.

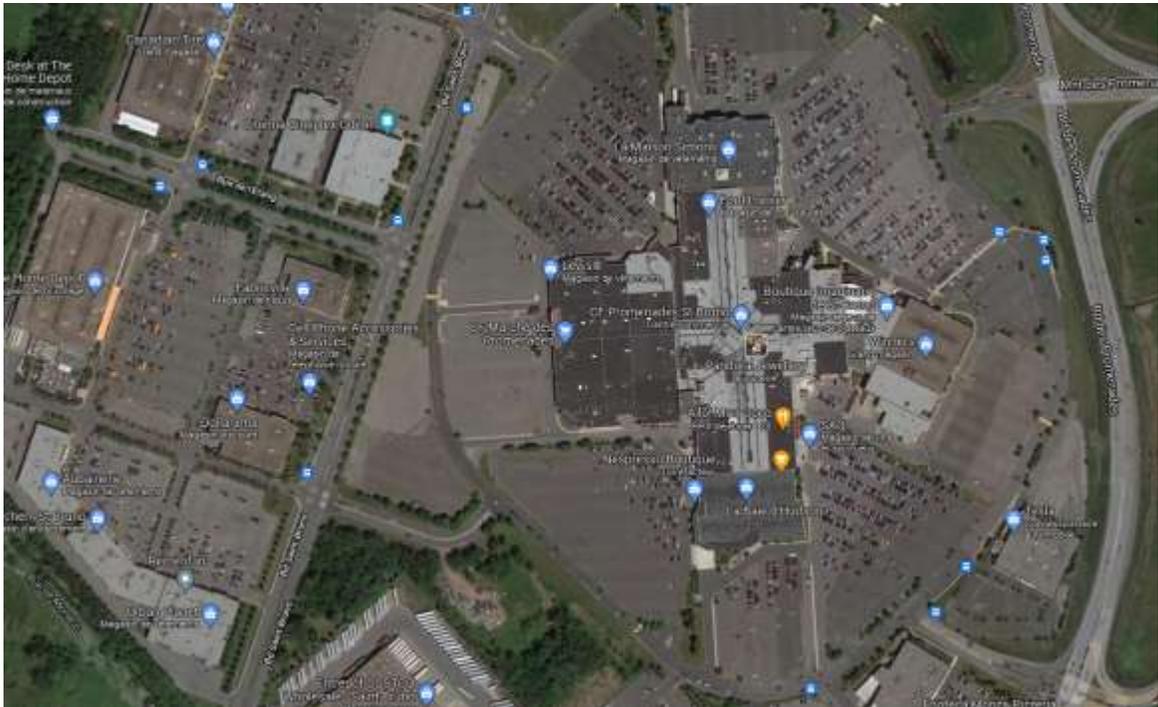
Il s'agit de l'automobile.

## L'automobile et la dilatation des distances

On bichonne la voiture en banlieue. Il ne faut pas l'abandonner dans la rue, donc chaque maison possède une entrée pour la garer (assez large pour deux). Les lieux publics se dotent aussi de vastes stationnements et l'on pave ainsi des champs d'asphalte entiers autour de nos commerces et institutions afin d'y aligner sagement nos automobiles. Mon roman insinue qu'on « donne plus de terres aux voitures qu'aux humains », et un rapide coup d'œil à beaucoup de centres commerciaux atteste que la superficie des stationnements dépasse souvent celle des bâtiments. Si, comme au Moyen-Âge, le pouvoir était associé aux terres que l'on contrôle, l'automobile serait alors reine et maître !

Image 8 Les promenades St-Bruno : stationnements vs bâtiments

Source : Google map



D'ailleurs, on sert communément les besoins du véhicule en premier. Beaucoup d'établissements construits depuis la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle accueillent leurs visiteurs avec leur stationnement. « La voiture d'abord », dit-on aux Pâtes. Il s'agit d'une logique opérationnelle : il faut bien laisser son véhicule quelque part avant de rentrer dans le bâtiment, autant aménager l'espace de stationnement à cet effet, entre la route et l'entrée. La rue marchande s'est adaptée pour répondre aux problèmes posés par l'usage abondant de l'automobile (Klemek, 2005 : 271). Et cette adaptation va au-delà de se présenter comme un simple « vestiaire » pour y déposer sa voiture. Les établissements changent de forme et modifient leurs services pour mieux accommoder les automobilistes : les restaurants deviennent des services au volant, les cinémas des ciné-parcs, les hôtels des motels. Les infrastructures aussi évoluent : les routes se dotent du préfixe *auto* et se muent ainsi en voies rapides où l'on circule à plus de 100 km/h. Dans ces conditions, l'échelle de la promenade (de la dérive, de la déambulation) explose. On ne parcourt plus un simple quartier, mais des territoires entiers. Avec la mécanisation du déplacement, la notion même de distance perd de sa pertinence.

La voiture force la séparation des bâtiments par de vastes étendues de stationnement. Elle exige également beaucoup de place pour assurer son transit ; les villes typiquement routières nécessitent des rues toujours plus larges. En conséquence, le tissu urbain se relâche, alors que les expériences que l'on peut y éprouver se dispersent sur un territoire plus vaste.

Image 9 Espace pour déplacer 40 personnes en bus, en vélo ou en voiture

Source : Cycling promotion fund



D'un autre côté, la mécanisation des transports nous permet d'aller plus loin. Les villes se dilatent, alors que l'on peut maintenant envisager de s'établir au-delà des anciennes limites du territoire urbanisé, c'est-à-dire là où se trouvent des terrains disponibles et pas chers. Il en résulte un « modèle d'urbanisation fondé sur l'automobilité et qui implique la ségrégation et la dispersion des équipements publics, des services, des commerces et des lieux de résidence. » (Bachiri et Després, 2011 : 349). Un exemple flagrant de ce phénomène s'observe à Beauharnois, où l'épicerie du coin, située au cœur du quartier résidentiel, a déménagé en périphérie de la ville. Elle s'est établie dans un aménagement commercial près de l'autoroute 30. Si la destination se trouve à quatre minutes de route de l'ancienne, cela représente toutefois une marche de dix-sept minutes ; un kilomètre et demi avec des sacs d'emplettes, ça fait lourd à pied. Les automobilistes ne s'en plaignent pas, car, en prime, l'ancien emplacement de l'épicerie sert à présent de stationnement municipal — ça ne s'invente pas !



À Brossard, il y a une quinzaine d'années, j'ai vu nombre de commerces quitter le boulevard Taschereau, pourtant situé au centre du territoire urbanisé, afin d'aller rejoindre le Quartier DIX30, en périphérie de la ville, près des autoroutes 10 et 30. Enfin, je me souviens d'une virée à Trois-Pistoles : nous cherchions un endroit où manger et prendre un verre, mais puisque nous étions en dehors de la saison touristique, aucun commerce de la rue Notre-Dame (agissant comme rue principale) ne semblait ouvert. Une discussion avec des locaux nous a informés qu'« à cette heure, tout est fermé en ville, il faudrait sortir au centre commercial sur le bord de la 132 ». Donc, les banlieues ou les autres petites villes voient leur cœur habité se vider de leurs établissements, qui s'éloignent pour aller rejoindre les voitures sur l'autoroute.

Cet écart entre les gens et leurs destinations explique peut-être une partie du ressentiment exprimé envers la petite ville nord-américaine. « Les longues distances à parcourir, l'absence de voies cyclables et de trottoirs et la mauvaise desserte en transport collectif [...] découragent l'utilisation de moyens de transport autres que l'automobile » (Bachiri et Després, 2011 : 349). Que fait-on sans ? On fait dur. Ce problème touche ceux qui sont trop jeunes pour posséder un permis de conduire, comme Jeanne qui dépend des *lifts* des autres personnages. Elle saisit certaines occasions d'affirmer son indépendance, quand elle refuse par exemple de se faire emmener au dépanneur par Charlie, préférant prendre son vélo, ou lorsqu'elle décide de marcher de l'école jusqu'à la maison (au début du récit). L'adolescente reconnaît cependant les limites de sa mobilité : elle finira par embarquer avec monsieur Duquette dans la scène initiale, et son plan de s'échapper des Pâtes dépend de l'auto de Fusilli. Pour les jeunes des petites villes nord-américaines, « cette mobilité dépendante [par autobus scolaire ou accompagnement parental] est à la fois incontournable et étroitement liée au choix résidentiel de leurs parents » (Bachiri et Després, 2011 : 361). Elle est vécue comme une injustice, une injustice qui est explorée par les auteurs. Dans le recueil *Cartographies I : Couronne Sud*, la nouvelle d'Annie Dulong raconte les déboires d'une adolescente prisonnière dans sa maison de Sainte-Martine et qui

cherche le moyen de se sauver à Montréal. Elle finira par attendre que ses parents se chicanent afin d'avoir la fenêtre d'opportunité pour se faufiler hors de la maison, jusqu'à l'arrêt d'autobus. Le problème de mobilité ne touche pas que les jeunes. Dans le même recueil, le personnage principal du conte d'Éric Godin (le marginal du village de Godmanchester) se fait rattraper par des poursuivants qui lui veulent du mal. Malgré un usage inventif de la percée qui lui permet de les semer un instant, il ne peut pas les distancer définitivement vu qu'il est à pied — en bottes de caoutchouc — et se fait coincer au milieu d'un pont. Sa seule issue est de quitter la chaussée, pour rejoindre les flots de la rivière. Pensons aussi aux personnages de François Blais, dans *Document 1*, des adultes désœuvrés et sans moyens, qui cherchent à entreprendre un voyage. L'une des principales épreuves dans l'accomplissement de leur quête (et un pan entier du récit) est l'acquisition d'une voiture.

J'ai dit plus tôt que, dans un processus narratif, le labyrinthe représente symboliquement le moyen d'opposer des obstacles aux personnages afin de retarder la résolution de la quête. Pour une écriture se déroulant dans la petite ville nord-américaine, l'absence de voiture constitue, de la même manière, un obstacle de taille. La recherche d'une mobilité constitue l'un des détours du labyrinthe et alimente l'intrigue.

## Voitures et langage

L'apparition des premières routes empierrées est liée à l'invention des chars tirés par chevaux. En nivelant et solidifiant le sol sous les roues des convois, on évite que ceux-ci s'embourbent dans la boue, assurant ainsi un transport plus efficace des marchandises. La mécanisation des « chars » modernes appelle une nouvelle forme de voie qui ne souffre d'aucun obstacle susceptible de ralentir les véhicules ; « exclusivement réserv[ée] à la circulation rapide, ne comportant aucun croisement à niveau, [elle est] accessible seulement en des points aménagés à cet effet » (OQLF, 2022). La *route* se dote alors du préfixe *auto*, pour devenir une *autoroute*. Ici, le préfixe déroge de son sens premier, emprunté du grec, et qui signifie « soi-même » ; c'est plutôt l'automobile qui donne son nom à l'autoroute. La voiture ne fait pas que structurer le territoire, elle imprime littéralement sa marque sur le langage.

Un autre exemple d'aménagement structuré par l'automobile — un qui occupe une place de taille dans le récit des *Pâtes* — est celui du motel. Selon sa définition, le motel est un hébergement hôtelier dont la chambre donne directement à l'extérieur. Passé la réception, le client traverse le stationnement pour se garer devant sa porte ; il n'y a pas de corridor, de hall d'entrée ou d'ascenseur, et seule une étroite galerie — meublée d'une chaise Solair — sépare la chambre du véhicule de son occupant. Outre l'échange de clés et une machine à glace, peu de services sont offerts : le client du motel doit se montrer autonome. Que sa voiture reste accessible est une bonne chose, car il devra probablement sortir pour prendre ses repas, ou faire toute autre activité que dormir. *Drive in, drive out*. La plupart de ces établissements se trouvent à proximité de sorties d'autoroute ou des routes collectrices. Contrairement aux hôtels qui desservent une clientèle se déplaçant grâce à des moyens de transport variés (avion, train), les motels, par leur aménagement et leur emplacement, s'adressent aux automobilistes. Le terme « motel » constitue d'ailleurs un mot-valise, issu de la contraction de *motor* et hôtel

(OQLF, 2020). Encore une fois, la voiture provoque la création d'une infrastructure pour servir les besoins de son propriétaire et s'impose dans la création d'un vocabulaire nouveau. Outre l'autoroute et le motel, la langue française accepte l'apparition du service au volant. La langue anglaise compose, quant à elle, avec des *drive-in* et des *drive-through*. L'aménagement du territoire et le langage ont toujours tissé des liens serrés. L'un des premiers mythes de la Bible, la Tour de Babel, décrit comment la fondation d'une langue universelle aboutit à l'érection du premier gratte-ciel et comment l'effondrement de l'une provoque celui de l'autre. Plus récemment, Jean-Christophe Bailly, dans son essai *La phrase urbaine*, a résumé tout simplement : « Ville = langue » (2013 : 21).

Image 12 Chaises Solair, dans le stationnement du motel Oscar à Longueuil

Source : Ivanoh Demers, *La Presse*, 2007



Une nuance s'impose toutefois entre les termes *langue* et *langage* en langue française, pour dire ce que l'anglais nomme *language* (Mazière, 2016 : 11). Si les deux constituent un ensemble de codes et de pratiques pour produire des discours, la langue rassemble les conventions nécessaires dépassant le pouvoir du sujet parlant, assurant ainsi l'unité du langage (Mazière, 2016 : 12). Tzvetan Todorov précise que la langue

utilise des outils comme « le dictionnaire qui thésaurise la signification des mots, dont la première propriété est d'être toujours identique à elle-même ; en d'autres termes, elle est [...] réitérable » (1981 : 72). La langue doit faire preuve d'une certaine constance. Le langage, quant à lui, se trouve « à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique » (Mazière, 2016 : 12) et dépend de la relation entre les locuteurs. Il varie selon l'usage.

Si l'on prend Bailly à la lettre et que la ville est effectivement une langue (non pas dans le sens purement syntaxique, mais plutôt comme un ensemble de signes), elle serait donc un ensemble de conventions établies et réitérables. Après tout, la ville est le lieu du vivre ensemble. Ces conventions dictent les mots pour l'exprimer et les figures pour la représenter (les gratte-ciels, les boulevards achalandés, etc.). La littérature québécoise semble avoir déjà imposé certains codes pour la petite ville nord-américaine, où celle-ci joue le faire-valoir de la grande ville avec ses quartiers-dortoirs de bungalows, ses stationnements à perte de vue, ses autoroutes et ses centres commerciaux. Mon mémoire constitue toutefois une tentative d'établir un nouveau langage de la petite ville nord-américaine, en faisant de la ville elle-même (Les Pâtes) la narratrice de l'histoire.

Ce dispositif de la ville-narratrice s'observe par l'insertion de « capsules informatives » décrivant certains enjeux urbanistiques : fonction de la route collectrice, du zonage, mesures de contrôle contre le phragmite. Il se manifeste également par l'utilisation de tics de rédaction typiques du milieu, tels que le « attendu que », présent dans les résolutions municipales, ou le « — 30 — » qui termine conventionnellement les communiqués de presse, outil de communication utilisé par les villes dans leurs échanges avec les médias. De manière moins manifeste, j'ai fait certains choix sur les informations partagées avec le lecteur ou sur la façon de les diffuser. Par exemple, la narration semble omnisciente, mais uniquement à l'intérieur de la municipalité. Du chalet où se cachent Fusilli et Jeanne, elle ne sait que ce que ces derniers en disent, une

fois de retour dans ses frontières. Sinon, la disparition de la jeune fille provoque probablement une chasse à l'homme à la grandeur de la province, mais on n'en connaît que les actions qui se déroulent aux Pâtes. La narration ne suit pas les personnages hors de son périmètre. Elle est également limitée dans sa compréhension de la psyché humaine : elle entend tout ce qui se dit, elle remarque ce qui se passe, mais n'interprète pas les sentiments des personnages. Pour s'identifier à eux, le lecteur ne peut se fier qu'à leurs paroles ou à leurs gestes. Ce manque d'empathie se remarque par le fait que le milieu semble aller mieux grâce au drame personnel des personnages principaux, mais aussi dans le saut chronologique qui marque une transition brutale entre la mort de Jeanne et un moment de réjouissance où les autres personnages ont appris à accepter sa disparition. En effet, immédiatement après la scène où monsieur Duquette constate qu'il a tué accidentellement Jeanne, la narration fait un saut de plusieurs mois en avant, pour revenir ensuite en arrière, au moment où la douleur était encore vive. La transition brusque entre la mort et « on est passé à autre chose » souligne toutefois l'insensibilité de l'instance narratrice. Une insensibilité qui se manifeste également par le manque d'intérêt envers les autres morts de l'histoire — le maire et monsieur Duquette sont découverts dans des circonstances grotesques, le lecteur ne sait rien de l'enquête qui suivra la découverte de leur corps et il n'apprend rien sur les circonstances de leur mort. Fusilli se fera une quête de découvrir ce qui s'est réellement passé, sauf que le récit ne s'y intéresse pas. Pour la narration, seules comptent les circonstances qui mènent à la revitalisation de la ville, le reste est négligé.

Elle agit comme le promoteur de ses propres intérêts, au sens où elle est prête à tirer profit des circonstances ; à sa manière, elle utilise les événements pour faire valoir ses intérêts. Selon moi, Les Pâtes incarne certains traits du travailleur autonome. Non pas que ceux-ci soient insensibles ou cruels, mais qu'ils doivent démontrer de l'attention et de la détermination envers l'atteinte de leurs objectifs. Comme il est dit dans la scène de l'inventaire du dépanneur avec Jeanne et Charlie : « les propriétaires se passionnent en général beaucoup trop pour l'entretien de leurs biens ».

Cette passion s'explique facilement, les travailleurs autonomes défendent leurs propres idées. Ils promeuvent un produit ou un service qu'ils ont conçu eux-mêmes, souvent par un exercice d'idéation inédit — en pensant autrement.

## Utiliser autrement, l'œuvre du travailleur autonome

L'une des motivations des gens à s'établir hors de la grande ville est l'acquisition d'une certaine autonomie territoriale et une plus grande liberté dans l'aménagement de leur espace. Étrangement, la banlieue comme l'ensemble des villes périphériques est représentée dans la littérature comme un lieu aliénant, un frein à l'expression de soi. Comment expliquer ce paradoxe ? J'ai avancé quelques hypothèses telles que l'uniformité prétendue de l'architecture (que mon expérience réfute toutefois), peu de mixité dans les usages ou bien une iniquité flagrante envers tous ceux qui ne possèdent pas de voiture. On ne peut nier que les lieux présentent leurs contraintes. Cependant, il en revient à nous, les usagers, d'en proposer des usages inédits. Il est possible de « créer un espace de jeu pour des *manières d'utiliser* l'ordre contraignant du lieu ou de la langue », réclame Michel de Certeau (1990 : 51). Dans l'espace des *Pâtes*, mes personnages tentent par tous les moyens de tirer le maximum de leur milieu. Ils ne réussissent pas toujours, et les effets comiques ou tragiques proviennent parfois de leurs échecs, mais ils tentent de « faire avec » (de Certeau, 1990 : 50). Ils agissent comme les travailleurs autonomes de leur propre existence.

Ce penchant vers l'autodétermination s'incarne dans les choix professionnels de mes protagonistes, à commencer par le notaire. En effet, ce dernier travaille à son compte (il s'est incorporé à son nom — Savage notaires). C'est loin d'être le seul travailleur autonome aux *Pâtes*. Charlie est un entrepreneur qui développe graduellement son entreprise, accompagné de Liza. Jeanne et Fusilli tentent de se monter un petit pactole par leurs propres moyens, tout comme la cuirée qui mène ses opérations de vente en marge des autorités. Monsieur Duquette occupe un poste d'employé municipal de jour, mais il se définit davantage par son occupation secondaire de criminel. Bref, la plupart de mes personnages principaux affichent le désir d'être leur propre patron.

Avec Liza, l'entrepreneuriat devient plus qu'un gagne-pain, c'est un mode de vie qui lui permet d'affronter ses problèmes, gérer son existence et même transformer le territoire qu'elle habite. Quand elle n'est pas satisfaite de l'avancement de l'enquête, elle recrute des bénévoles, place de la publicité et amasse des fonds pour aider. Elle est d'ailleurs présentée comme une experte de ce genre de démarche : «bénévole, promotrice, responsable de levées de fonds, porteuse de dossiers et trouveuse de subventions [...] le travail invisible que cette femme a accompli pour la région des Pâtes s'élève à une valeur nette dans les sept chiffres ». En fin de compte, c'est grâce à ses actions que la ville se revitalise, que cela soit à travers l'effervescence qu'elle provoque autour de la recherche de sa fille ou bien avec la subvention qu'elle a réussi à obtenir pour la réfection du vieux moulin à papier. Ces occupations, constituant une distraction lui évitant de faire face à la souffrance de la disparition de sa fille, deviennent pour Liza un moyen de surmonter une impasse et reconstruire sa vie. À terme, elle envisagera peut-être même la mairie des Pâtes.

À l'autre bout du spectre, monsieur Duquette entreprend un nouveau métier de travailleur autonome, celui d'entrepreneur général, pour dissimuler ses problèmes. S'il se sert du solage pour cacher le corps de Jeanne, la construction de la maison représente, dans l'ensemble, une distraction pour tenter de masquer sa culpabilité. Les autres squelettes de cabanes parsemés sur son terrain évoquent la récidive : est-il possible que ce ne soit pas la première fois qu'il se trouve mêlé à un meurtre ?

La figure du travailleur autonome exprime l'une des solutions que j'envisage pour renouveler la représentation littéraire de la petite ville américaine. De fait, l'entrepreneur indépendant ne dépend pas aussi étroitement de l'aménagement de tours de bureaux, de campus ou de centres de service, réservés aux grandes villes, il a plus de liberté dans le choix de l'emplacement de ses affaires. Il peut d'ailleurs suivre une population toujours plus nombreuse à s'établir en périphérie, là où le terrain n'est pas cher et là où les nouvelles autoroutes s'aménagent. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que

certaines banlieues (telles que Brossard ou Lévis) accueillent d'importantes entreprises, œuvrant dans des secteurs variés. Dans un récit se déroulant à l'extérieur des métropoles, les banlieues peuvent devenir des vecteurs d'activités, de péripéties et d'histoires à raconter.

De manière plus symbolique, le travailleur autonome incarne ce désir d'autonomie et de conquête motivant également les premières personnes qui ont quitté la grande ville pour aller s'établir plus loin. Dans les deux cas, ils cherchent le vide pour le transformer en opportunité : le citoyen exilé construit sa maison dans un champ vide et le travailleur autonome exploite un manque pour monter son affaire. Le travail autonome, étant une situation précaire, chronophage et exigeante, peut provoquer certains aspects dysphoriques associés à la vie péri-urbaine, tels que l'isolement ou la déprime. Pour réussir, les petits entrepreneurs doivent répondre aux besoins exprimés par une collectivité ; que l'on pense au garagiste qui entretient les automobiles et fournit l'essence, au gérant de dépanneur qui distribue certains biens de nécessité ou au notaire qui supervise les ententes. Ils sont essentiels à la formation de ces petites communautés hors du territoire urbanisé, communautés qui ont servi de terreau au développement des banlieues. Il faut se rappeler qu'au départ, les villes Jacques-Cartier, Montréal-Sud et autres Notre-Dame-du-Sacré-Cœur n'avaient rien à voir avec les villes propres et tranquilles que les promoteurs tentaient de vendre à leurs clients dans les années 1960. Il s'agissait de lieux pauvres, dénués de services, parfois violents et criminalisés, mais offrant néanmoins des opportunités pour les démunis : « c'est le *far west* », note l'historien Jean-François Nadeau (cité par Radio-Canada, 2018). Cette réalité a toutefois été effacée par les représentations littéraires québécoises de la banlieue. Il est peut-être temps de reconquérir les aventures qui ont vu naître les petites villes nord-américaines, et vu que le nombre d'écrivains qui y ont vécu s'est accru (à l'instar de la population générale), ce moment est probablement venu.

## Vers la fin de la route

L'une de mes premières questions consistait à savoir s'il était possible d'extirper la petite ville nord-américaine de l'indifférence ou du dédain qu'elle suscite. Peut-on l'imaginer autrement qu'en tant qu'espace aliénant, anhistorique, sans ancrage culturel ? Peut-on lui donner, par l'écriture, une identité propre, plutôt que de la comparer systématiquement à la grande ville ou la campagne ? Je ne suis pas le premier à m'intéresser au sujet ; quelques auteurs comme William S. Messier ont déjà travaillé à réhabiliter la petite ville nord-américaine dans l'imaginaire, contribuant au mouvement du nouveau régionalisme en littérature québécoise (Dupuis, 2014 : 47). Mon approche personnelle ne s'est toutefois pas nourrie d'abord d'un corpus littéraire, mais plutôt de mes connaissances en urbanisme, dans lesquelles j'ai puisé pour proposer un projet multidisciplinaire.

Remarquant un manque d'outils conceptuels pour comprendre la petite ville nord-américaine, j'ai voulu faire ressortir des figures qui permettent de mieux saisir certaines de ses dimensions. Je suis remonté à la source en me demandant ce qu'est une ville et par quels rouages celle-ci se développe. J'ai souligné qu'elle se crée par un effet d'accumulation et d'émulation, alors que les gens s'y regroupent pour répondre à leurs besoins. Si l'effet d'émulation provoque un phénomène de spécialisation des usages dans les grandes métropoles, les fonctions observées dans les petites municipalités répondent davantage à des besoins fondamentaux. Dans un cas comme dans l'autre néanmoins, la ville est l'endroit où se coordonne une concentration d'activités humaines — le lieu de la part sociale. Ceci engendre la nécessité d'un médiateur, d'où l'identification de la figure du notaire comme arbitre.

Je me suis ensuite intéressé à l'aménagement du territoire, en particulier à la trame des rues, traçant un parallèle avec un sujet traditionnellement urbanistique grâce à la figure littéraire du labyrinthe. Le dédale représente le moyen de valoriser le chemin

parcouru plutôt que la destination ; il met en relief le récit en créant une tension quant à l'arrivée. Il s'agit aussi d'un lieu de musement qui offre un terrain de jeu libre à l'esprit qui part à la dérive. De nombreux écrivains se sont sentis inspirés par leurs déambulations dans les rues de leur quartier. Nous avons vu que la forme radio-centrique des vieilles cités européennes ou même la trame orthogonale des premières métropoles industrielles stimulent l'exploration : le chemin offre plusieurs choix, une variété d'ambiances, et il débouche assurément quelque part (une place centrale ou un grand boulevard). Dans le cas de ces constructions urbaines, la déambulation est réellement un jeu : une liberté dans les décisions et la promesse que celles-ci vont aboutir à un résultat. Elles s'apparentent au *maze*, le labyrinthe à ligne brisée. Dans le cas de la petite ville nord-américaine, la trame de la banlieue-spaghettis rejoint le labyrinthe à ligne continue. Son long chemin qui s'entortille désoriente le passant et s'avère davantage un test d'endurance qu'une partie de plaisir. De nombreuses représentations de la banlieue confirment cette image aliénante : un lieu s'étalant à l'infini, sans réelle issue. À ce problème, j'ai proposé la solution de la percée. Le déambulateur de la petite ville nord-américaine peut retrouver une part de sa liberté par la transgression des limites des terrains ou en déviant des voies circonscrites. Il conserve le choix de son parcours s'il saute les clôtures et passe à travers les haies de cèdres. La résistance s'exprime par la subversion des frontières établies.

La monotonie de l'architecture est un autre point évoqué pour critiquer la banlieue et justifier l'ennui de la parcourir. Si certaines anecdotes historiques, telles que les programmes d'habitation d'après-guerre ou la mainmise de quartiers entiers par un unique promoteur, expliquent cette perception, j'ai apporté des nuances en montrant que les quartiers suburbains construits par des propriétaires autopromoteurs présentaient des designs de maisons très variés. S'il existe une véritable monotonie, elle se situe plutôt dans la ségrégation des usages, avec la création de zones uniquement résidentielles, séparées des artères commerciales ou des quartiers industriels. Cette division anime toutefois la banlieue d'un rythme particulier, avec ses heures de pointe

et ses moments de flottement, qui, loin de stériliser un imaginaire, peuvent au contraire l'alimenter et lui donner sa couleur.

Enfin, une dernière contrainte influence l'expérience du déambulateur suburbain, celle de la dilatation des distances, intimement liée à l'automobile. Si la voiture provoque cette dilatation par le simple espace qu'elle occupe, elle la permet également par sa capacité à repousser les limites de nos déplacements. Il s'agit d'une figure qui influence notre façon d'aménager notre territoire, mais aussi notre langage, par la création des néologismes nécessaires pour décrire les nouvelles infrastructures qu'elle exige (motel, autoroute, etc.). Si l'automobile est associée à la liberté (dans les déplacements de ceux qui en possèdent une), elle est également source d'injustice et d'aliénation pour ceux qui ne conduisent pas. En effet, dans un espace banlieusard, construit à l'échelle de la voiture, comment se déplacent ceux qui n'ont pas de permis ? Les adolescents, aveugles, épileptiques ou simplement ceux qui n'ont pas les moyens d'acheter un véhicule doivent développer différentes tactiques pour se négocier une mobilité dans la petite ville nord-américaine : dans *Document 1*, le web et particulièrement *Google map* sont les principaux vecteurs de mouvement des protagonistes. Encore une fois, le résident doit se faire le promoteur de sa propre liberté. À l'instar du travailleur autonome, il est le responsable de son propre monde, de sa propre avancée.

Grâce à cette exploration créative, j'espère montrer que si la petite ville nord-américaine et la banlieue engagent des contraintes, elles ne constituent pas des lieux anhistoriques. Leur développement se base sur des principes, des désirs, des anecdotes et des idées et il alimente des récits uniques. Elles ne sont pas non plus des lieux homogènes, aux histoires reproductibles ou interchangeableables. Comme le suggère le titre du *Cahier Figura 39*, il existe une « Amérique des banlieues » — à l'identité plurielle. Enfin, si leur forme peut paraître aliénante pour certains, il y existe des

tactiques *in situ* pour assurer son indépendance, son autonomie. La solution n'est pas nécessairement la fuite vers la grande ville.

La prise de parole par la ville elle-même fut un dispositif narratif qui a également alimenté de nombreuses réflexions sur la façon de la mettre en scène. Cette proposition de ville-narratrice constitue, pour moi, une tentative de renouveler l'écriture de la banlieue.

Bref, la petite ville nord-américaine constitue un territoire d'explorations et de négociations et ne mérite pas, selon moi, le silence ou le mépris qu'elle a longtemps suscités. Ces négociations sont vectrices de conflits, dont la littérature narrative est avide.

## BIBLIOGRAPHIE

### Références

- BACHIRI, Nabila et Carole DESPRÉS, « La mobilité quotidienne des adolescents du périurbain », *La banlieue s'étale*, Québec, Nota bene, 2011.
- BAILLY, Jean-Christophe, *La phrase urbaine : essai*, Paris, Seuil, Collection « Fiction & Cie », 2013.
- BALAT, Michel, *Psychanalyse, logique, éveil de coma : le musement du scribe*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- BAUDELAIRE, Charles, *Le peintre de la vie moderne*, édition de Silvia Acierno et Julio Baquero Cruz, Paris, Éditions du Sandre, 2009 [1869].
- BÉGOUT, Bruce, *Suburbia*, Paris, Éditions Inculte, Collection « Essai », 2013.
- BERNIÉ-BOISSARD, Catherine, *Des mots qui font la ville*, Paris, La dispute, 2008.
- CARPENTIER, André, « Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain », dans *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- DAVID, Carole, « Dix minutes en banlieue », *Suburbia : L'Amérique des banlieues, Cahier Figura numéro 39*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2015, pp. 133-139.
- DEBORD, Guy, « Théorie de la dérive », *Internationale situationniste*, numéro 2 [en ligne], 1958, URL : <https://www.larevuedesressources.org/theorie-de-la-derive,038.html>
- DE CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien*, édition de Luce Giard et Pierre Mayol, Paris, Gallimard, Collection « Folio », 1990.
- DELEDALLE, Gérard, *Lire Peirce aujourd'hui*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1990.
- DUPUIS, Gilles, « Déliverance », *Spirale*, numéro 250, automne 2014, pp. 47-48.

- GERVAIS, Bertrand, Alice VAN DER KLEI et Marie PARENT, « Introduction. La banlieue avec et contre ses clichés », *Suburbia : L'Amérique des banlieues, Cahier Figura numéro 39*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2015, pp. 9-16.
- GERVAIS, Bertrand, *Figures. Lectures*, Montréal, Le Quartanier, Collection « Erres essais », 2007.
- GERVAIS, Bertrand, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli et violence*, Montréal, Le Quartanier, Collection « Erres essais », 2008.
- KERBRAT, Marie-Claire, *Leçon littéraire sur la ville*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.
- KLEMEK, Christopher, « Mall Meet Maker: Suburban Developer as Failed Reformer », *Journal of planning history Vol .4, no 3*, Sage publication, August 2005, pp. 268-279.
- LAFORÉST, Daniel, « La banlieue dans l'imaginaire québécois. Problèmes originels et avenir critique », *Temps zéro*, numéro 6 [en ligne], 2013, URL : <http://tempszero.contemporain.info/document945>
- LAFORÉST, Daniel, *L'âge de plastique. Lire la ville contemporaine au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016.
- LATERRASSE, Jean, « Urbanisme et trame urbaine : ce que nous apprend l'histoire des villes », *e-Phaïstos* [En ligne], 2016, URL : <http://journals.openedition.org/ephaistos/1281>
- LEPAGE, Élise, *Géographie des confins : Espace et écriture chez Pierre Morency, Pierre Nepveu et Louis Hamelin*, Ottawa, Les Éditions David, 2015.
- LOISELLE, Fannie, « Inventer une mémoire pour la banlieue », *Suburbia. L'Amérique des banlieues, Cahier Figura numéro 39*, en ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain, 2015, <http://oic.uqam.ca/fr/articles/inventer-une-memoire-pour-la-banlieue>
- MAZIÈRE, Francine, *L'analyse du discours*, Paris, Presses universitaires de France, Collection « Que sais-je », 2016.

NAREAU, Michel, « Espace de transition(s) », *Suburbia : L'Amérique des banlieues, Cahier Figura numéro 39*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2015, pp. 149-162.

OQLF, *Grand dictionnaire terminologique*, <https://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/>

RADIO-CANADA, *Appui massif au cultivateur urbain mis à l'amende par la Ville de Québec*, 23 septembre 2018, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1125698/appui-massif-cultivateur-urbain-amende-ville-de-quebec>

RADIO-CANADA, *Histoire de Montréal avec Jean-François Nadeau : Ville Jacques-Cartier*, 30 mai 2018, <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/le-15-18/segments/capsule/74205/longueuil-histoire-archives>

REMY, Jean et Liliane VOYÉ, *La ville : vers une nouvelle définition ?*, Paris, Éditions l'Harmattan, Collection « Villes et entreprises », 1992.

SAWARD, Jeff, *Mazes or Labyrinths... What's the Difference & What Types are There?*, en ligne sur *Labyrinthos*, 2017, <https://labyrinthos.net/Labyrinth%20Typology.pdf>

SIMMEL, Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, Éditions Payot, 2018.

TODOROV, Tzvetan, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique suivi de Écrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981.

VIVRE EN VILLE, « Potentiel piétonnier », *Collectivitesviables.org* [En ligne], 2021, URL : <https://collectivitesviables.org/articles/potentiel-pietonnier.aspx>

VIVRE EN VILLE, « Trame de rues organique : effets sur la circulation dans les nouveaux quartiers », *Collectivitesviables.org* [En ligne], 2018, URL : <https://collectivitesviables.org/etudes-de-cas/trame-de-rues-organique-effets-sur-la-circulation-dans-les-nouveaux-quartiers.aspx>

### **Corpus littéraire**

BÉRARD, Cassie, *Qu'il est bon de se noyer*, Montréal, Druide, Collection « Écarts », 2016.

BLAIS, François, *Document 1*, Québec, L'instant même, 2012.

BORGES, Jorge Luis, *Fictions*, traduction de l'espagnol par Roger Caillois, Paris, Gallimard, 1994.

COLLECTIF, *Cartographies I : couronne sud*, Montréal, La Mèche, 2016.

COLLECTIF, *Cartographies II : couronne nord*, Montréal, La Mèche, 2017.

LAMBERT, Kevin, *Tu aimeras ce que tu as tué*, Montréal, HélioTropé, 2017.

MESSIER, William S., *Townships. Récits d'origine*, Montréal, Marchand de feuilles, 2009.

### **Médiagraphie**

CHAMBRE DES NOTAIRES DU QUÉBEC, [www.cnq.org](http://www.cnq.org), consulté en octobre 2021.

CYCLING PROMOTION FUND, <https://www.bicycles.net.au/2012/09/cycling-promotion-fund-reminds-aussies-cycling-advantage/>, consulté le 20 avril 2022.

KUBRICK, Stanley (réalisateur), *The Shining* [Film], Warner Bros., 1980, visionné en novembre 2021.

LA PRESSE, *La chaise Solair, icône du design québécois*, 14 novembre 2007, <https://www.lapresse.ca/maison/decoration/design/200711/12/01-871143-la-chaise-solair-icone-du-design-quebecois.php#>, consulté le 9 mai 2022.

The\_Space\_Between, <https://thedesignplace.wordpress.com/2012/10/23/theory-of-the-derive/>, consulté en mars 2022.